LiRE magazine

NOUVEAUTÉS

Franck Thilliez, Erri De Luca, Françoise Chandernagor, Édouard Louis, Deborah Levy, Claire Deya, Annick Cojean, Anne-Gaëlle Huon...

LES ÉCRIVAINS ESPIONS

- Fleming, Le Carré, Dahl, Beaumarchais...
- En sont-ils ? Rufin, Énard...
- Et les femmes ?

N° 529/MAI 2024/WWW.LIRE.FR

L 19817 - 529 - F: 7,90 € - RD

ENTRETIEN

HERVÉ LE TELLIER
« Les auteurs ne doivent rien s'interdire »

ENQUÊTE

Le côté obscur de la romance

3e ÉDITION

avec le soutien d'Alès Agglomération

FESTIVAL DES PASSEURS DE LIVRES
SALON DU LIVRE

INÉDIT EN FRANCE

quand recherche et fiction se rencontrent

ALÈS - DU 30 MAI AU 2 JUIN 2024

NATURE OU HUMAIN

SOCCAM 04 66 61 89 41 - Mégamis-Sec-Alès

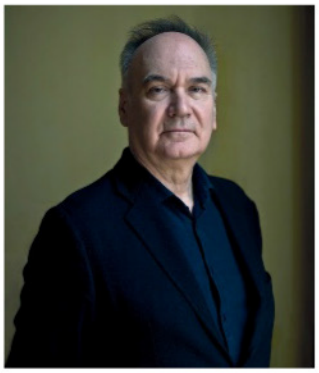
Saison 2024 ALÈS AGGLO > SCÈNE DES MONDES

Les Passeurs de Livres

SALON DU LIVRE : 40 RENCONTRES / 120 AUTEURS

N° 529 - MAI 2024
LiRE magazine

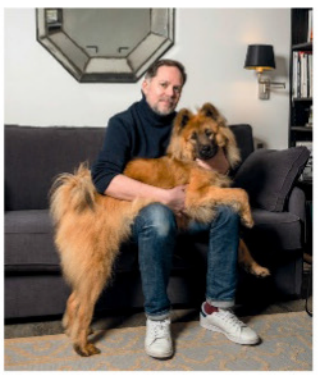
SOMMAIRE



6
LE GRAND ENTRETIEN
HERVÉ LE TELLIER

38
L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN
FRANCK THILLIEZ

42
LE DOSSIER
LES ÉCRIVAINS ESPIONS



52
LE PORTRAIT
STÉPHANE HÉAUME

4 **L'ÉDITO**
Baptiste Liger

6 **LE GRAND ENTRETIEN**
Hervé Le Tellier

13 **L'ACTUALITÉ**

38 **L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN**
Franck Thilliez

42 **LE DOSSIER**
Les écrivains espions

52 **LE PORTRAIT**
Stéphane Héaume

56 **L'ENQUÊTE**
La romance, un genre en rose et noir

63 **LE CAHIER CRITIQUE**
64 • L'événement : Édouard Louis
70 • Littérature française/Romance
76 • Littérature étrangère
81 • Polars
82 • Science-fiction/Fantastique/Jeunesse
88 • Bande dessinée/Manga
90 • Classiques/Études littéraires/Poésie
96 • Essais/Documents

104 **LA LANGUE FRANÇAISE**

114 **LES LIVRES DE MA VIE**
Nikos Aliagas

LES EXTRAITS
66 • *L'Or des rivières*, de Françoise Chandernagor
84 • *Le Jour d'avant*, de Romain Dutter et Simon Géliot
92 • *Nous y étions*, d'Annick Cojean

LA CHRONIQUE DE
33 **Cécile Ladjali** À l'école des lettres
41 **Stéphanie Hochet** Au café littéraire
62 **Bernard Quiriny** Le cabinet de curiosités
103 **Pascal Ory** Mot de tête
109 **Éric-Emmanuel Schmitt** L'atelier d'écriture

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR TOUTES NOS OFFRES !

CRÉDIT COUVERTURE : SAM WARD
Ce numéro comporte un encart *La Croix* et un encart *Lire Magazine* diffusés sur les abonnés France.

JEAN-LUC BERTINI POUR LIRE MAGAZINE – ÉRIC GARAULT/PASCOANDCO POUR LIRE MAGAZINE – AKG IMAGES/TT NEWS AGENCY/SV – ÉRIC GARAULT/PASCOANDCO POUR LIRE MAGAZINE

LiRE magazine

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 499 400 euros
Siège social
43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur général
Stéphane Chabenat
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger

Rédacteur en chef
Alexis Brocas

Direction artistique/Maquette
Isabelle Gelbwachs

Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, avec Brigitte de Zélicourt

Iconographie
Janick Blanchard

Chroniqueurs
Stéphanie Hochet, Cécile Ladjali, Pascal Ory, Bernard Quiriny, Éric-Emmanuel Schmitt.

Ont collaboré à ce numéro
Fabrice d'Almeida, Hubert Artus, Simon Bentolila, Boll, Patrice Bollon, Eugénie Bourlet, Olivier Cariguel, Mathieu Charrier, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Marcus Dupont-Besnard, Nicolas d'Estienne d'Orves, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Aude Giger, Emmanuel Hecht, Marie Jouvin, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Xavier Le Clerc, Éric Libiot, Marylin Maeso, Aurélie Marcireau, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean Montenot, Margaux Morasso, Jean-François Paillard, Jacques Perry-Salkow, Sophie Péters, Dominique Poncet, Hubert Prolongeau, Bernard Quiriny, Patricia Reznikov, Christophe Rioux, Juliette Savard, Serge Sanchez.

Publicité littéraire, partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23
Isabelle Marnier : 01 47 00 11 77
publicite@lire.fr

Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes

Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
N° Commission paritaire : 0625 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 2728-6762.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.

Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)

Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

SERVICE ABONNEMENTS

Service Abonnements *Lire Magazine*
20, rue Rouget-de-Lisle,
92130 Issy les Moulineaux.
Boutique abonnement
https://abonnements.lire.fr
Courriel : abonnements@lire.fr - Tél. : 01 79 92 11 86
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

C'est Woody Allen qui le dit (tout du moins lui attribue-t-on cette citation) : *« J'aurais voulu être espion, mais il fallait avaler des microfilms et mon médecin me l'a interdit. »* Sans faire offense au sulfureux humoriste (dont on ne peut nier le sens de la formule), les méthodes d'espionnage sont très variées, tout comme les profils de ceux qui agissent dans ce domaine. Si l'actualité a récemment évoqué des taupes dans le milieu du journalisme, le monde de la littérature n'a pas été en reste, rayon barbouzerie. Non seulement avec le roman d'espionnage, mais avec des auteurs qui furent, à un moment ou un autre, de véritables espions. Qui sont-ils ? Quels sont les liens entre les lettres et le renseignement ? De Beaumarchais à John Le Carré en passant par Roald Dahl, Marthe McKenna ou Gérard de Villiers, *Lire Magazine* consacre un dossier à ces personnalités dont la plume a servi de masque – ou l'inverse. À se demander si, au fond, tout auteur – qui s'inspire, plus ou moins directement de ce qu'il voit et vit – n'est pas un espion au service de ses lecteurs… Autre histoire de face cachée, celle d'un phénomène littéraire souvent regardé de haut : la romance. En effet, que se cache-t-il réellement derrière ce genre hérité des Harlequin d'antan, mais dont il s'est aujourd'hui considérablement éloigné ? Sur quels mécanismes (narratifs, identitaires, sociétaux, psychologiques) reposent ces ouvrages plébiscités notamment par un très jeune lectorat ? Faut-il s'en inquiéter ? De là à espionner toutes celles et ceux qui ont des romans de Morgane Moncomble, Sarah Rivens ou Colleen Hoover entre les mains… ■

Franck Thilliez

INVITÉ DES LUNDIS DES ÉCRIVAINS AUX DEUX MAGOTS

➔ Il est celui qui, avec ses thrillers saisissants, provoque des nuits d'insomnie à des centaines de milliers de lecteurs. En près de vingt ans – et la parution de *La Chambre des morts* –, Franck Thilliez s'est imposé, sans faire de bruit, non seulement comme l'un des grands noms du genre en France, mais comme l'un des écrivains préférés des Français *[voir notre grand entretien page 6].* Mettant de côté sa série « Sharko », il signe aujourd'hui un roman indépendant, *Norferville*, qui évoque les violences contre les femmes au Canada. Le Nordiste viendra échanger autour de cet ouvrage et de son métier lors d'une rencontre dans le célèbre établissement de Saint-Germain-des-Prés le 13 mai prochain à 18 h 30, animée par Baptiste Liger, suivie d'une séance de dédicace. Tremblez d'avance !

Réservations et informations sur *evenementiel@lesdeuxmagots.fr* ou par téléphone + 33(00)1 45 48 00 33

***Lire Magazine* sur iPad !**
Nouvelle liseuse pour lire votre magazine en ligne :
lire.fr/pages/liseuse.
L'application Lire Magazine est disponible sur l'App Store et sur Play Store.
Notre boutique en ligne :
lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :**
15 rue de la Fontaine-au-Roi 75011 Paris
- **Par courrier électronique :**
redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :**
www.facebook.com/Lire.Magazine.Litteraire
- Instagram @lire.magazine.litteraire
- Twitter @lire_ML

Audience mesurée par AUDIPRESSE

Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

AUDREY SOVIGNET – ÉRIC GARAULT POUR LIRE MAGAZINE

Un design suédois à l'âme verte
Blouse en lin tissé , 114 €
Débardeur en jersey
« Singö » , 44 €. Shorts
tissés 84 €, robe en lin 124 €
SCANDINAVE
PAR NATURE
Été 2024
Gudrun Sjödén
www.gudrunsjoden.com
Numéro vert 0800 73 00 03 | order@gudrunsjoden.fr
SUÈDE ALLEMAGNE NORVÈGE DANEMARK FINLANDE ROYAUME-UNI USA CANADA FRANCE SUISSE PAYS-BAS

HERVÉ LE TELLIER

« Je n'ai rien contre la fiction, mais c'est le sujet qui donne les règles »

C'est ce qu'on peut appeler un atterrissage : après avoir amené les foules très haut dans l'imaginaire en les embarquant dans l'avion dédoublé de *L'Anomalie*, Hervé Le Tellier nous renvoie au réel, sur les traces d'un jeune résistant au sourire irrésistible, tombé sous les balles allemandes, dont l'auteur a trouvé *« le nom sur le mur »* de sa nouvelle maison. Un texte superbe, qui nous dit incidemment que les écrivains ne sont pas solubles dans les lois du marketing, pour lesquelles les formules qui marchent doivent être répétées jusqu'à l'usure. Et un texte qui tranche, par son éthique comme par son esthétique, avec ces foules de romans du réel où l'auteur se met en scène au point de finir par occulter son sujet. Le sujet d'Hervé Le Tellier s'appelle André Chaix, mort pour la France le 23 août 1944 à l'âge de 20 ans, deux mois et trente jours, et dans le livre on ne voit que lui. Parce que l'auteur y a inclus les photos glanées au cours de son enquête. Et parce qu'il a opté pour de nombreux partis pris qui relèguent sa propre présence au second plan. C'est bien Le Tellier que l'on entend, lorsqu'il lance une digression sur l'auteur de *Jules et Jim*, nous raconte l'histoire du premier film sur le naufrage du *Titanic* ou interroge la question de l'engagement en s'intéressant aux deux camps – avec à chaque fois la volonté de saisir la complexité de l'époque, des êtres, des contextes. Mais c'est André Chaix, toujours, qui apparaît devant nous. Le livre ne l'érige pas en héros ou en saint, ne prétend pas lui rendre justice, encore moins le ressusciter. Il nous montre juste un très jeune homme qui a fait les bons choix, qu'il s'agisse de la Résistance ou de sa fiancée Simone, et qui est mort trop tôt pour décevoir. Et à la suite d'André Chaix, vient tout un monde. Celui d'une petite ville de la Drôme provençale, Dieulefit, qui fut curieusement épargnée par l'occupant alors que les réfugiés y abondaient. Celui d'un maquis résistant très différent de ce que l'on peut imaginer huit décennies plus tard. S'y ajoute la touche de l'auteur : ces multiples digressions souvent ludiques mais jamais gratuites, où le raisonnement fait parfois mine de s'emballer mais revient chaque fois à André Chaix. Et ces confidences personnelles puisque, pour se montrer honnête jusqu'au bout, Hervé Le Tellier doit bien élucider les raisons intimes qui l'ont poussé à suivre la piste de ce nom. À le lire, on songe à Proust, pour qui la beauté d'une théorie attestait de sa vérité. En effet, Hervé Le Tellier a écrit *Le Nom sur le mur* avec tant de scrupules, tant d'attention pour le sujet et son mystère qu'il en est venu à atteindre une beauté particulière. Pas celle de *L'Anomalie*, virtuose et découlant d'une imagination flamboyante. Mais une beauté bouleversante, humaine, venue à la fois d'André Chaix et du cortège de mots, d'idées, de correspondances lancé vers lui par Hervé Le Tellier sans chercher à abolir la distance – et qui pour cela nous atteint en plein cœur. •••

DU « NOM SUR LE MUR » DÉCOULE UNE BEAUTÉ BOULEVERSANTE ET HUMAINE

★★★★☆
LE NOM SUR LE MUR
HERVÉ LE TELLIER
166 P., GALLIMARD, 19,80 €

BIO-bibliographie

1957
Naissance à Paris. Voué aux mathématiques et à un destin d'ingénieur, il bifurque vers le journalisme, la linguistique, puis l'écriture et la radio. De 1991 à 2018, il sera une voix de l'émission *Des papous dans la tête.*

1992
Il rejoint l'Oulipo (Ouvroir de littérature potentielle), groupe de recherche littéraire jadis créé par Raymond Queneau et le mathématicien François Le Lionnais, groupe qui applique à la littérature des contraintes issues des mathématiques – ce qui se voit, entre autres, dans le roman *Assez parlé d'amour,* fondé sur les dominos abkhazes. Hervé Le Tellier devient le président de l'Oulipo en 2019.

2020
Parution de *L'Anomalie,* roman d'anticipation spéculative sur un vol Paris-New York qui se retrouve littéralement dédoublé, et sur sept passagers qui se verront confrontés à leur double. Le roman décroche le prix Goncourt et atteint un record de ventes, avec plus d'un million d'exemplaires écoulés.

Ce nouveau roman diffère radicalement du grand succès qu'a été votre prix Goncourt : là où *L'Anomalie* était un feu d'artifice de fiction, *Le Nom sur le mur* relève de la stricte littérature du réel. Jamais vous n'aviez exploré ce genre littéraire ?
Hervé Le Tellier. Non, jamais. Ceci dit, je n'ai jamais fait deux fois le même livre non plus… *Le Nom sur le mur* repose sur une enquête, qui, par chance, s'est déroulée dans des conditions idéales. Presque tout ce que je pouvais trouver sur André Chaix, ce jeune homme dont j'ai découvert le nom gravé sur le mur de ma maison, m'a été donné d'une manière étonnante. D'abord par une association qui travaille sur la mémoire de la Résistance et qui, sans le savoir, disposait d'une boîte qui contenait tout ce dont je pouvais rêver. La carte d'identité d'André Chaix, son fume-cigarette, une broderie marquée à son nom, des papiers pliés ; soit des lettres soit des tracts de la Résistance. Dans le livre, j'ai conservé deux de ces tracts qui sont, à mon sens, très révélateurs. L'un explique la diversité de la résistance française, diversité aujourd'hui peu connue – on a complètement oublié son côté disparate, qui va de maurrassiens qui ne le sont plus, comme Daniel Cordier, jusqu'aux communistes et anarchistes étrangers qui meurent pour la France, comme Missak Manouchian. Et le second tract, lui, dit beaucoup de la manière dont le Parti communiste, à la fin de la guerre, veut participer à la reconstruction nationale.

J'imagine donc que vous avez beaucoup appris en travaillant sur ces sujets ?
H.L.T. Je savais déjà des choses, mais c'étaient des souvenirs. J'ai revu le film de Patrick Rotman, *Résistances*. Ce documentaire s'appuie sur un récit assez digressif, qui m'intéressait. Comme la réflexion de Pierre Bayard dans son livre *Aurais-je été résistant ou bourreau ?,* que je voulais aussi traiter de manière un peu différente. Bayard invente la notion de « personnalité potentielle » : qu'est-ce qui fait qu'on deviendra un collaborateur ou un héros, souvent à son corps défendant ? Beaucoup de résistants sont devenus des héros sans jamais l'avoir cherché…

En effet, vous n'écrivez jamais deux fois le même livre : vous avez exploré de nombreux genres, quand vous ne les inventez pas. Fonctionnez-vous comme Flaubert, qui écrivait chaque roman en réaction au précédent, passant de *Madame Bovary* à *Salammbô* ?
H.L.T. Je fonctionne inconsciemment sans doute un peu comme ça. Après *L'Anomalie*, je n'avais pas envie de tout de suite replonger dans une grosse fiction. J'ai commencé un roman que j'ai interrompu pour écrire *Le Nom sur le mur,* parce que, avec l'échéance du centenaire de la mort d'André en 2024, ce livre est devenu plus important.

D'ailleurs, le début du *Nom sur le mur* pourrait donner un point de départ de fiction. Vous trouvez un nom inconnu gravé sur le mur de votre nouvelle maison : à partir de là, vous aviez tout le loisir de fabuler…
H.L.T. Oui, bien sûr, mais j'ai fait le choix inverse. Ce qui m'a interdit de fabuler, c'est la gentillesse des gens qui m'ont confié les documents. Je pense qu'ils me les ont donnés pour que je réalise un travail de fidélité. La fidélité autorise l'imagination, mais interdit l'affabulation. Je me suis situé dans un entre-deux où je peux faire des déductions à partir des lettres, mais sans inventer à André une histoire parallèle. Ç'aurait été une sorte de trahison.

Je voulais rester fidèle aux documents, à l'idée et aux images que j'avais de lui, qui restituaient déjà une personnalité. Il y a une jolie franchise qui s'en dégage.

Photographie d'André Chaix tirée du *Nom sur le mur,* « confiée » à Hervé Le Tellier lors de son enquête.

Le visage d'André, dont votre livre comporte de nombreuses photos, est celui d'un tout jeune homme sur lequel on peut plaquer bien des choses. Vous l'écrivez : ce pourrait être le visage d'un prince suédois ou d'un acteur de cinéma…

H.L.T. Oui, il pourrait être tout cela. Il y a des moments où il prend la pose, et l'on se demande quel destin possible pour ce garçon. Dans le même village vivait aussi François Soubeyran, futur membre du quatuor Frères Jacques, qui avait cinq ans de plus qu'André : ils se connaissaient forcément, Dieulefit est un petit village.

Lorsqu'on songe à la vie des résistants, on ne les imagine pas s'octroyer une permission et quitter le maquis pour aller au cinéma. Or c'est bien ce que vous racontez…

H.L.T. Oui, ils vont au cinéma, et pour moi, c'est évident qu'André y allait. Le CNC a d'ailleurs retrouvé pour moi une partie du programme du cinéma, ce qui donne une idée de la vie culturelle de l'époque. À Dieulefit, il n'y avait pas de milice pour arrêter le résistant. Il pouvait aussi retourner chez ses parents. Il mourra d'ailleurs veillé par eux. Ça, je l'ai appris lors d'une de ces rencontres où quelqu'un me rapporte ce que quelqu'un d'autre lui a rapporté. Puisque tous les témoins sont morts, je n'ai que des propos rapportés. Mais pourquoi en douter ? Tout est vrai, sans doute avec des embellissements, des oublis, des failles, mais tout m'est raconté sincèrement. Je reprends cette sincérité, et j'essaie de créer des ponts, de cimenter les éléments, pour en faire une histoire. Avec des trous : par exemple, je ne sais pas à quelle date exactement André entre dans le maquis. Personne ne peut me le dire. En 1943, sans doute, à ses 18 ans…

Vous nous montrez des gens qui se sont engagés dans la Résistance par conviction. Mais vous rappelez aussi, comme le dit l'historien Thomas Fuller, que *« beaucoup seraient lâches s'ils en avaient le courage »*…

H.L.T. Oui, il y a par exemple le maire de Dieulefit, le colonel Pizot, un collaborateur. Il fait partie des gens qui ont été pris dans un cercle vertueux et qui sont devenus des partenaires inattendus. Il était pétainiste, il collait les affiches antisémites du régime, mais il ne dénonçait pas. S'il n'avait pas été là, les choses se seraient sans doute déroulées différemment. Il y avait quand même des divisions de SS pas loin… Ce qui s'est passé à Dieulefit pendant l'Occupation – c'est-à-dire pas grand-chose – est un prodige en soi.

Vous montrez à quel point la Résistance était un mouvement bigarré, accueillant des opinions et des personnalités très diverses, dont certaines hautes en couleur, comme Morvan !

H.L.T. Oui, il y a des individus comme ça, qui appartiennent à la fois à la petite et à la grande Histoire, sans lesquels rien ne peut se passer, et qui forment une sorte de Panthéon de la Résistance. Cela va de Marguerite Soubeyran *[Fondatrice de l'école de Beauvallon, à Dieulefit, qui sauva de nombreux enfants juifs],* figure pacifique et salvatrice, jusqu'au spectaculaire Morvan. En face, d'autres au contraire sont entrés dans la Waffen-SS – ils ont choisi le mauvais camp. Ce n'étaient pas que des brutes ou des imbéciles : là aussi, beaucoup se sont engagés par idéalisme, par conviction. Mais, à ce moment-là, il y a des choses qu'ils ne pouvaient pas savoir. Auschwitz, c'est imprévisible en 1938. Personne ne peut l'envisager, pas même les nazis. Il est difficile de ne pas aborder cette question quand on parle de l'engagement d'un jeune garçon comme André. J'ai donc fait deux chapitres, l'un sur le nazisme et l'autre sur les expériences de Milgram et de la « troisième vague ». On ne peut pas reprocher à Günter Grass, figure morale de l'Allemagne de l'après-guerre, d'avoir été, à 15 ans, enrôlé dans les Waffen-SS. C'était un rouleau compresseur mental, on ne pouvait pas y échapper. C'est pour ça que je cite Sartre : *« Jamais nous n'avons été plus libres que sous l'occupation allemande. Puisque le venin nazi se glissait jusque dans notre pensée, chaque pensée juste était une conquête. »* Ce moment de l'Histoire exige pour être libre une réflexion qui rende encore plus libre. Cela m'intéresse, et j'étais très content de faire ce livre. J'ai été aidé par cette photographie. Je pense qu'on ne travaille pas de la même façon quand on a des photos.

D'ailleurs, au début, vous écrivez qu'avant de voir la photo d'André vous vous refusiez à l'imaginer, et qu'aujourd'hui encore vous ne voulez pas vous imaginer le son de sa voix. Pourquoi, alors que vous êtes un grand imaginatif ?

H.L.T. Je peux m'imaginer sa voix, à partir de celle de François Soubeyran qui vient du même village, mais je n'en ai pas envie. Il y a quelque chose qui est de l'ordre du mystère et du scrupule. Pour moi, les deux vont ensemble.

Et j'ai l'impression que de vos scrupules découlent de nombreux principes esthétiques. Comme vous l'écrivez au début du livre, vous avez voulu une écriture qui se fasse oublier. Vous ne renoncez pas absolument à imaginer, mais vous nous prévenez, avec des « je parie », « sans doute », « il est possible que ». Ce sont des contraintes que vous vous êtes données au départ ?

H.L.T. Le mot « contrainte » étant extrêmement balisé à l'Oulipo, ce n'est pas le terme que j'utiliserais. C'est plutôt un point de vue. Je sais à quel endroit je me situe par rapport à André Chaix. Je sais jusqu'où je m'autorise à aller et ce que je m'interdis de faire. J'ai envie de proposer au lecteur un chemin à parcourir. Mais je ne veux pas l'emmener vers une divagation poético-historique qui •••

ARCHIVES DE L'ANACR-COMITÉ DRÔME PROVENÇALE ET COLLECTION PERSONNELLE DE CHRISTIANE JOUVE, REPRODUITES AVEC LEUR AIMABLE AUTORISATION.

sortirait d'une certaine factualité. Et lorsque je mets de la poésie, j'ai envie que ce soit directement lié à André Chaix. Italo Calvino a écrit un poème à 20 ans, quand il était résistant – je me dis que c'est un poème pour André, résistant et mort à 20 ans. Là, ça a du sens, alors j'intègre le poème. Pour le coup, j'aurais bien ajouté un QR code qui envoie vers la musique composée pour ce poème plus proche de *Bella Ciao* que du *Chant des partisans,* qui est quand même très guerrier, avec ses exhortations aux tueurs.

La quête d'un personnage réel est presque devenue un genre en soi. Mais souvent le sujet n'est qu'un prétexte pour l'auteur, qui se met en scène et se raconte à travers l'enquête qu'il mène. Vous, vous racontez aussi l'enquête, mais très vite. Avez-vous tenu à vous maintenir au second plan ?
H.L.T. Je vois très bien ce que vous voulez dire quand vous parlez de sujets prétextes – j'ai des exemples en tête, et je trouve ça insupportable. Il n'est pas question pour moi de me mettre en scène dans une enquête. Je me sentirais sali, et je salirais le sujet. Je suis dans une distance qui, pour moi, est nécessaire. Je ne veux pas raconter l'enquête comme l'aventure qu'elle n'a pas été.

Vous ne trichez pas avec votre sujet, mais vous ne renoncez pas à jouer avec certaines correspondances, certains échos, n'est-ce pas ?
H.L.T. En effet, je joue avec la bataille de Champagne *[pendant la guerre de 14-18].* J'ai découvert que Blaise Cendrars est blessé et perd sa main à cette même bataille où Célestin Reynier, le père de Simone, la fiancée d'André, perd un peu de mobilité. J'utilise tout ce qui a du sens par rapport au récit.

« Quand je mets un poème dans mon livre, c'est qu'il est lié à André, résistant, mort à l'âge de 20 ans »

Vous jouez aussi avec Henri Rocher, l'auteur de *Jules et Jim,* qui a enseigné la boxe à Dieulefit. Et comme André faisait de la boxe, vous écrivez : « *Se pourrait-il que… ? L'idée est troublante, romanesque même, mais faut-il y céder ?* » Et vous répondez implicitement en passant à autre chose…
H.L.T. Oui, je laisse le lecteur faire son chemin. Si moi, j'ai envie d'y penser, je donne envie au lecteur d'imaginer la scène. Je ne doute pas qu'à un moment donné André et Henri Rocher ont dû se battre – c'est une petite ville, et il n'y avait qu'un club de boxe. J'ai envie de le proposer à l'imagination du lecteur, mais pas de l'imaginer ou de le relater. Comme toujours, je m'arrête en proposant quelque chose.

Plusieurs spécialistes de la littérature du réel écrivent « contre » la fiction, à qui ils reprochent d'être subjective, arbitraire, voire fasciste, puisque l'écrivain y impose ses vues. Vous, vous utilisez souvent le mot « romanesque » et je n'ai pas l'impression qu'il s'agisse d'un gros mot pour vous. N'avez-vous pas l'impression que la fiction soit en danger ?
H.L.T. Je pense que les auteurs ne doivent rien s'interdire. Sinon, je suis réduit à parler des vieux blancs hétérosexuels, ce qui n'est pas mon projet ! Dans *L'Anomalie*, je pouvais aussi bien être un jeune homosexuel nigérian qu'une petite fille de 7 ans. Tous étaient des personnages auxquels j'étais attaché, dont j'essayais de comprendre la psyché. Un auteur a le droit de tout faire, du moment qu'il respecte une certaine honnêteté. Bien sûr, je n'ai rien contre la fiction, mais c'est le sujet qui donne les règles. Sinon, chacun est cantonné à son petit vécu et conteste à l'autre le droit de parler de certains sujets – et c'est ce qui se passe, d'ailleurs. Alors que ce n'est pas forcément parce qu'on est dans une situation que l'on est le mieux placé pour en parler. Ceci dit, on n'a pas le droit d'écrire avec des préjugés : il faut chercher, faire des enquêtes. Et parfois aussi, de faux récits peuvent donner de bons livres. Prenez *Le Nom de la rose* : c'est totalement artificiel, Guillaume de Baskerville est une pure invention, un anachronisme puisqu'il est une sorte d'athée dans un monde religieux – mais le livre est réussi.

Dans *Le Nom sur le mur,* vous menez une autre enquête : vous cherchez à élucider les motivations inconscientes qui vous ont attiré vers l'histoire d'André Chaix. Notamment cette amie, morte à 20 ans, comme André. C'était dans le projet de départ, ou c'est venu en cours d'écriture ?
H.L.T. En cours d'écriture. Piette, mon amie, est morte quand elle avait 20 ans. Simone Reynier, la fiancée d'André, a connu le même drame que moi. Je me suis dit qu'il y avait tout de même un rapport avec l'écriture de ce livre, et je me suis demandé si ça n'avait pas été un motif occulté par moi. Pourquoi pas ? Je pense qu'on n'écrit pas forcément avec une pleine conscience de ce qui nous pousse à écrire, et je m'en suis rendu compte au fur et à mesure que j'avançais dans le livre. Je me suis souvenu de ces fiançailles entre Piette et moi, des fiançailles factices mais qui m'engageaient : c'était tellement intime, tellement unique. Et je pense qu'il y avait de ça dans les fiançailles de Simone et d'André. J'ai trouvé fou de retrouver la petite carte de fiançailles conservée par la famille d'André, et l'autre carte de fiançailles dans la famille de Simone. C'est quand même intéressant que Simone ait transmis à sa fille, trente ans plus tôt, une enveloppe contenant cette carte, et que sa fille l'ait conservée. Cela dit quelque chose de la place qu'a pu occuper symboliquement André Chaix dans cette famille. Et dans la vie mentale de cette petite fille, à qui sa mère a dû forcément parler de son premier fiancé. D'ailleurs, quand je vois la photo d'André avec son cousin et son frère, cela déclenche chez moi une totale adhésion. On sent une candeur, une franchise qui n'est pas simulée. Toutes les photos de lui, tous ses textes racontent ça. Peut-être que s'il avait vécu, il aurait trompé Simone, ou l'aurait plaquée mais il est mort trop tôt pour être un homme banal. Il est resté une image idéale pour Simone.

***L'Anomalie* a été l'un des plus grands succès éditoriaux de ces dix dernières années, et nous en avons à peine parlé. On dirait que le succès ne vous a pas beaucoup changé, monsieur Le Tellier ?**
H.L.T. Eh non, pourquoi ? Il y a des choses qui m'ont facilité la vie : j'ai pu faire déménager mon fils, sur le plan des finances, ça va mieux, mais il n'est pas question que ça change. D'ailleurs je ne suis pas sûr que ça altère les auteurs, le succès… ■

Propos recueillis par Alexis Brocas
Photos : Jean-Luc Bertini pour *Lire Magazine*

DECOUVREZ

Alexandre ANIZY

auteur, économiste,
franc-tireur poète

la collection Noire
reliure en cuir pleine peau

editions-abak.com

+ 3 cadeaux en prime

65€

© Alexandre Anizy

OFFRE SPÉCIALE

Photographier, imprimer et/ou découper ce bon à renvoyer

je désire bénéficier de votre offre spéciale :

le livre Uniterrien
+ dédicace personnelle
+ un livrel Uniterrien (format PDF)
+ un fac-similé du manuscrit d'un poème
et les frais d'envoi gratuits

pour **65€ seulement**

Règlement par chèque à l'ordre de Abak
(d'une banque française uniquement)
à retourner avec ce BON à :
ABAK, BP 80 004, 41170 Mondoubleau

Vos coordonnées :

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
Code postal : |_|_|_|_|_|
Ville : .....
Mail : .....@.....
(obligatoire pour recevoir le PDF)

Graphisme : Juliette Guédon jguedon.designgraphique@gmail.com

Conformément à la loi "informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courriel via le site editions-abak.com. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la date d'envoi de la commande. Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement, sauf en cas de réimpression. Offre valable jusqu'au 31/08/2024.

Abonnez-vous à LIRE magazine

EN CADEAU
LE NOM SUR LE MUR

Le nouveau roman très attendu de
HERVÉ LE TELLIER

1 AN
49€
SEULEMENT

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE (10 numéros)
+ *Le nom sur le mur* pour 49€ seulement
au lieu de ~~98,90 €~~

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur https://abonnements.lire.fr/

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/08/24 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE-MAGAZINE 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux.

OMLM529

LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 499 400 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

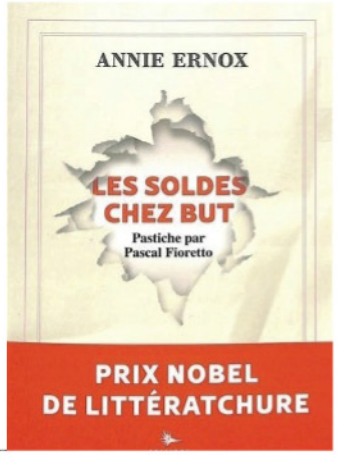
L'ACTUALITÉ

14

CLAIRE DEYA
GRAND PRIX
RTL-*LIRE MAGAZINE* 2024

16

OLIVIER HANNE
« L'ISLAM EST PARCOURU PAR SES PROPRES CONTRADICTIONS »



20

UN ÉVÉNEMENT NOMMÉ **ANNIE ERNOX**

32

QUAND LES **VÊTEMENTS** RÉVÈLENT NOTRE **IDENTITÉ…**

ÉRIC BOTTERO/L'OBSERVATOIRE – DR/TALLANDIER – GODISABLE JACOB/PEXELS

Toucher le sublime

Un monde à refaire, le premier roman de Claire Deya, est le lauréat 2024 du grand prix RTL-_Lire Magazine._ Abordant une période peu connue de la fin de la Seconde Guerre mondiale, ce texte met en scène soldats français et prisonniers allemands travaillant main dans la main au déminage des plages du sud de la France. Et la littérature de vibrer d'humanité.

C'est sur les toits de Paris, au dernier étage des locaux de son éditeur, que nous rencontrons Claire Deya, scénariste de profession, qui a publié en janvier son premier roman, *Un monde à refaire*[1]. Ce texte vibrant d'humanité s'ancre dans la période – peu abordée par la fiction – de la fin de la Seconde Guerre mondiale. En 1945, alors que la France est tout à la joie de la victoire des Alliés et que chacun essaie tant bien que mal de se reconstruire, des équipes de démineurs risquent encore leurs vies en sécurisant les plages du Sud. Parmi ces soldats de l'après-guerre, il y a des prisonniers allemands, mobilisés pour travailler aux côtés des rares volontaires français. Le récit suit Vincent, ancien soldat français, qui s'engage dans l'un de ces groupes pour se rapprocher des Allemands, espérant comprendre ce qu'il est advenu d'Ariane, la femme qu'il aime et qui a mystérieusement disparu. Dans ce contexte particulier, les destins d'hommes et de femmes se croisent pour construire un tableau émouvant et romanesque, ôde à la fraternité. « *C'est un grand roman d'amour qui se passe à une période extrêmement troublée où le pire côtoie le sublime,* nous explique Claire Deya. *Il y a de l'Histoire, mais pas du côté du pittoresque. Je ne voulais pas d'une carte postale, d'un décor en sépia. Je voulais de la peau, du vibrant, du moderne. J'avais envie de toucher du doigt le sublime de ces gens qui ont mis toute leur énergie dans l'après-guerre à revivre, refonder des espoirs, à ne pas s'enfermer dans la haine.* »

Loin du pathos, c'est donc ce sublime qui fait le sel du roman, auréolé le 28 mars du grand prix RTL-*Lire Magazine*. La bonne nouvelle est tombée pour la lauréate deux semaines avant notre rencontre, alors qu'elle conduisait sur une petite route de Provence.

FRANCK FERVILLE/L'OBSERVATOIRE

Les aléas du réseau téléphonique diffèrent son explosion de joie d'une interminable dizaine de minutes, au terme desquelles la fierté et l'émotion sont incommensurables. L'annonce lui semble marquée par le sceau du destin : son éditeur, Patrice Hoffmann, avait travaillé avec le regretté Jean-Luc Seigle, également scénariste et lauréat du prix en 2012 pour *En vieillissant les hommes pleurent*. « *C'était un moment très troublant, mais vraiment heureux. Patrice m'a beaucoup parlé de ce prix par rapport à Jean-Luc, dont ça a changé la vie. Je suis folle de joie, c'est mon premier roman et ce prix arrive à un moment où j'étais pétrie de doutes… Il amène de la légitimité, parce que ce sont des lecteurs qui votent. Il apporte aussi de la joie pure, que l'on sous-estime trop à mon sens par rapport au bonheur. J'aime tellement ces personnages, j'ai envie qu'on les aime aussi.* »

DE LUMINEUSES NOTES D'ESPOIR

Parmi ces derniers, plusieurs ont été inspirés à l'autrice par des figures de sa propre vie, notamment son grand-père, qui fut médecin et dédia son existence à cette vocation. « *J'ai lu sa correspondance, datant du moment où il était prisonnier à Cassel pendant la guerre. Il m'a dit très peu de choses, mais m'a transmis beaucoup de valeurs par ses actes. Il aimait tellement la vie qu'après la guerre il s'est occupé d'une maternité. Je l'ai vu, petite, partir le soir dans la campagne pour aider les femmes à accoucher, et quand les gens n'avaient pas d'argent, il les soignait gratuitement…* » C'est donc en partie dans sa propre histoire que Claire Deya puise la beauté qui point lorsque le climat est au bouleversement, mais dans le trouble, c'est l'espérance qu'elle choisit de mettre en avant. Car le sujet du déminage est encore très actuel : « *Lorsque j'écrivais, l'actualité faisait constamment résonner le sujet du roman : on continue de nos jours à déminer au Vietnam, en Syrie, en Afghanistan et en Ukraine.* » Pour donner une place à tous les ingrédients de l'espérance, elle nous explique avoir fait de la littérature elle-même un motif omniprésent dans le texte. « *Tous les personnages ont un lien au livre très important. Ça a été assez documenté, ceux qui ont lu se sont raccrochés dans les camps à ce qu'ils avaient dans leurs têtes… C'est ce que les Allemands n'ont pas pu leur enlever. On dit que le livre ne peut pas changer le monde, mais malgré tout* Mein Kampf *a changé le monde. Si un livre écrit par un génie du mal peut avoir ce pouvoir, alors la littérature peut aussi aider à contrebalancer toutes ces passions tristes.* »

L'important travail de recherche et de restitution qu'a d'ailleurs opéré l'autrice résonne avec le titre de son livre, qui, s'il peut sonner comme la menace d'une tâche insurmontable, se pare au fil de la lecture de lumineuses notes d'espoir. Parce que le monde à refaire de Claire Deya et de ses personnages, c'est avant tout celui d'une nouvelle vie qui commence… Par un grand prix littéraire de printemps ? ■

Margaux Morasso

1. Voir notre critique dans le numéro de février 2024.

EXTRAIT À DÉCOUVRIR EN FLASHANT CE CODE

UN MONDE À REFAIRE
CLAIRE DEYA
416 P., L'OBSERVATOIRE, 22 €

LES CLASSIQUES DE LIRE magazine

William Shakespeare

Voltaire le voyait comme un « *génie barbare* ». Et pour cause ! William Shakespeare n'avait que faire des règles d'unicité ou de bienséance propres au bon goût français. Chez lui, la comédie se mâtine de tragédie et inversement, la violence se déploie sur scène… Qu'il donne dans la farce scabreuse ou dans les monologues élevés, Shakespeare excellait dans tout. Ce qu'il fallait pour séduire le public bigarré des théâtres londoniens du XVI^e^ siècle. Mais si l'importance de son œuvre ne se discute pas, sa vie reste largement mystérieuse. Dans ce numéro, nous tâchons de circonscrire l'individu Shakespeare, d'interroger sa poétique extraordinairement variée, d'analyser ses usages des genres, de nous pencher sur ses sonnets. Avec Robert Kopp, Anthony Burgess, Barbara Schulz… ■

Disponible chez votre marchand de journaux ou sur *lire.fr*

Alexis Brocas

HORS-SÉRIE

Les plus belles poésies écrites par des femmes

Il est grand temps de réévaluer la place des femmes dans la poésie universelle. N'est-ce pas une femme, la première à signer un texte littéraire : la Sumérienne Enheduana ? Quant au vers libre, on en attribue la maternité à Marie Krysinska. Le hors-série « Les plus belles poésies écrites par des femmes » vous propose 101 textes composés par de grandes poétesses, de l'Antiquité à nos jours, du Mexique au Japon. Pour s'émouvoir avec Louise Labé et Caroline de Günderode ; rêver avec Inés de la Cruz et Emily Dickinson ; protester avec Constance de Salm et Adrienne Rich ; s'affirmer avec Kae Tempest. Chaque poème est accompagné d'un bref commentaire ou d'un plus long article. Les traductions sont inédites ou signées par des maîtres. De quoi enfin changer notre regard sur la poésie féminine. « *Je crois que ma solitude devrait avoir des ailes* » (Alejandra Pizarnik). ■

Louis Chevaillier

Disponible chez votre marchand de journaux ou sur *lire.fr*

« Toutes les mouvances djihadistes sont apparues dans des contextes postcoloniaux »

Les terroristes font toujours référence au djihad. Mais de quoi s'agit-il vraiment ? L'historien Olivier Hanne retrace son histoire pour mieux comprendre les enjeux actuels de cette notion.

Dans la langue du Coran, le mot arabe « djihad » n'a rien de militaire, il signifie l'effort… Pourtant, des versets comme celui du sabre sont extrêmement violents. Comment s'y retrouver ?

Olivier Hanne. Il n'y a pas de lecture « objective » du Coran, et tout lecteur est contraint d'utiliser une grille interprétative. Les croyants passent pour cela par les écrits des grands imams de la tradition, des exégètes et des juristes. Tous distinguent le djihad dans sa version militaire d'autres formes plus symboliques : effort moral sur soi-même, djihad de la prédication, du comportement, etc. Les djihadistes veulent faire croire qu'ils s'inspirent uniquement du Coran, mais pour cela piochent des versets (ou des demi-versets) qu'ils érigent en absolu, tout en écartant ceux qui pourraient les contredire. Pourtant, l'ennemi doit être traité avec équité (sourate 5, verset 2), la violence interrompue dès que l'adversaire renonce à la force (sourate 2, 192-194 ; ou 4, 90). La réponse à une agression doit être proportionnée (sourate 42, 40-43).

***« Le djihadisme est le produit de contextes déprimés, où les solutions nationalistes ayant échoué, la paupérisation gagnant des sociétés aux sous-sols souvent riches, les individus envisagent de participer à des mobilisations armées, en fonction de leur situation personnelle et de leurs aspirations. »* Le djihadisme serait le fruit de la géopolitique du XXe siècle ? De la fin des utopies révolutionnaires ?**

O.H. Le djihadisme est une résurgence des théories médiévales du djihad en dehors de leur contexte initial, et toujours

manipulées par des groupes armés en opposition avec les pouvoirs en place. Or, ceux-ci avant 1945 étaient des pouvoirs coloniaux – britanniques ou français –, puis des États indépendants mais inscrits dans le giron occidental. Les mouvances djihadistes sont toutes apparues dans des contextes postcoloniaux. Daech est né de l'effondrement de l'Irak après l'occupation américaine de 2003. Mais ce contexte général se double toujours de parcours personnels, de choix qui sont propres à des individus et à leurs idéaux politiques, sociaux ou religieux.

Quel est le rôle des médias de masse dans la *« démocratisation du djihadisme »* dont vous parlez ?

O.H. Alors que les pouvoirs souverains jusqu'à l'époque moderne avaient toujours cherché à s'arroger le monopole du djihad armé, celui-ci leur échappe totalement au XXe siècle. Une multitude d'intellectuels ou de rigoristes prétendent ranimer ce « devoir oublié » en contournant l'obéissance politique et en réveillant les foules. Pour cela, ils ont besoin d'une forte communication de masse. Ce sont d'abord les journaux, puis à l'époque d'Al-Qaida les cassettes audio et vidéo, enfin la généralisation d'Internet avec Daech, lequel a même théorisé le « djihad médiatique », qui serait « la moitié du djihad ».

Vous posez la question au début de l'ouvrage : *« Si le djihad existe, l'islam peut-il être pacifique ? »* Alors ?

O.H. L'ouvrage vise justement à montrer la complexité des réalités derrière le concept de djihad, or l'écrasante majorité des intellectuels et juristes musulmans considèrent d'abord le terme sous l'angle – pacifique – de la lutte intérieure contre son propre mal. Malheureusement, l'interprétation militaire reste possible. L'islam est parcouru par ses propres contradictions, tout comme les Européens sont prisonniers de valeurs antinomiques – démocratie contre identité ; universalisme contre patriotisme). ■

Propos recueillis par Aurélie Marcireau

HISTOIRE DU DJIHAD. DES ORIGINES DE L'ISLAM À DAECH
OLIVIER HANNE
512 P., TALLANDIER, 24,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 MAI.

DR/TALLANDIER

Une famille en or

Programme de téléréalité à succès, *L'Agence* se décline sous forme de livre. La famille Kretz y raconte son quotidien, son histoire et son ascension dans l'immobilier de luxe.

La crise de l'immobilier prend parfois des traits très particuliers. Ainsi, cette dernière serait-elle la raison du succès d'un programme de téléréalité, qui cartonne depuis 2020 sur TMC et Netflix : *L'Agence* ? Soit le quotidien de la famille Kretz, qui œuvre dans le domaine de l'immobilier haut de gamme. Certes loin de l'univers des frères Dardenne, le mélange de découverte de biens luxueux, de coulisses de potentielles transactions, de personnages hauts en couleur et d'histoires intimes a su séduire le public, ce qui n'a pas échappé à l'édition. Qui tenait, d'ailleurs, un parfait alibi littéraire avec le domicile des Kretz : un hôtel particulier de Boulogne-Billancourt – la villa Jean-Léon Courrèges –, datant des années 1920, où vécut un certain André Malraux pendant près de vingt ans. La demeure prend d'ailleurs directement la parole, dans un chapitre de *Bienvenue à l'Agence*, dévoilant l'histoire de ces descendants des fondateurs de la marque Chantelle, qui ont choisi une autre voie. « *Comment un père de famille* [Olivier] *décide-t-il, un jour, à l'âge de 45 ans, de repartir de zéro ?* […] *Comment une mère de famille* [Sandrine], *institutrice, qui manque de confiance en elle, prend-elle le parti de suivre son mari dans ce changement de vie* […] *? Comment quatre fils* [Martin, Valentin, Louis et Raphaël] *s'embarquent-ils dans une aventure à la fois professionnelle et familiale ?* […] *Comment gérer le stress lors de ventes de biens cumulant à plusieurs dizaines de millions ?* » Voici quelques-unes des questions auxquelles l'ouvrage répond, faisant s'entrecroiser les voix des protagonistes avec, au passage, des portraits synthétiques des uns vus par les autres et un cahier photo. On tient là un objet bien fait, dédié aux fans de l'émission qui, bien sûr, auront le plaisir de retrouver la vraie star de *L'Agence* : la charismatique grand-mère Majo. Certains s'offusqueront peut-être de ce déballage d'opulence – mais ne serait-ce pas ça, aussi, la source de l'intérêt des autres ? Ne faudrait-il pas voir dans *Bienvenue à l'Agence* un révélateur social paradoxalement plus fort que bien des romans dits « engagés » ? ■ **Baptiste Liger**

BIENVENUE À L'AGENCE
FAMILLE KRETZ (AVEC DELPHINE APIOU)
320 P., FAYARD, 24,50 €

MATSAS/LEEXTRA VIA OPALE.PHOTO/FAYARD

Des racines et du zèle

Attachée à ses origines provençales et aux valeurs transmises par sa grand-mère, Anne-Gaëlle Huon publie depuis dix ans des livres ayant pour décor la France du terroir. Avec *Le Rossignol,* situé dans la baie de Somme, elle nous offre un joli roman d'amitié.

C'est peut-être un détail pour vous, mais pas pour elle. Si elle est toulonnaise, Anne-Gaëlle Huon a grandi en région parisienne. D'emblée, la sentence est sans appel : « *Mon cœur bat plus fort en Provence.* » Ces racines aux embruns de vitamine D donnent à la romancière à succès – qui fait paraître ce mois-ci *Le Rossignol* – un timbre enthousiaste et un rire contagieux qui ponctue la majorité de ses phrases. Cette région est celle de sa grand-mère, explique-t-elle, avec qui elle a longtemps entretenu un lien spécial. « *Cette femme a grandement participé à mon éducation, et dans ce monde où l'on bouge tous, il nous faut un refuge qui nous rappelle d'où l'on vient. Le mien est là-bas.* »

FAIRE PARLER LES ANCIENS

Un lieu sûr, où l'enfant qu'elle était s'est adonnée à ses premiers écrits : des poèmes destinés à son aïeule pour lui chanter son amour, et quelques nouvelles. Une façon, aussi, de dompter les émotions débordantes, sans pour autant avoir l'idée d'en faire un jour son métier. « *Dans l'environnement dans lequel j'ai grandi, on ne s'autorise pas forcément des rêves d'artiste. Je comprenais bien qu'il y avait des gens qui en faisaient leur métier, mais je ne savais pas bien comment* », avoue-t-elle, sans frustration. Une classe préparatoire littéraire et l'Essec la mènent vers le marketing et les parfums. Une première vie épanouissante aux journées qui s'achèvent par des ateliers d'écriture « *comme d'autres font du tennis* ». C'est une église new-yorkaise transformée en bibliothèque – le miracle des Américains –, qui provoquera un déclic l'année de ses 30 ans. « *Je venais de m'installer aux États-Unis et j'attendais mon permis de travail. Je me suis trouvée nez à nez avec cet édifice voisin aux grandes tables en bois. Il y a quelque chose de l'ordre du recueillement dans ces endroits. Il faisait froid, j'y suis entrée et j'ai commencé à écrire sur mon ordinateur sans projet particulier, si ce n'est celui de m'amuser. Je ne suis pas quelqu'un qui réfléchit beaucoup avant de passer à l'action et ça me joue quelquefois des tours. Là, en l'occurrence, c'était plutôt pas mal.* » Ainsi, *Le bonheur n'a pas de rides*, une comédie décapante, devient le premier succès d'une longue série – notamment au format poche.

Après le décès de sa grand-mère, Anne-Gaëlle Huon fait le point. « *En prenant de l'âge, j'ai évolué, ainsi que la façon dont j'écris. J'ai cherché un nouveau terrain de jeu, je me suis donc inscrite à la Fémis, l'école de cinéma pour les auteurs qui aspirent à adapter leur livre.* » Si la littérature est une passion pour l'autrice, le cinéma et les séries télévisées le sont tout autant. C'est dans cet élan d'écriture dramaturgique qu'est né *Le Rossignol*, dont l'intrigue se déroule en plein cœur de la baie de Somme, entre Le Crotoy et Saint-Valéry-sur-Somme. Tony, le visage fripé et les cheveux hirsutes, se remémore son enfance et sa rencontre avec Louis Martel, ce nouveau camarade entré dans sa vie « *dans une odeur de craie et de laine humide* » qui changera à jamais son existence. Entre un concours du meilleur imitateur d'oiseaux et la curiosité du petit Parisien fraîchement débarqué dans la région, le récit met en éveil les cinq sens. « *J'aime écrire des romans qui vous transportent et faire parler des personnes âgées qui se retournent sur leur passé. On écrit souvent des romans d'amour, bien moins d'amitié. Ce livre est celui des promesses que l'on se fait et de celles que l'on fait aux autres.* » Passer sa vie en chaussons à raconter des histoires : mieux vaut tard que jamais. Voilà la vraie définition du bonheur par Anne-Gaëlle Huon. ■

Marie Jouvin

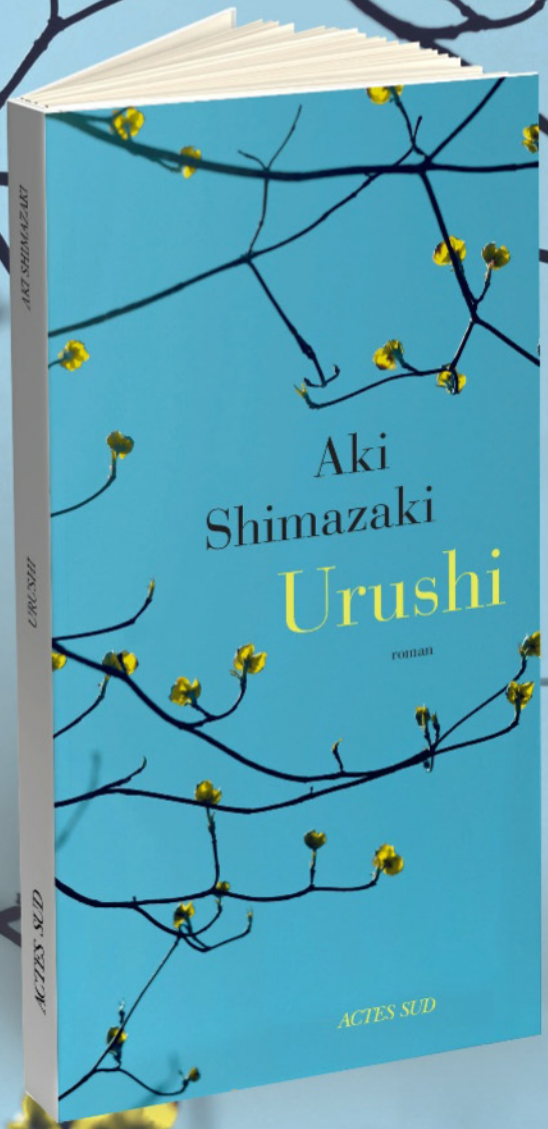
EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

LE ROSSIGNOL
ANNE-GAËLLE HUON
304 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 MAI.

ANNEGAELLE-HUON.COM

Urushi

AKI SHIMAZAKI



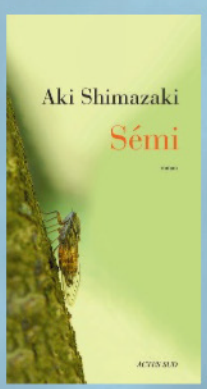
“Aki Shimazaki écrit sur l’imperfection de toute vie, et la possibilité de la supporter. S’en dégage quelque chose comme la sensation d’un temps retrouvé. Souvent, la lecture, l’observation de la nature, la pratique de la céramique ou de l’agriculture recentrent les personnages loin du tumulte de la vie moderne. ”

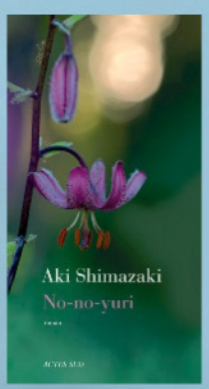
Gladys Marivat,
Lire magazine

“C’est quand on la compare à nos contemporains qu’on se rend compte de son talent : on ne croise pas tous les jours un écrivain aussi délicat. II est temps de découvrir ce cas unique de la littérature francophone.”

Louis-Henri de la Rochefoucauld,
L’Express

Ce nouveau roman d’Aki Shimazaki vient clore le cycle *Une clochette sans battant* :

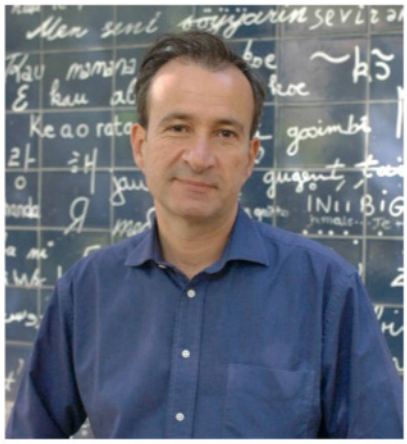




ACTES SUD

Plus Nobel, la vie

Après avoir pastiché, entre autres, Michel Houellebecq ou Marc Lévy, Pascal Fioretto revisite à sa manière l'univers et l'écriture d'Annie Ernaux. Avec une bonne dose d'acidité.



A-t-on le droit de s'attaquer à une icône ? Non seulement on a le droit, mais c'est un devoir quand on fait, comme Pascal Fioretto, la profession de pasticheur. Bien connu pour ses pastiches de Jean d'Ormesson, Christine Angot, Frédéric Beigbeder ou de Bernard Werber, cet héritier d'Adoré Floupette (le légendaire auteur des *Déliquescences*) et de Bernard Minoret (les *Morot-Chandonneur*, célèbres pastiches de Zola, Colette ou Sade, coécrits avec Philippe Jullian) ne pouvait pas ne pas se pencher sur notre nouvelle gloire hexagonale, auréolée du prix Nobel. *Les Soldes chez But* – un titre qui vaut son pesant d'or – tourne en dérision les éléments distinctifs du style Ernaux – ici rebaptisée Ernox, nuance ! –, mais aussi ses thèmes, et ce que certains nommeront ses postures. Tout est si bien vu qu'il faudrait tout citer : les cascades d'acronymes *(« Elle s'est informée auprès du CIO de Sénart, a rencontré une conseillère au SAIO de Fontainebleau, récupéré des brochures au SCUIO de Paris Panthéon-Sorbonne »),* d'enseignes grand public (ah, le centre commercial des Trois-Fontaines, les solderies Noz, les sandales Eram, le 5àSec de Pontoise), les élèves de Segpa, le catalogue Quelle 1980, le dépôt de pain parental. Fioretto cible aussi la pétitionnite aiguë de l'autrice et, bien sûr, sa conscience contrariée de grande bourgeoise défenderesse des petites gens. Les nombreux admirateurs d'Ernaux – la vraie, pas Ernox – crieront à l'injustice gratuite et au crime de lèse-majesté réactionnaire ; ses détracteurs – plus nombreux qu'on le croit, mais qui n'osent pas toujours s'avouer ! – riront et se sentiront un peu vengés. De là à avancer que le livre d'Annie Ernox est meilleur que certains titres d'Ernaux, il y a un (grand) pas. Mais dire que c'est, l'air de rien, une fine étude sur l'autrice des *Années*, pourquoi pas ? ■

Bernard Quiriny

LES SOLDES CHEZ BUT
ANNIE ERNOX (PASCAL FIORETTO)
96 P., HERODIOS, 12 €

• MAUVAIS GOÛT

Vous avez dit « romantasy » ?

Quand la romance rencontre la fantasy, cela intéresse forcément notre chroniqueur, fin observateur de mélange de genres…

Nos temps sont à la transition. Alors qu'on nous rebat les oreilles avec la « trans- » humanité, ce préfixe est l'auberge espagnole où se nichent tous les avatars des hésitations contemporaines. Nous vivons à l'ère du « ni ni », lequel porte aux nues les culs entre les chaises. Ainsi la sexualité se divise-t-elle désormais en une infinité de baronnies ; au tour de la littérature d'opérer sa métamorphose. Voici une quinzaine d'années, le « filgoude » célébrait la jonction de la tranche de vie et du développement personnel ; depuis environ cinq ans, la « niou romance » réconcilie les férues du SM avec celles de l'eau de rose. Et voilà qu'apparaît la dernière trouvaille des autrices étasuniennes : la « romantasy ». La synthèse est simple : il s'agit du croisement de la romance et de la fantasy. D'un côté, les atermoiements geignards de nymphettes touche-pipi ; de l'autre, la quincaillerie médiévo-galactique de monarchies imaginaires. Témoin la saga que lancent les éditions Michel Lafon : *Les Artefacts d'Ouranos*.

Le titre pourrait sonner comme l'une des *Fictions* de Borges, mais Nisha J. Tuli *(photo),* son autrice canadienne, a des ambitions moins labyrinthiques : elle veut simplement « *invente*[r] *des personnages féminins courageux, des histoires d'amour adorables et sexy, et des univers inconnus* ». On sait que la « romantasy » fait la part belle aux minorités, aussi Tuli s'inspire-t-elle de ses racines amérindiennes. D'abord autopubliée, elle a connu un succès fulgurant auprès des lectrices de 15 à 25 ans. Souhaitons-lui un même triomphe de notre côté de l'océan. D'ailleurs, le slogan est accrocheur : « *Quand* Hunger Games *rencontre* Le Bachelor ». Borges, on vous dit ! ■

Nicolas d'Estienne d'Orves

DR – DR/MICHEL LAFON

S'ouvrir au monde

Située au centre de la France, dans la ville de Limoges, la librairie Page et Plume* est un repère depuis plus de quarante ans. Aurélie Janssens et Sébastien Lavy, qui l'incarnent à présent, n'hésitent pas à sortir de leur zone de confort pour la faire vivre.

Dans une ville, le centre est le lieu où tout se vit, se voit, se visite. Mais le centre de la France, lui, est plutôt un territoire, une zone que l'on traverse. Prenez Limoges : chef-lieu de la Haute-Vienne, capitale et plus grande commune de l'ancienne région Limousin, elle n'a pas de gare TGV et se trouve reléguée derrière Bordeaux depuis la réforme territoriale de 2015 – marquant la naissance de la grande Région Nouvelle-Aquitaine. C'est avec ce paradoxe qu'Aurélie Janssens et Sébastien Lavy jonglent, pour incarner et pour évoquer leur antre : Page et Plume, librairie située « *dans l'hypercentre* » de la cité limougeaude, au sein de rues datant du XIIe siècle et qui s'est installée dans « *un immeuble classé* ».

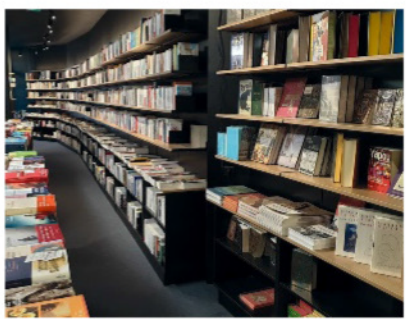
On n'est presque pas étonné que Sébastien Lavy, qui a racheté le fonds en 2020 (avec des papiers signés la veille du confinement !) soit titulaire d'une licence d'histoire, obtenue à l'université de Savoie. Arrivé en Limousin en 2003, il est à Page et Plume depuis 2012. Il avait alors remplacé Aurélie Janssens, lors de son congé maternité. Aujourd'hui, le premier est donc le directeur (salarié aussi, précise-t-il) et le dernier en date des quatre propriétaires qui se sont succédé depuis l'ouverture du magasin en 1983. La seconde, entrée en 2007, en est devenue la responsable de la communication et de l'événementiel. Ils font donc partie des dix-sept employés qui s'affairent sur les deux niveaux et 400 mètres carrés de surface d'une librairie qui a toujours été généraliste. Et qui assume complètement de faire se côtoyer sur ses tables les derniers Musso, Valognes et autres Dicker avec l'écrivain « *voisin et ami* » Franck Bouysse. La clientèle est « *très familiale* », témoignent nos deux libraires avant de préciser : « *Une clientèle de centre-ville, une bourgeoisie de province. Des avocats, des médecins, etc. Mais on a aussi des milieux un peu plus populaires.* »

RENCONTRES AVEC RON RASH ET JAMES ELLROY

« *L'inconvénient, quand on veut programmer une rencontre avec un auteur, c'est que nous sommes à plus de trois heures de Paris. Venir à Limoges est donc compliqué quand il faut faire l'aller-retour dans la journée…* », témoignent-ils. Mais ils tiennent à pondérer : « *Certes, Bordeaux phagocyte beaucoup. Certes, Limoges est une ville qui ne sait pas se vendre. Mais depuis le covid, beaucoup de citadins sont arrivés par ici, en Haute-Vienne, où ils trouvent une vraie qualité de vie. Beaucoup d'éditeurs viennent, qui en parlent à leurs auteurs, et pas à n'importe qui !* » Ainsi, l'Américain Ron Rash est venu deux fois à Page et Plume. La première fois, c'était pour l'une de ces « *rencontres croisées que l'on a mises en place. En 2017, une soirée entre Franck Bouysse et lui. Il y avait une cinquantaine de personnes. Eh bien, deux ans après, on a fait revenir Rash tout seul, pour son nouveau livre : il y avait cent personnes ! Et le 30 septembre prochain, nous recevrons James Ellroy !* » L'Américain sera en effet l'un des événements de la prochaine rentrée littéraire. « *Aujourd'hui, être libraire, ce n'est pas simplement recevoir des cartons et les ouvrir pour vendre des livres. C'est s'ouvrir au monde, sortir de sa zone de confort* », conclut Sébastien Lavy, définissant ainsi la façon dont il se représente son métier de libraire, dans un immeuble classé de la ville de Limoges. ■

Hubert Artus

* Page et Plume, 4 place de la Motte, 87000 Limoges. Ouvert le lundi de 14 heures à 19 heures et du mardi au samedi de 9 heures à 19 heures. *pageetplume.fr*



PAGE ET PLUME

Le Bélial', l'éditeur qui défie l'espace-temps

Mise à l'honneur lors de la prochaine Comédie du Livre de Montpellier, cette petite maison indépendante dévolue à la science-fiction porte haut les couleurs de la littérature de l'imaginaire depuis bientôt trente ans.

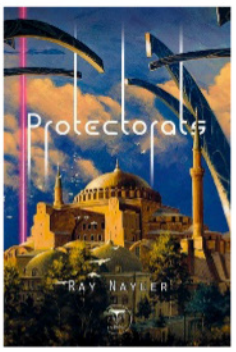
« *Le cœur battant de la SF réside dans la nouvelle : une bonne idée, une bonne histoire, le tout en quelques pages* », assure Olivier Girard, le directeur des éditions du Bélial'. Notez l'apostrophe finale, adresse aux initiés en souvenir du « Bélial'gang », nom de la bande de collégiens et lycéens amateurs de jeux de rôle à laquelle il a appartenu. Si le mot « bélial » d'origine hébraïque désigne un démon, chez les rôlistes, c'est une plante qui accroît les pouvoirs d'un personnage.

La maison qu'Olivier Girard fonde en 1996 est aujourd'hui le premier éditeur de nouvelles, genre à la peine en France contrairement aux États-Unis. Son vieux rêve s'est réalisé. Beaucoup l'avaient dissuadé de publier des *novellas*, de courts romans au calibrage de 150 000 à 200 000 signes, qui lui semblaient fort propices à la découverte de la science-fiction. Il a franchi le cap au bout de vingt ans, foin des raseurs ! Car « *la SF est une littérature d'idées. Pour développer une idée, c'est le format idéal. La* novella *s'y prête très bien* ». La collection « Une Heure-Lumière », du nom de la distance que parcourt un photon dans le vide en 3 600 secondes, soit plus d'un milliard de kilomètres, vit le jour en 2016 avec quatre titres d'auteurs français et américains, imprimés sur un beau papier avec une couverture à rabats : *Dragon* de Thomas Day (alias Gilles Dumay), *Le Nexus du docteur Erdmann* de Nancy Kress, *Cookie Monster* de Vernor Vinge et *Le Choix* de Paul J. McAuley. Quatre mois après leur parution, ils sont réimprimés.

PORTEURS D'ÉVASION ET SCIENTIFIQUEMENT SÛRS

Ce succès, Olivier Girard le doit à la foi du charbonnier. De toute façon, « *on a peu de moyens, on va vers des auteurs peu connus, pas chers. Le manque de moyens contraint à l'agilité mentale. On va sur des terrains où les autres ne vont pas* ». Il a longtemps cumulé deux métiers. Après avoir été libraire à la Fnac, Olivier Girard a travaillé à temps partiel de 6 à 10 heures aux Petits Papiers, une librairie de Seine-et-Marne. Dans un local mis à sa disposition, il poursuivait sa journée à l'étage pour entamer sa seconde vie professionnelle de jeune éditeur. Pendant cinq ans, il ne s'est pas versé de salaire. L'aventure commence avec la revue *Bifrost* qu'il crée en réaction aux fanzines dont l'aspect matériel l'avait déçu. Son apparition comblait la disparition de *Fiction*, mythique revue de référence sur les littératures de l'imaginaire. Le premier numéro de *Bifrost* propose nouvelles et articles d'auteurs français sur des livres, des films et des BD. Les collaborateurs sont même rémunérés. Deux ans plus tard, les premiers livres sortent avec l'aide de Gilles Dumay, notamment des anthologies de textes inédits dans la collection « Étoiles vives ». Dans la lignée d'Isaac Asimov, Le Bélial' publie des textes de « hard SF », scientifiquement sûrs et porteurs d'évasion. En 2018, le catalogue s'ouvre aux essais scientifiques avec la collection « Parallaxe » dirigée par l'astrophysicien Roland Lehoucq. Des ouvrages décryptent *Dune*, la langue des machines parlantes ou la question de la vie extraterrestre. Récemment la *novella* d'Audrey Pleynet *Rossignol* a reçu le prix Utopiales 2023. L'histoire du Bélial' ne s'est pas écrite en un jour mais à présent « *le temps travaille pour nous* », affirme Olivier Girard. Dans la bouche d'un expert du rapport de l'humain à l'espace-temps, on ne peut que le croire sur parole. ■

Olivier Cariguel



DR/LE BLIAL

Un festival de rêve

Trois ans après sa métamorphose, l'événement littéraire phare de Montpellier se tiendra du 10 au 19 mai. Avec une programmation toujours plus riche, des invités prestigieux, et la remise du 50e grand prix de l'Imaginaire !

Et si c'était l'édition de la maturité, comme on le dit dans l'industrie musicale ! La Comédie du Livre-10 jours en mai déploiera cette année et durant dix jours une programmation encore plus riche, variée et engagée. Comme lors des précédentes éditions, une série de soirées littéraires exceptionnelles viendra lancer et conclure les réjouissances du festival. Des lectures musicales de Léonor de Récondo, Natyot, Mathias Malzieu ou encore Thomas B. Reverdy, un spectacle tiré du récit de chevalerie *Tirant le Blanc* et un hommage à Gabriel Fauré par Pascal Quignard et Aline Piboule. Le salon, point d'orgue de la manifestation, se tiendra du 17 au 19 mai avec la présence du Prix Goncourt Jean-Baptiste Andrea, de Neige Sinno ou encore d'Élisa Shua Dusapin, mais aussi de nombreux auteurs étrangers comme Manuel Vilas et Jón Kalman Stefánsson.

Mais le mot d'ordre de cette 39e édition, c'est l'imaginaire. En plus de la remise du 50e grand prix de l'Imaginaire, une carte blanche sera confiée à Alain Damasio et un hommage sera rendu à la maison d'édition spécialisée Le Bélial' *[lire ci-contre]*. Tout cela en compagnie d'une foule d'auteurs prestigieux du genre, au premier rang desquels Catherine Dufour. À vos marques, prêt, rêvez ! ■ **Léonard Desbrières**

10joursenmai.fr

FRANCOIS GRIVELET/LA VOLTE/GALLIMARD– MONTPELLIER

CARTE BLANCHE À ALAIN DAMASIO

Une édition placée sous le signe de l'imaginaire ne pouvait avoir qu'un maître de cérémonie : Alain Damasio (qui vient de publier *Vallée du silicium).* Confier une carte blanche à l'auteur culte de *La Horde du Contrevent* et des *Furtifs* (désigné livre de l'année 2019 par la rédaction de *Lire*), c'est offrir au public une plongée dans les littératures de genre qui bousculent notre rapport au réel. Le romancier célébrera les 20 ans de La Volte, sa maison d'édition historique, un incroyable pourvoyeur de talents de l'imaginaire, comme Léo Henry ou Sabrina Calvo. C'est aussi garantir une tribune à des voix engagées qui s'insurgent contre le cours du monde, comme l'écrivain palestinien Karim Kattan ou les philosophes du vivant Baptiste Morizot et Vinciane Despret. C'est enfin s'assurer les services d'un showman du verbe qui mettra en musique certains de ses textes avec le groupe d'électro expérimental Palo Alto. **L.D.**

LE MOT DE RÉGIS PENALVA DIRECTEUR LITTÉRAIRE

« La Comédie du Livre poursuit sa mue. Nous accueillons pour la première fois Jean-Pierre Fontana et son grand prix de l'Imaginaire, qui sera remis lors du salon. C'est le symbole d'une programmation qui cherche continuellement à s'ouvrir.
La carte blanche d'Alain Damasio et l'hommage rendu à la maison

historique de l'imaginaire Le Bélial' nous permettront d'explorer ce continent littéraire. En parallèle, nous continuerons à appliquer la recette qui a fait notre succès, avec des soirées littéraires exceptionnelles et un plateau d'écrivain prestigieux faisant comme d'habitude la part belle à la littérature étrangère. »

Propos recueillis par L.D.

« J'ai mis sept ans à venir au bout du livre »

Historien, homme de radio, auteur de podcasts à succès sur France Inter consacrés à Léon Blum ou Céline, Philippe Collin s'essaie pour la première fois au roman avec *Le Barman du Ritz*. L'occasion de trinquer avec lui.

Quel genre donner à ce *Barman du Ritz* ? Fiction, récit, roman historique, document imaginaire ?

Philippe Collin. Un roman tiré de faits réels. Au départ, c'est le Ritz qui m'intéresse : un lieu au centre des événements pendant l'Occupation. Dormir au Ritz n'est permis qu'aux riches, mais tout le monde peut venir boire un verre au bar : collabo, résistant, officier allemand, quidam, etc. J'amasse ainsi de la documentation sans savoir ce que je vais en faire. Les responsables du Ritz ne sont pas coopératifs et ne me donnent pas accès à leurs archives, mais je fouille partout ailleurs. Régulièrement, je croise Frank Meier dans les documents que j'ai entre les mains et cet homme-là m'intéresse parce que, comme barman, il est au centre du centre.

Mais toujours pas encore envie d'écrire une fiction ?

P.C. Frank m'intéresse parce qu'il me ressemble : je viens d'un milieu assez modeste et j'ai cheminé. Comme lui, qui se retrouve dans un monde de luxe et de nantis. Plus je le regarde, plus il me fascine. Je me prends d'affection pour lui. Me vient alors l'idée de raconter son histoire, donc un roman. Qu'a-t-il vécu et commenté ? Quand on fait de l'histoire, on tente d'apporter des réponses. Avec la fiction, on se pose des questions. Qu'est-ce que Frank a fait pendant cette période et qu'est-ce que, moi, j'aurais fait ?

Vous avez une longue carrière d'homme de radio. Écrire un roman à 50 ans, il était temps ?…

P.C. Je n'avais pas osé. Cette matière était si passionnante que je me suis autorisé à y aller. J'ai mis sept ans à venir au bout du livre. Tout prend du temps. La documentation, l'écriture uniquement pendant les vacances… Cette version est la quatrième.

Qu'est-ce qui a changé au fur et à mesure des versions ?

P.C. J'hésitais d'abord entre écrire à la première personne, à la troisième ou en utilisant les deux. Mais ne parler que par la voix de Frank rendait plus difficile l'évocation les enjeux de l'époque. J'ai jeté tout ce que j'avais écrit. C'était horrible. J'ai connu des moments de découragement, mais je suis breton, donc têtu ; j'y suis retourné. J'ai fini par trouver la structure : un roman basé sur des faits réels et de temps en temps les pages d'un journal fictif de Frank à partir de vraies informations. Avec mon éditrice, Anna Pavlowitch, également patronne d'Albin Michel, que je remercie, nous avons donc opté pour un récit qui prend un peu de distance : Frank est au centre, et l'époque de l'occupation de Paris est aussi là, parfois au second plan, parfois davantage au premier…

Comment avez-vous structuré le livre ?

P.C. J'ai enlevé 300 pages de contexte. Frank était noyé dans la masse historique. Ce roman est aussi un apprentissage. C'était difficile, mais le livre n'en était que mieux à chaque fois. J'ai donc continué.

Aviez-vous des références littéraires ? La comparaison est peut-être lourde, mais on peut penser à Joseph Kessel…

P.C. Kessel est effectivement une référence, même si elle est écrasante. J'adore cet auteur mais il est inaccessible. Plus que lui, il y a aussi des auteurs américains comme Jay McInerney ou John Fante. Ce sont deux écrivains qui possèdent une grande richesse romanesque et ils sont peut-être plus atteignables. Quand je les lis, je retrouve ce mélange entre la simplicité et la puissance de l'écriture. Ces deux-là étaient en ligne de mire. Il y a aussi Ernest Hemingway, qui est le premier à être entré au Ritz à la libération de Paris. C'est vrai. Et documenté. J'ai alors imaginé qu'il a été accueilli par Frank. Je n'en ai pas la preuve, mais c'est très possible… ■

Propos recueillis par Éric Libiot

LE BARMAN DU RITZ
PHILIPPE COLLIN
411 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €

ROBERTO FRANKENBERG/ALBIN MICHEL

3 QUESTIONS À… ANAÏS BARBEAU-LAVALETTE

VIVIEN GAUMAND

La romancière et cinéaste québécoise signe une nouvelle adaptation de *Chien blanc de Romain Gary. Pour des raisons très personnelles… Entretien.**

Comment avez-vous découvert *Chien blanc* de Romain Gary ?

Anaïs Barbeau-Lavalette. Je l'ai lu pour la première fois à l'âge de 14 ans. Je me souviens avoir été foudroyée par la qualité de pensée de Gary. Ce roman – autobiographique – se déroule en 1968. Le couple Romain Gary/Jean Seberg vit alors aux États-Unis et, au lendemain de l'assassinat de Martin Luther King, recueille un chien semblant abandonné. Et qui a été dressé pour attaquer les personnes noires. Faut-il mentionner que, il y a peu de temps encore, à la suite de la tragédie George Floyd, Donald Trump tweetait « *bring the dogs* » pour contrer les militants du mouvement Black Lives Matter, descendus dans les rues…

Pourquoi avez-vous choisi de le porter à l'écran ? Une raison « familiale » ?

A.B.-L. Mon histoire est intimement liée à celle de Diego Gary, le fils de Jean et Romain. J'ai écrit un roman, *La femme qui fuit,* où je retrace le chemin de vie de ma grand-mère, que je n'ai pas connue. Elle a laissé derrière elle, au Québec, ma mère et mon oncle, alors qu'ils étaient de de tout jeunes enfants, pour aller se battre aux États-Unis, auprès des Freedom Riders, groupe militant antiségrégationniste. En discutant avec Diego Gary, nous avons réalisé que sa mère et ma grand-mère s'étaient sans doute côtoyées à travers la lutte.

Comment se lance-t-on dans l'adaptation d'un roman après la transposition très remarquée que fut celle de Samuel Fuller ?

A.B.-L. J'ai évidemment vu le film de Fuller. J'ai eu l'impression que nous n'avions pas lu le même livre… Certaines questions semblaient évacuées de son adaptation. Avec Valérie Beaugrand-Champagne, coscénariste, nous étions persuadées qu'il restait un film à faire, qui questionnerait le privilège blanc et le sujet inévitable du « sauveur blanc ». Il y avait aussi une grande histoire d'amour à mettre en scène, celle de Romain Gary et de Jean Seberg divisés par leur vision très personnelle de la notion d'engagement. ■

Propos recueillis par Baptiste Liger

→ ***Chien blanc*** d'Anaïs Barbeau-Lavalette avec Denis Ménochet, Kacey Rohl… En salles le 22 mai.

Pierre Bergounioux
Hélène Laurain
Pierre Michon

Nouvelle collection Verdier/poche

Verdier poche

www.editions-verdier.fr

DVD

LE FESTIN NU
DAVID CRONENBERG
(METROPOLITAN)

→ **Serait-ce parce que le livre culte de William S. Burroughs était considéré comme inadaptable que David Cronenberg en a fait un film très personnel ? Un peu mal aimé, ce sensoriel et cérébral *Festin nu* – sorti en 1992 et aujourd'hui restauré – a en tout cas marqué les esprits, notamment grâce à sa créature, le fameux « mugwump » !** **Baptiste Liger**

LE MYSTÈRE D'EDWIN DROOD
STUART WALKER
(ELEPHANT)

→ **Resté inachevé, le dernier roman de Charles Dickens eut tout de même droit à plusieurs adaptations – dont la plus fameuse reste cette version de 1935, en mode polar, avec Claude Rains. À redécouvrir. Et pour rester au rayon romans-feuilletons, on signalera la sortie vidéo du deuxième volet des *Trois Mousquetaires* (*Milady*) de Martin Bourboulon.** **B.L.**

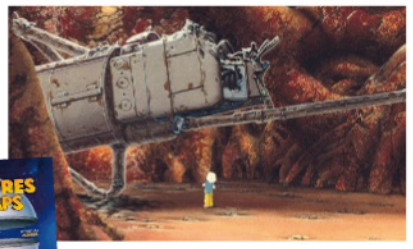
LIVRE

RIRE EST UNE FÊTE
JEAN-MARIE POIRÉ
(MICHEL LAFON)

Il n'est pas facile de chroniquer un ouvrage dans lequel on tombe sur cette interrogation : *« Les critiques sont-ils incultes ou simplement de mauvaise foi ? »* Un peu d'autocritique ne faisant jamais de mal, on avouera humblement qu'on s'est bien amusé à la lecture des Mémoires du cinéaste, qui n'est pas du genre langue de bois… Poiré nous livre ainsi tout sur la genèse de ses plus grands succès, des *Visiteurs* à *Opération Corned-Beef* en passant par *Les Anges gardiens*, *Papy fait de la résistance*, *Twist again à Moscou* ou *Le Père Noël est une ordure*, avec force anecdotes (pas toujours reluisantes). L'ensemble s'avère fort drôle et assez désordonné. Un peu comme le cinéma du bonhomme. Et c'est bien connu : *« C'est agité, parfois, les tournages ! »* **B.L.**

Retour animé vers le futur

Les « maîtres du temps » de René Laloux sont de nouveau à l'affiche. À plus de 40 ans, ils n'ont (presque) pas pris une ride !



Entre 1982, date de sortie des *Maîtres du temps*, et aujourd'hui, l'animation a fait un pas de géant. Mais la restauration de ce film d'animation permet tout de même de rappeler ce que furent ces tentatives, souvent françaises, pour s'opposer à l'hégémonie des studios Disney. René Laloux, le réalisateur, avait déjà agité le cocotier animé avec *La Planète sauvage* (1973), d'après le roman de Stefan Wul et c'est ce même écrivain qu'il adapte ici avec, cette fois, le grand Moebius. Les spectateurs attentifs au générique noteront que les dialogues sont signés Jean-Patrick Manchette. Un trio haut de gamme, donc, pour une histoire qui brasse, comme souvent dans la science-fiction, l'état du monde d'aujourd'hui et de demain. Ainsi *Les Maîtres du temps* raconte l'histoire de Piel, un enfant perdu sur la planète Perdide, que les amis de son père décédé, Jaffar et Simbad, tentent de retrouver. Un sauvetage transformé en aventure galactique où interviennent les maîtres du temps, capables de tordre l'espace temporel afin de mettre le monde, ou les mondes, à leurs bottes. On peut passer poliment sur l'animation qui manque d'ampleur (Disney faisait quand même mieux) pour s'arrêter sur la poésie de René Laloux et l'imaginaire débordant de Moebius qui sait donner vie aux décors et aux paysages qu'il invente. ■ **Éric Libiot**

(En salles)

Et vogue le navire

Arrivé en catimini sur la plateforme SVOD Prime Video, *Ils étaient un seul homme*, de George Clooney, méritait largement les honneurs d'une sortie en salles. Adapté du livre éponyme de Daniel James Brown, le film raconte le parcours édifiant de l'équipe d'aviron de l'université de Washington qui, à force de pugnacité, est parvenue jusqu'aux Jeux olympiques d'été de 1936 à Berlin. Tous issus de la classe populaire, les huit jeunes athlètes ont ainsi réussi à prouver leur valeur aux yeux d'élites qui les méprisaient. *Ils étaient un seul homme* marque la rencontre pas si improbable entre *Les Raisins de la colère* et *Rocky*, ou quand la discipline sportive met en exergue des valeurs purement humaines et humanistes. Et si l'on peut reprocher au film un certain académisme, force est de reconnaître qu'il parvient à nous embarquer grâce à ses scènes de course haletantes et à la superbe musique d'Alexandre Desplat. ■ **Ilan Ferry**

(Disponible sur Prime Video)

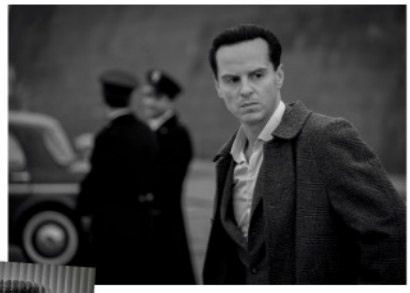
ET AUSSI…

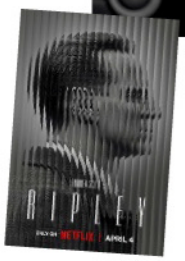
Dixième « épisode » de *La Planète des singes* inspiré du roman de Pierre Boulle, *La Planète des singes. Le nouveau royaume* se situe plusieurs générations après le précédent volet ; les singes sont les patrons, les humains réduits à l'état sauvage, mais un jeune primate va tout bouleverser (8 mai). L'écrivain et réalisateur Ivan Calbérac a choisi le couple d'acteurs de *Tanguy*, André Dussolier et Sabine Azéma, pour sa nouvelle comédie *N'avoue jamais*. Cinquante ans de mariage tranquille quand le mari apprend que sa femme l'a trompé il y a des années. Une seule solution : aller casser la gueule à ce vieil amant (Thierry Lhermitte). Mais justement, quand on est vieux, rien n'est facile… (en salles). **E.L.**

TAMASA DISTRIBUTION

Noir désir

Une nouvelle adaptation, cette fois-ci télévisuelle et tout en clair-obscur, du troublant *Monsieur Ripley* de Patricia Highsmith.





Quiconque a déjà lu *Monsieur Ripley* de Patricia Highsmith ou vu l'une de ses deux adaptations cinématographiques, *Plein soleil* de René Clément ou *Le Talentueux Mr Ripley* d'Anthony Minghella, connaîtra parfaitement les tenants et aboutissants de *Ripley*, nouvelle itération – sur plus petit écran – du célèbre roman de Patricia Highsmith. Là où les connaisseurs risquent d'être surpris, c'est dans la démarche adoptée par Steven Zaillian qui a écrit et réalisé les huit épisodes de cette singulière série. Scénariste émérite ayant notamment écrit pour Steven Spielberg (*La Liste de Schindler*), Brian De Palma (*Mission impossible*), David Fincher (*Millénium. Les hommes qui n'aimaient pas les femmes*) ou encore Martin Scorsese (*The Irishman*), Steven Zaillian est un habitué des personnages troubles et vénéneux.

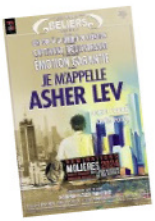
Nimbé dans un noir et blanc somptueux, *Ripley* redonne toute sa profondeur à ce personnage mythique d'imposteur n'hésitant pas à tuer pour arriver à ses fins. Un parti pris radical qui tranche avec le tout-venant en matière de productions télévisuelles ou cinématographiques. Loin d'être un caprice d'auteur, cette approche esthétique est surtout l'occasion pour Steven Zaillian de filmer une Italie d'après-guerre encore hantée par ses fantômes, tout en renvoyant de manière assez appuyée à l'ambiguïté de son personnage principal, et c'est bien ce qui en fait son attrait. Transcendé par le jeu tout en nuances d'Andrew Scott dans le rôle-titre, cette nouvelle adaptation est une expérience aussi étonnante qu'exigeante. ■ **I.F.**

(Sur Netflix)

Des pépites en la cité des Papes

Deux pièces de théâtre créées à Avignon font un tabac à Paris et prouvent combien le Festival Off demeure, depuis plus d'un demi-siècle, une vitrine de choix pour les metteurs en scène.

« Un tremplin pour les créations » : associée au Festival Off d'Avignon pratiquement depuis sa naissance, en 1966, cette formule n'a eu longtemps valeur que de slogan. Depuis plusieurs années, elle a désormais trouvé tout son sens. Pour preuve, le nombre de reprises, à Paris, souvent triomphales, de pièces créées dans la cité des Papes.



Au Théâtre des Béliers, *Je m'appelle Asher Lev*, adaptation française de la pièce à succès d'Aaron Posner, tirée du roman éponyme de Chaïm Potok, ne cesse de jouer les prolongations. Dans le Brooklyn des années 1950, un petit garçon, Asher, se découvre un don exceptionnel pour le dessin et la peinture. Mais sa passion est incompatible avec les traditions religieuses juives de sa famille. Va-t-il pouvoir accomplir son destin, sans se couper des siens ? Pour défendre ce texte qui livre une réflexion magistrale sur la transmission, l'identité et le sacerdoce d'une carrière artistique, trois comédiens remarquables, dirigés avec finesse et subtilité par Hannah-Jazz Mertens. Le public les acclame, debout.

Même accueil chaleureux au Théâtre Rive Gauche pour la nouvelle pièce de Benoit Solès (*La Machine de Turing*), créée l'été dernier sur la scène avignonnaise du Chêne Noir. Intitulée *La Maison du loup [photo]*, elle imagine la rencontre de l'écrivain Jack London avec celui qui lui aurait inspiré *Le Vagabond des étoiles* (son ultime chef-d'œuvre), Ed Morell, un repris de justice qui militait alors pour que son ancien codétenu, un type plutôt brave qui se révoltait d'abord contre l'injustice de son sort, échappe à la pendaison. Un texte intense et poignant, défendu avec force par Benoit Solès dans le rôle d'Ed Morell et Amaury de Crayencour dans celui de Jack London. ■ **Dominique Poncet**

→ **Je m'appelle Asher Lev** d'Aaron Posner. Théâtre des Béliers (Paris 18e), au moins jusqu'au 19 mai.
→ **La Maison du loup** de Benoit Solès. Théâtre Rive Gauche (Paris 14e), jusqu'au 19 mai.

NETFLIX - F. RAPPENEAU/THÉÂTRE RIVE GAUCHE

Le blues du Superman

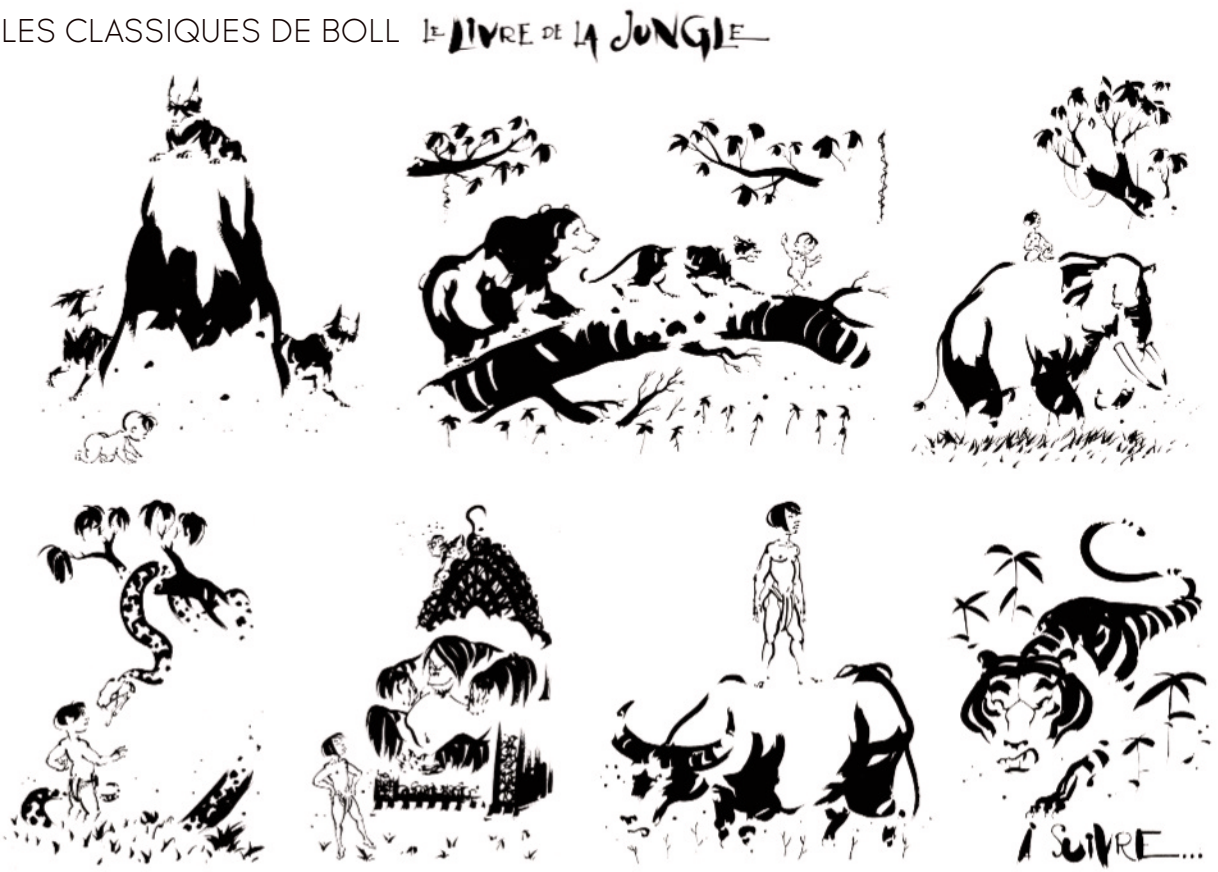
Une exploration inédite de la psyché du célèbre super-héros revenu complètement perdu d'une longue odyssée spatiale.

Superman est un peu perdu… À l'issue de ce qui ne devait être qu'une banale mission de sauvetage aux côtés de la Justice League, l'Homme d'acier se retrouve propulsé à l'autre bout de la galaxie. Son absence, qui n'a duré que quelques heures pour ses proches, a été pour lui le fruit d'un très long périple qui a duré vingt ans. Désemparé, habité d'une tristesse infinie, Superman souffre d'un stress post-traumatique qui pourrait bien mettre en péril son couple et son équilibre mental. Qu'a-t-il bien pu se passer durant son odyssée spatiale et pourquoi ne semble-t-il plus vraiment être là ? Pour fêter les 85 ans du plus célèbre des super-héros, DC Comics a vu les choses en grand en propulsant sa tête de proue au cœur d'un voyage intérieur au cœur de ses plus grandes peurs. Car derrière l'icône, le surhomme, on découvre ainsi un être hanté par son passé et par une culpabilité qui ne cessera de le ronger. Pour autant, *Superman. Lost* n'est pas tant le récit d'une dérive que celui d'une reconquête, voire d'une renaissance.

Écrit par Christopher Priest (homonyme du romancier britannique et déjà à l'œuvre de la série *Deathstroke Rebirth*), *Superman. Lost* est une aventure singulière à la lisière entre mysticisme et récit super-héroïque. Singularités, paradoxes spatiotemporel et autres réjouissances sont au programme de cette œuvre-fleuve aux airs de requiem, exploitant certains des concepts les plus ardus de la science-fiction. À mi-chemin entre *Superman* de Richard Donner et *Interstellar* de Christopher Nolan, elle triture aussi bien nos méninges que notre cœur. Et si le voyage a beau être parfois abscons et ultra-conceptuel, il ne laisse en aucun cas indifférent. ■ **Ilan Ferry**

SUPERMAN. LOST (ID.)
CHRISTOPHER PRIEST, CARLO PAGULAYAN, LEE WEEKS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JÉRÔME WICKY,
248 P., URBAN COMICS, 24 €

• LES CLASSIQUES DE BOLL



DC TM & © 2023-2024 DC COMICS. ALL RIGHTS RESERVED © 2024 URBAN COMICS - BOLL

SEBASTIAN ERVI /PEXELS

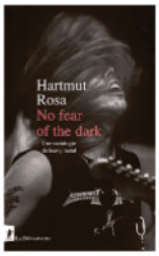
Metal pensant

Quand l'universitaire allemand très en vue Hartmut Rosa se penche sur l'esthétique et la sociologie du… heavy metal.

Sacré parmi les « 35 penseurs qui influencent le monde » en 2018 par *Le Nouveau Magazine littéraire*, le sociologue et philosophe Hartmut Rosa développe dans ses travaux une pensée riche autour de la relation au monde, à l'appui des notions d'accélération et de résonance. Avec *No Fear of the Dark*, il s'autorise un pas de côté en développant une sociologie du metal, genre musical parfois incompris et souvent mis de côté. Tout au long de cet essai parfaitement charpenté, Hartmut Rosa n'hésite pas à porter d'une même voix la parole du fan et celle du philosophe dans un équilibre maîtrisé. On y découvre bien sûr le metal comme genre de la transgression et du franchissement des limites, mais également comme univers symbolique fait d'outrance et de simplisme, où se dressent les représentations de la violence, de la mort, des monstres, autant que de l'amour, de la beauté ou de la rédemption, grâce aux exemples de Metallica, Iron Maiden, Black Sabbath ou AC/DC.

L'auteur approfondit la réflexion avec une approche analytique des nuances, des lignes mélodiques, des textes, et dresse des parallèles avec la musique classique (sans aucune pause !), en mêlant des considérations sur la ferveur commune à l'écoute de la musique et à la prière, ou en observant la quête infinie du beau et de l'absolu. En bon sociologue, il présente les caractéristiques saillantes des amateurs de metal, « *musique d'hommes pour les hommes, largement machiste et tendantiellement sexiste* » à première vue, mais porteuse d'éminentes musiciennes néanmoins ! Un texte brillant qui porte au plus haut cette esthétique dont on découvre les merveilles « *par la peau* », dans une « *symbiose entre le son et le corps* ». ■

Aude Giger



NO FEAR OF THE DARK. UNE SOCIOLOGIE DU HEAVY METAL. (WHEN MONSTERS ROAR AND ANGELS SING. EINE KLEINE SOZIOLOGIE DES HEAVY METAL)
HARTMUT ROSA
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR SACHA ZILBERFARB, 208 P., LA DÉCOUVERTE, 20 €. EN LIBRAIRIES LE 2 MAI.

IMAGINEZ UN SWEENEY TODD *AU FÉMININ, SCÉNARISÉ PAR HITCHCOCK ET MIS EN SCÈNE PAR TARANTINO*

Katie, Michael McDowell. 460 p. 12,90€

Lorsqu'en 1871, Philomela Drax reçoit une lettre de son riche grand-père qui craint pour sa vie désormais aux mains d'une famille peu scrupuleuse, les Slape, elle se précipite à la rescousse. Mais le temps presse, car Katie Slape, une jeune femme dotée d'un don de voyance et d'un bon coup de marteau, est sur le point d'arriver à ses fins…

Tout à la fois hommage aux "penny dreadfuls" excitants et sans pitié, et thriller bourré d'action, *Katie* est une jubilatoire danse macabre à travers l'Âge d'or américain.

Au programme : séances de divination, soirées-spectacles endiablées et disparitions inquiétantes.

Après les best-sellers *Blackwater* et *Les Aiguilles d'or*, Michael McDowell nous offre avec *Katie* un roman complètement marteau.

LE COMPTE INSTAGRAM
@whereiwouldliketoread

→ Des chambres avec vue, des bibliothèques, des lits ou des méridiennes : à mi-chemin entre le compte littéraire et le compte d'inspiration déco, whereiwouldliketoread, de Simay Demirel, publie chaque jour les clichés des plus beaux endroits pour lire.

LA NEWSLETTER
Livre Ouvert
→ L'agence de rédaction et de stratégie éditoriale Plume a lancé il y a quelques mois une newsletter littéraire dans laquelle des artistes venus de tous horizons se confient sur les textes qui ont changé leur vie. Au menu, le chef Mory Sacko, la journaliste et écrivaine Sophie Fontanel ou la plasticienne Orlan. Passionnant.

LE PODCAST
Pépites
→ Présenté par Agathe Le Taillandier et Sébastien Thème, Pépites offre à ses auditeurs des conversations intimes avec ceux qui font l'actualité culturelle, notamment les écrivains. Parmi eux, Neige Sinno, Marion Fayolle ou encore Mirion Malle. **L.D.**

Tous fans de Virginia

Le nouvel épisode des « Docs de La Grande Librairie », consacré à Virginia Woolf, est accessible en ligne pour encore quelques semaines seulement !

Ce mois-ci, dans notre rubrique : séance de rattrapage ! Il ne vous reste plus que quelques semaines pour vous rendre sur la plateforme France.tv du nouveau documentaire de la série « Les Docs de La Grande Librairie » imaginée et racontée par François Busnel. Après Flaubert et Balzac, ce troisième épisode est consacré à la reine des lettres anglaises, Virginia Woolf. Réalisé par Catherine Aventurier, à qui l'on doit l'excellente collection « Duos d'artistes » diffusée elle aussi sur France 5 – on se souvient encore de l'épisode consacré à Niki de Saint Phalle et Jean Tinguely –, le film d'une heure et demie nous emmène sur les traces de l'autrice de *Mrs Dalloway* (1925), *Orlando* (1928) ou d'*Une chambre à soi* (1929).

À l'aide de nombreuses archives qui explosent partout sur la page, au plus près de sa table de travail et de ses objets fétiches et aux côtés d'intervenants passionnés comme Agnès Desarthe, Marie Darrieussecq ou encore Tatiana de Rosnay, on pénètre dans l'intimité d'une icône qui, après une enfance marquée par l'inceste et la mort, s'est débattue toute sa vie contre les fantômes du passé au point de se suicider à 59 ans. Les liaisons dangereuses entre génie et folie, sa part d'ombre mais aussi son humour dévastateur,

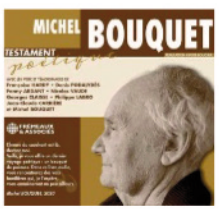
son statut d'emblème de l'émancipation féminine au XXe siècle : le documentaire lève le voile sur l'une des figures les plus mystérieuses et passionnantes de l'histoire de la littérature, qui inspire encore aujourd'hui tant d'écrivains et d'artistes. Il rend surtout hommage à une plume virtuose qui a bousculé l'ordre établi pour définir les codes du roman moderne. ■

Léonard Desbrières

• LIVRES AUDIO

LE PUITS
IVAN REPILA
LU PAR ALEXIS VICTOR, PAULINE ZIADÉ ET SAMUEL CHARLE (MULTISONOR)

■ **Coup de cœur 2023 de l'académie Charles-Cros dans la catégorie parole enregistrée, documents & créations sonores, cette fable noire met en scène deux frères bloqués au fond d'un puits. Dans ce récit implacable à trois voix, l'incarnation des frères, du Petit et du Grand, est particulièrement convaincante et le livre se transforme peu à peu en méditation sur la survie.**



MICHEL BOUQUET. TESTAMENT POÉTIQUE
AYOUB BOUGRIA (DIR. ARTISTIQUE)
LU PAR DENIS PODALYDÈS, FANNY ARDANT… (FRÉMEAUX & ASSOCIÉS)

■ **Élève dans la classe d'art dramatique de Michel Bouquet, Ayoub Bougria s'est lancé dans l'enregistrement de cette remarquable anthologie sonore poétique. Portée par des voix emblématiques, elle constitue également un vibrant hommage à l'acteur, auquel ce *« bouquet de poèmes »* est dédié.**

LE RETOUR DE LA BÊTE
JEAN-LUC MARCASTEL
LU PAR SIMON JEANNIN (VOOLUME)

■ **Entre évocation de la bête du Gévaudan et de la France de l'Occupation, cette fiction jeunesse glisse imperceptiblement d'un ancrage historique à une dimension fantastique. L'interprétation habitée du narrateur, le comédien Simon Jeannin, fait resurgir les peurs ancestrales d'un groupe d'enfants en temps de guerre et métamorphose les soldats allemands en loups cruels.** **Christophe Rioux**

FRANCE 5

Mennecy

FESTIVAL
DU LIVRE ET DE LA BD

8 ET 9 JUIN 2024

salondulivreidf@gmail.com

En partenariat avec

ILE DE FRANCE

Région îledeFrance

LiRE magazine littéraire

Marraine Irène FRAIN
Romancière

Parrain Didier DECOIN
Président de l'Académie Goncourt

Rencontres et dédicaces,
Conférences-débats
Grandes dictées
Ateliers mangas
Speed-Editing
Prix littéraires
Caricaturiste

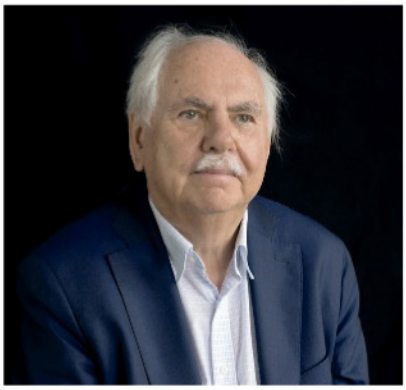
Une centaine d'auteurs et de dessinateurs
parmi lesquels Mireille **CALMEL**, Evelyne **DRESS**, Valérie **MASSON-DELMOTTE**, Cécile **CHABAUD**, Judith **PERRIGNON**, Marek **HALTER**, Emmanuel **PIERRAT**, Jacques **PRADEL**, Eric **NAULLEAU**, Jean-Paul **OLLIVIER**, Jacques **DALLEST**, Claude **CANCES**, Jean-François **PRE**, Frédéric **ZEITOUN**, Jean-Pierre **DANEL**...

Parc de Villeroy - Esplanade entre les Orangeries - Entrée libre – Parking assuré

www.mennecy.fr | mairie de mennecy | @mennecycom | villedemennecy

L'habit ferait-il le moi ?

S'inspirant de Freud et de Lacan, le psychanalyste Patrick Avrane montre que les vêtements que nous portons, y compris nos dits « accessoires », exhibent nos désirs, rêves et angoisses les plus profondément enfouis en nous.



L'une des scènes les plus symboliques de *Vertigo* d'Hitchcock est celle où Scottie (James Stewart) demande à Judy, une rousse vulgaire qu'il a rencontrée dans la rue, de se teindre en blonde et de passer un superbe tailleur. Il cherche à retrouver en elle Madeleine, l'élégante épouse suicidaire (Kim Novak) d'un ami, dont il était tombé éperdument amoureux. Elle s'était jetée du haut du clocher d'une église – Scottie n'ayant pu l'en empêcher en raison de sa peur du vide. En fait, Judy et Madeleine sont une même personne. Scottie a été manipulé et le film s'achèvera sur un drame. Mais l'important pour Patrick Avrane, qui analyse longuement cette histoire dans *Quand les vêtements nous déshabillent*, n'est pas là. Il réside dans ce qu'elle dit du rôle de ces secondes peaux qui importent tant pour nous – au point qu'on peut suspecter Scottie de ne s'être pas tant épris de Madeleine… que de sa garde-robe, celle-ci flattant, dans un amour-narcisse, son « *Idéal du Moi* ».

Sous leur aspect futile, nos habits renvoient à un inconscient complexe. Ils dévoilent en voilant, cachant notre nudité (notre vérité) pour mieux la suggérer, comme ces braguettes démesurées du XVIe siècle, et sont l'objet de constantes mises en scène de notre moi. Ainsi en va-t-il de ces accessoires arborés par certains – une écharpe, un chapeau singuliers – qui en font des « *personnages* », et de ces styles que nous nous forgeons telles des cartes de visite énigmatiques à décrypter. Le vêtement est un continent perclus de « *terrae incognitae* ». Le roman les a souvent explorées. La pensée y est moins habile car trop pataude pour manipuler, sans la détruire, cette « *étoffe de nos rêves* ». ■ **Patrice Bollon**

QUAND LES VÊTEMENTS NOUS DÉSHABILLENT
PATRICK AVRANE
112 P., PUF, 17 €

Une morale au-delà des genre est-elle possible ?

La psychologue Carol Gilligan, l'une des théoriciennes du *care*, assure que cette éthique du soin concerne les hommes autant que les femmes, mettant au jour sa dimension universelle.

Il n'est pas commun que l'auteur d'un ouvrage qui a fait date rectifie près d'un demi-siècle plus tard les conclusions qui en ont été tirées. C'est ce que fait l'Américaine Carol Gilligan dans *Une voix humaine*. En 1982, elle notait dans *Une voix différente* que les attitudes morales des femmes différaient de celles des hommes. Alors que chez ces derniers, la maturité s'obtient – en conformité avec le kantisme – par une émancipation à l'égard des émotions et des circonstances d'où naissent les dilemmes moraux, les femmes, elles, restent guidées par leurs jugements intuitifs et la préservation de leurs relations avec les acteurs en jeu dans ces conflits.

À partir de là, Gilligan se demandait si ce qui passait jusqu'alors pour une infériorité des femmes n'était pas une autre conception possible de la morale – lançant ainsi le courant du *care*, d'une « *éthique du soin* » plus attentive au contexte et aux autres, « *relationnelle* ». On comprend dès lors le lien opéré par certaines avec le féminisme, au risque de réenfermer le *care* dans les catégories binaires hommes/femmes qu'il rejetait… C'est en revenant sur le difficile passage à l'adolescence des garçons et des filles que Gilligan a déjoué cette impasse. Et si femmes et hommes étaient confrontés à ce moment critique de leurs vies à la répartition des rôles instituée par le « *système patriarcal* » – en se coupant des émotions qu'ils partagent par-delà leur genre ? En redonnant voix à celles-ci, le *care* ne serait donc pas une morale alternative « *féminine* », mais le seul moyen, pour nous tous, d'accéder à notre humanité authentique commune : notre éthique naturelle. ■ **P.B.**

UNE VOIX HUMAINE. L'ÉTHIQUE DU CARE REVISITÉE (IN A HUMAN VOICE)
CAROL GILLIGAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CÉCILE ROCHE, 192 P., FLAMMARION/CLIMATS, 22 €

HANNAH ASSOULINE/PUF – DR

CÉCILE LADJALI

Dans le dédale algérien

Je connais une professeure de mathématiques qui, en plus de l'amour des nombres, cultive celui des lettres : Yasmina Liassine, qui publie un premier roman éblouissant, *L'Oiseau des Français*. Ce livre important, ayant l'Algérie pour sujet, est celui d'une femme dont l'esprit universaliste, la conscience aiguë de l'humain et la nécessité du poème nous rappellent que seule la littérature est capable de rendre mélodieuse la dissonance même. Fille d'un Algérien et d'une Française, Yasmina se souvient de son enfance passée à Alger dans les années 1960. Elle se remémore l'Indépendance et ces Français qui ont choisi de demeurer sur cette terre des paradoxes, persuadés que les tensions pourraient se résoudre à la faveur des destins communs et des rêves partagés.

Mais la réalité historique est cruelle et la petite fille devenue jeune femme arpente le « *labyrinthe Algérie* », « *labyrinthe chronologique* », où strates du passé et du présent se superposent, où musulmans et chrétiens gravent un palimpseste aussi beau qu'angoissant. Yasmina convoque alors la mémoire des lieux amnésiques, démêle, déchiffre. Elle refuse de boire l'eau du Léthé et suggère de remplacer les noms de rues officiels par des plaques disant « *Ici Camus écrivit l'été, ici Kateb Yacine vécut dix ans* ». La littérature, toujours elle…

Il y a le kaléidoscope des dénominations. On peut être à la fois « *indigène* », « *sujet français* », « *Français musulman* » comme Youcef, l'un des personnages du livre qui se perd en lui-même depuis la mort de sa femme française, lui dont les titres incertains disent surtout ce qu'il n'a pas le droit d'être.

Il y a le corps des femmes, renvoyant deux communautés dos à dos : « *Ma mère était brune, aux yeux bruns, comme Anissa ; sa peau était plus brune que celle d'Anissa, mais je sentais bien que ma mère avait une peau claire que le soleil avait brunie, et Anissa une peau brune que le voile de l'enfermement avait comme décolorée de l'intérieur.* »

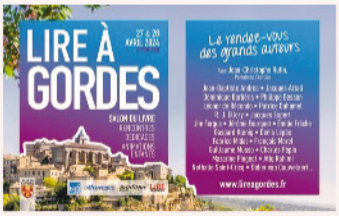
Il y a le fil d'Ariane que dévident ces femmes pour sortir du labyrinthe Algérie, là où tout est « *emmêlé, profondément* ». Ce fil est celui des mets, des parfums, des couleurs. L'utopie «*Sancta Algeria*» existera, à condition de savoir débusquer à l'ombre des figuiers et dans le bleu idoine de la mer la certitude d'appartenir à une terre. Qu'on soit pied-noir, algérien, français, kabyle, le labyrinthe est un temple où chacun pourrait s'autoriser à écrire son histoire. Mais de *Sancta Algeria* à *Musulmana Algeria,* il n'y a qu'un pas comme d'un cœur libre à « mécréant », « apostat ». Après l'Indépendance, Yasmina sent partout l'odeur d'une rancœur dans l'absence des êtres et des choses. Elle doit alors ne plus voir les larges avenues, les églises devenues mosquée, les anciens théâtres, que comme des œuvres de la nature. Mais rien ne s'efface jamais. Tout transparaît. Et c'est cette latence proscrite, cette invisibilité que la prose du roman met au jour.

> « ICI CAMUS ÉCRIVIT L'ÉTÉ, ICI KATEB YACINE VÉCUT DIX ANS »

Quand Yasmina entreprend le voyage entre Paris et Alger, elle ne sait jamais s'il s'agit d'un retour ou d'un départ. Elle a rejoint définitivement la France depuis trente ans. Elle a laissé derrière elle une marqueterie arabe, composée des destins entrecroisés de plusieurs familles franco-algériennes. Celles-ci arpentent les grands escaliers d'un monde, où calligraphies coufiques et romaines ne cessent de renvoyer aux consciences (é)perdues la vision d'une Algérie bifrons, abominablement belle, que ce livre exceptionnel place envers et contre tout sous la douce lumière du sens et de la poésie. ■

★★★★☆
L'OISEAU DES FRANÇAIS
YASMINA LIASSINE
184 P., SABINE WESPIESER, 19 €

AUDREY SOVIGNET



LIRE À GORDES: DEUXIÈME!

Après une première édition couronnée de succès l'an dernier, la manifestation vauclusienne aura lieu les 27 et 28 avril.

LIRE À GORDES fait son grand retour durant le week-end des 27 et 28 avril pour une seconde édition très attendue après le succès de la première, rassemblant plus de dix mille passionnés de lecture. Le village provençal au charme ensorcelant accueillera sous ses tilleuls et ses oliviers mythiques de nombreux auteurs. Parmi eux, Jean-Christophe Rufin, le parrain des festivités; Jean-Baptiste Andrea, le lauréat du prix Goncourt 2023; Claire Deya (qui vient de recevoir le grand prix RTL-*Lire Magazine*), Jim Fergus, Léonor de Récondo, Mazarine Pingeot, Philippe Besson, Gaspard Koenig ou encore Dominique Barbéris, présents pour une programmation riche de vingt rencontres et débats dans les jardins de la mairie. Pour continuer les échanges, rendez-vous cette fois place du Château afin d'y rencontrer les auteurs et de faire dédicacer ses propres livres. Les enfants sont eux aussi chaleureusement conviés à l'événement qui propose une série d'ateliers ludiques avec des auteurs-illustrateurs autour de la littérature jeunesse. En présence d'Adeline Ruel, les plus jeunes pourront découvrir de belles variétés d'insectes ou de coquillages et apprendre à les dessiner. Christian Heinrich et Anthony Naulleau initieront également les petits curieux au dessin par le prisme du gag ou des explorateurs. Gordes l'inspirante, riche d'un patrimoine artistique et architectural vieux de plusieurs siècles, perpétue sa tradition et se réinvente admirablement. Un rendez-vous à ne pas manquer. **M.J.**

lireagordes.fr

Monet, Renoir et les autres

Le musée d'Orsay fête en grande pompe les 150 ans de la première exposition consacrée à l'impressionnisme, mettant à l'honneur les artistes d'un mouvement révolutionnaire.

Pour célébrer les 150 ans de l'impressionnisme comme il se doit, le musée parisien a mis les petits plats dans les grands: 178 œuvres prêtées à 34 institutions, disséminées dans 13 Régions. L'établissement ne s'est pas complètement dépossédé de ses trésors. Certains participent dans ses murs à la reconstitution précise de l'exposition « Paris 1874. Inventer l'impressionnisme » qui s'est tenue du 15 avril au 15 mai 1874 à Paris, dans les anciens ateliers du photographe Nadar, et qui a révélé le mouvement pictural révolutionnaire. On y découvrait 200 tableaux exécutés par des artistes audacieux et indépendants, comme Paul Cézanne, Edgar Degas, Claude Monet, Berthe Morisot, Auguste Renoir ou Alfred Sisley. Dix jours après l'ouverture, dans le journal humoristique *Le Charivari*, le critique Louis Leroy a qualifié *Impression, soleil levant* de Monet, de « *composition hâtive et superficielle* ». La touche, enlevée et moderne, qui traduit les sensations éprouvées par le peintre face au port du Havre au petit matin, plus que la représentation fidèle de la scène qui se jouait devant ses yeux, a choqué l'opinion, qui préférait le Salon officiel supervisé par l'Académie des Beaux-Arts, gardienne d'une tradition encourageant les scènes historiques, religieuses ou mythologiques. La différence saute aux yeux dans le parcours foisonnant et pédagogique, qui brille par sa scénographie sophistiquée. ■

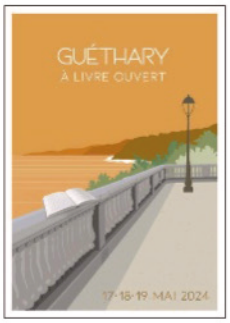
***Vue du petit port de Lorient,* de Berthe Morisot (1869).**

Gabrielle Martin

→ **Paris 1874. Inventer l'impressionnisme.**
Jusqu'au 14 juillet au musée d'Orsay (Paris 7e).
Catalogue édité par la RMN, 288 p., 45 €.
musee-orsay.fr

Le Basque et la plume

Rendez-vous du 17 au 19 mai pour la première édition de Guéthary à livre ouvert.



Après huit années passées sous le nom des Belles Pages, changement de bannière pour le festival de la côte basque: voici Guéthary à livre ouvert. Si la place centrale et la mairie demeurent le centre névralgique du salon, celui-ci a été repensé comme une déambulation dans les rues. Ce sont donc aussi le cinéma Getari Enea, la maison de la presse Voie Une, la bibliothèque et le parc municipal qui accueilleront les vingt-deux écrivains invités, sous le marrainage de l'autrice et scénariste Murielle Magellan. Parmi les autres plumes que vous pourrez lire… et entendre, notez les présences d'Évelyne Bloch-Dano, Jérôme Attal, Laurent Bénégui, Itxaro, Borda ou Patxiku Uranga. ■

Hubert Artus

guethary.fr/evenement/guethary-a-livre-ouvert-salon-du-livre/

PHOTO COURTESY OF THE NATIONAL GALLERY OF ART WASHINGTON

Strasbourg « Capitale mondiale du livre 2024 »

Le 23 avril et pour un an, la cité alsacienne honorera ce titre décerné depuis 2001 par l'Unesco. Une première pour une ville française.

YEVHENII DESHKO/PEXELS

Succédant à la métropole d'Accra au Ghana, Strasbourg a été sélectionné pour représenter le prestigieux label en 2024. Son obtention à haute responsabilité engage désormais la capitale alsacienne à promouvoir la passion des livres sous toutes ses formes, transcendant les générations et les cultures. L'illettrisme ainsi que les transitions sociales et écologiques seront au centre des discussions aux côtés de nombreux acteurs culturels; notamment des écrivains, universitaires et artistes. Le défi, loin d'intimider les Strasbourgeois, résonne avec la riche histoire de la cité où d'illustres noms ont foulé les pavés des rues au fil des siècles. Pour n'en citer qu'une partie, Gutenberg et sa célèbre presse typographique, Goethe ou encore Gustave Doré. Aujourd'hui, la ville et son agglomération comptent 40 maisons d'édition, 26 librairies, et un réseau impressionnant de 59 bibliothèques publiques et patrimoniales. Le projet Lire notre monde est prêt à s'y déployer avec ardeur à travers une multitude de programmes : près de 1 000 actions et événements autour de la lecture, et près de 200 initiatives associatives et citoyennes pour favoriser l'accès à la lecture, ouvrir des débats et instaurer une réelle inclusion sociale. Seize bourses d'aide à la recherche et à la création artistique seront également attribuées.

GRANDE LECTURE, BIBLIOBUS ET « READ-DATING »

Ces manifestations seront portées par de nombreux parrains et marraines de la scène littéraire francophone, comme Philippe Claudel, Dima Abdallah, Blutch, Kamel Daoud, Dany Laferrière, Fatou Diome, ou Christophe Rioux, notre collaborateur. À l'issue de cette année plus que prometteuse, un recueil de textes destiné à faire rayonner les thématiques de Lire notre monde sera publié, inscrivant une nouvelle page d'histoire culturelle de l'Alsace et de la France.

La deuxième ville diplomatique du pays a concocté une programmation dense et variée pour ravir les habitants et les visiteurs. Les festivités annuelles s'inaugurent en beauté les 23, 26, 27 et 28 avril par La Grande Lecture. Que ce soit dans les médiathèques, dans les rues ou même dans les entreprises, 200 lieux seront investis par des lecteurs et des « bookcrosseurs ». Le Bibliobus sera, lui, au Jardin des Deux Rives dimanche 28 avril en complément de la très riche programmation des 13 médiathèques de la Ville et de l'Eurométropole pour proposer une initiation aux arts du cirque avec l'association Graine de Cirque. Pour les plus romantiques, un « read-dating » printanier sera organisé pour espérer rencontrer son alter ego littéraire. En mai se déroulera le Festival du livre audio et du podcast, suivi en juin d'une conférence sur le manga à l'Alliance française de Strasbourg. À l'orée de l'été, Lire notre monde poursuivra son chemin à travers Inside Out, le projet photographique du street artiste JR, dont les portraits égayeront de nombreux recoins de la cité.

L'automne rayonnera quant à lui par sa rentrée littéraire, temps fort de l'année, avec les Bibliothèques idéales, un événement phare consacré aux thématiques de société. De nombreuses rencontres avec des écrivains y seront organisées. En fin d'année, Strasbourg accueillera les premières rencontres internationales de l'écologie pour le livre. Un moment d'échanges mobilisant une pléiade d'acteurs du secteur pour imaginer la chaîne littéraire et éditoriale de demain. Grâce à ces événements d'envergure tout au long de l'année, la capitale alsacienne fera entrer la lecture chez ceux qui, de la crèche à l'Ehpad, n'y ont pas ou peu accès, portant une attention particulière à cet enjeu majeur qu'est l'inclusion. ■

Marie Jouvin

Lire notre monde
Strasbourg
CAPITALE MONDIALE DU LIVRE
UNESCO 2024

LiRE magazine

LES PLUS BELLES *plumes* du 19e siècle en 230 pages

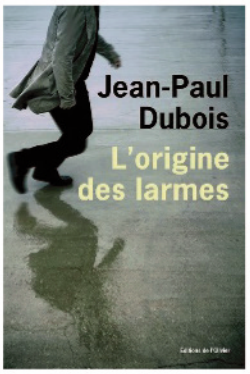
Disponible chez votre marchand de journaux

et ici aussi

SENS CRITIQUE

L'AVIS DES LECTEURS

Chaque mois, dans *Lire Magazine*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.

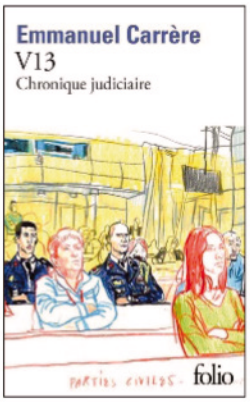


5 ★ L'ORIGINE DES LARMES

Jean-Paul Dubois (L'Olivier)

« […] *L'Origine des larmes* est un livre formidable, dans la continuité d'une œuvre si précieuse, mais aussi différent, par un ton plus sombre qu'à l'accoutumée, causé sans doute par l'état lamentable du monde actuel mais aussi par l'avancement en âge de l'écrivain, qui rend rarement optimiste quant aux années qu'il reste à vivre. Le roman se situe en 2031, alors que le climat, détraqué, charrie des trombes d'eau à Toulouse (évidemment) comme ailleurs sur la planète. Que d'eau, que d'eau, la météo crée une ambiance particulière dans une intrigue dont seul Dubois a le secret. Quoi de plus absurde que de tirer deux balles dans la tête d'un homme à la morgue, qui plus est quand le susdit est le géniteur de "*l'assassin post-mortem*" ? Rien de plus naturel ou presque, si l'on considère que ce dernier était le fils du diable, eu égard à l'ignoble comportement du défunt durant sa pitoyable existence. Construit en flash-back impressionnistes et fourmillant de détails tragi-comiques – comme la profession du narrateur, gérant d'une entreprise de housses mortuaires –, *L'Origine des larmes* est un livre qui nous fait souffrir et jubiler en même temps. Nul besoin d'en dire davantage, le plaisir du style, de l'ironie mélancolique et de l'inventivité de Jean-Paul Dubois reste inénarrable. » ■

#Cinephile-doux



5 ★ V13. CHRONIQUE JUDICIAIRE

Emmanuel Carrère (Folio)

« Difficile de lâcher ce livre une fois commencé… Le regard sur le procès des attentats est assumé comme subjectif, ce qui nous permet d'assister, avec lui, à un procès démesuré. Si [*V13. Chronique judiciaire*] se veut parfois comme une ode à la raison, au droit, il dévoile aussi la puissance de la rhétorique, l'importance du sensible, la force des émotions et ouvre la voie à des questions fondamentales sur la notion de justice : comment pardonner ? comment réparer ? comment faire le deuil ? […] C'est [un ouvrage] très important, à lire, pour mieux comprendre cette histoire, et comment on a pu, ou pas, tourner la page. » ■

#Granson

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 15 avril 2024, à partir des ventes d'un réseau de 327 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Manu Larcenet	La Route	Dargaud	BD
2	Ariane Coulondre	Brancusi, l'exposition	Centre Pompidou	Beaux-arts
3	Thomas Schlesser	Les Yeux de Mona	Albin Michel	Littérature
4	Joël Dicker	Un animal sauvage	Rosie & Wolfe	Polars
5	Jean-Paul Dubois	L'Origine des larmes	L'Olivier	Littérature
6	Bernard Minier	Les Effacées	XO	Polars
7	Ariane Coulondre	Brancusi	Centre Pompidou	Beaux-arts
8	Delphine Horvilleur	Comment ça va pas ?	Grasset	Essais
9	Alain Damasio	Vallée du silicium	Seuil	Polars
10	Guillaume Musso	Quelqu'un d'autre	Calmann-Lévy	Littérature
11	Vincent Lemire, Thomas Snegaroff, Alizée De Pin	Israël-Palestine. Anatomie d'un conflit	Les Arènes	Essais
12	Vincent Lemire, Christophe Gaultier	Histoire de Jérusalem	Les Arènes	BD
13	Jean-Baptiste Andrea	Veiller sur elle	L'Iconoclaste	Littérature
14	François Sureau	S'en aller	Gallimard	Littérature
15	Paul Auster	Baumgartner	Actes Sud	Littérature
16	Gabriel García Márquez	Nous nous verrons en août	Grasset	Littérature
17	Chrispop, Mr Tan, Diane Le Feyer	La Petite Grande Chaventure d'Ajax	Mr Tan and Co	BD
18	Donia Lemny	Brancusi	Centre Pompidou	Beaux-arts
19	Gilles Kepel	Holocaustes. Israël, Gaza et la guerre contre l'Occident	Plon	Essais
20	Bernard-Henri Lévy	Solitude d'Israël	Grasset	Essais
21	Jean-Marc Rochette	Au cœur de l'hiver	Les Étages	Littérature
22	Morgane Moncomble	Seasons (t. 3). Un printemps pour te succomber	Hugo Roman	Littérature
23	Sylvain Tesson	Avec les fées	Équateurs	Littérature
24	Peter May	Tempête sur Kinlochleven	Rouergue	Polars
25	Collectif	Hors-série Constantin Brancusi	Connaissance des Arts	Beaux-arts
26	Terry Hayes	L'Année de la sauterelle	JC Lattès	Polars
27	Piergiorgio Pulixi	La Septième Lune	Gallmeister	Polars
28	Christian Bobin	Le Murmure	Gallimard	Littérature
29	Nadia Daam	La Gosse	Grasset	Littérature
30	Jean-Christophe Rufin	D'or et de jungle	Calmann-Lévy	Littérature
31	Collectif	Brancusi au Centre Pompidou	Beaux-Arts Éditions	Beaux-arts
32	Jean-François Colosimo	Occident, ennemi mondial n° 1	Albin Michel	Essais
33	Lydie Salvayre	Depuis toujours nous aimons les dimanches	Seuil	Littérature
34	Nicolas Mathieu, Aline Zalko	Le Ciel ouvert	Actes Sud	Littérature
35	Laurent Gaudé	Terrasses. Ou notre long baiser si longtemps retardé	Actes Sud	Littérature
36	Gérard Noiriel	Préférence nationale. Leçon d'histoire à l'usage des contemporains	Tracts Gallimard	Essais
37	David Foenkinos	La Vie heureuse	Gallimard	Littérature
38	Camille de Peretti	L'Inconnue du portrait	Calmann-Lévy	Littérature
39	Matthieu Lartot	On n'ampute pas le cœur	Robert Laffont	Littérature
40	Neige Sinno	Triste tigre	P.O.L	Littérature

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Oda Eiichiro	One Piece (t. 107)	Glénat	Manga
2	Mélissa Da Costa	Les Femmes du bout du monde	Livre De Poche	Littérature
3	Liu Cixin	Le Problème à trois corps	Actes Sud	Polars
4	Endo Tatsuya	Spy X Family (t. 12)	Kurokawa	Manga
5	Emmanuel Carrère	V13. Chronique judiciaire	Folio	Littérature
6	Giuliano da Empoli	Le Mage du Kremlin	Folio	Littérature
7	Gege Akutami	Jujutsu Kaisen (t. 23)	Ki-Oon	Manga
8	Bernard Minier	Un œil dans la nuit	Pocket	Polars
9	Jean-Christophe Rufin	Les Flammes de pierre	Folio	Littérature
10	Jonathan Coe	Le Royaume désuni	Folio	Littérature

GUÉTHARY
À LIVRE OUVERT

Du 17 au 19 mai 2024, Guéthary célèbre la littérature et plus généralement la culture, en associant aux rencontres avec les auteurs d'autres expressions artistiques telles que cinéma, théâtre et musique. Conférences, tables rondes, lectures, atelier jeunesse.
Entrée libre.

Franck Thilliez

NORD À CRÉDIT

À l'occasion de la parution de son nouveau roman – *Norferville* –, l'auteur de la série des Sharko & Henebelle nous a donné rendez-vous dans sa maison, à quelques kilomètres de Lille. Un antre où cohabitent des polars, des vanités, des objets en référence au cinéma d'épouvante et… des carpes bien paisibles.

C'est le Nord. Et aujourd'hui, c'est jour de derby – à savoir le match Lille-Lens, en Ligue 1, qui fait la une du quotidien local avec un dossier spécial d'une petite dizaine de pages. Mais si nous avons fait le déplacement sur ces terres, ce n'est pas pour des raisons footballistiques, malgré une passion assumée pour le ballon rond, mais pour rencontrer un enfant du pays (même s'il est né officiellement en Haute-Savoie). La région n'est d'ailleurs pas rancunière, puisqu'il a imaginé, là-bas, des crimes plus horribles les uns que les autres. Mais, après tout, c'est la loi du genre et il est devenu, depuis la parution de *La Chambre des morts* en 2005, l'un des auteurs les plus populaires de l'Hexagone, dont chaque nouveau thriller rassemble plus de lecteurs que de supporters au stade Pierre-Mauroy (ou Félix-Bollaert) lors du Clasico nordiste. Oui, vous l'avez compris, c'est de Franck Thilliez qu'il s'agit. Celui à qui l'on doit, entre autres, la très populaire série des Sharko & Henebelle (*La Mémoire fantôme*, *Le Syndrome E*, *Pandemia*, *La Faille*…).

LA JOLIE MAISON AUX CRÂNES ET AUX SQUELETTES

Ce matin-là, on quitte donc le Campanile de Lille sud, après trois cafés guère serrés, pour une (charmante) petite bourgade, à une vingtaine de minutes. C'est dans ce village que l'écrivain et sa famille se sont installés, il y a deux ans – même s'ils vivaient jusqu'alors dans les parages. Nous arrivons donc devant la maison, passons le portail. Notre hôte, chaleureux, vient à notre rencontre dans le jardin. Ainsi qu'un chat. « *C'est Stieg.* » Comme Larsson, l'auteur de *Millénium*. « *Vous savez, il y a beaucoup d'animaux qui viennent nous voir. Des grenouilles, des hérissons, des écureuils…* » Nous nous approchons alors du grand bassin, où nagent tranquillement des dizaines de poissons rouges. « *Mais il faut qu'ils fassent attention, car il y a des hérons qui peuvent venir les becqueter !* » Franck Thilliez ajoute : « *Si vous voulez des étendues d'eau, vous serez servis derrière la maison.* » On verra tout à l'heure. Pour le moment, nous entrons dans la jolie bâtisse, avec sa petite tourelle, en crépi blanc et aux volets gris. Dans l'entrée, des tableaux (signés de l'épouse de l'auteur) sont accrochés aux murs – laissant apercevoir pour partie les fameuses briques rouges du coin. Un piano droit, noir laqué, a aussi trouvé place – nous nous abstenons de le tester, même si notre envie de jouer *Les Corons* ou *Elle est d'ailleurs* de Pierre Bachelet était bien réelle…

Nous pénétrons alors dans le bureau – pièce que l'on aurait naturellement envie de surnommer « la chambre des morts » puisque c'est là que le romancier imagine les méfaits de ses personnages. D'ailleurs, s'il y a bien un élément récurrent dans les lieux, ce sont les crânes et squelettes – déclinés de différentes manières et dans des matières variées. « *Ce sont des vanités, en quelque sorte. Cela me rappelle le temps qui passe, le côté éphémère de la vie.* » Sur le bureau, outre un ordinateur (avec sa souris « steam-punk » posée sur un improbable manuel de psychopathologie !), un vieux carnet attire l'attention. « *Il date de 1892 et c'est une*

Ci-dessus : le bureau décoré de crânes dans lequel Franck Thilliez imagine le sombre devenir de ses personnages. Le grand écran est bien représenté avec une affiche du Joker et, ci-contre, le gant de Freddy Krueger.
Ci-dessous : *Des souris et des hommes,* de Steinbeck, un livre comptant beaucoup aux yeux de l'auteur.

dame japonaise qui me l'a offert. Même si je ne sais pas ce qu'il signifie… [rires] ». Là réside l'un des privilèges des écrivains : les multiples cadeaux des lecteurs – Franck Thilliez s'empare alors d'un coupe-papier qui lui avait été donné « *par un habitué de Quais du polar* », le fameux salon lyonnais. Mais, parfois, ce sont les organisations qui vous font honneur à travers de petits présents et des prix.

ROI DES LIBRAIRIES ET DE LA PETITE LUCARNE

Dans l'une des bibliothèques (regroupant les BD qu'il a scénarisées, les traductions de ses ouvrages et quelques DVD de séries auxquelles il a participé) se trouve une statuette de revolver, attribuée en 2022 à notre homme à l'occasion des 10 ans du Festival sans nom. Les livres – et en premier lieu les romans – se taillent bien entendu la part du lion et l'on ne compte plus les Stephen King – « *l'un de mes maîtres. Ma génération lui doit beaucoup* ». Ça n'a donc rien d'un hasard si un dessin du géniteur de *Carrie* se retrouve accroché au mur… Parmi les autres titres, on remarquera différentes éditions de *Des souris et des hommes* (l'un des livres de sa vie – point commun, d'ailleurs, avec Karine Giebel), des bouquins de ses amis auteurs, des essais très variés sur le septième art, des traités de psychologie. Il attire notre attention sur l'édition 10/18 de *La Mort et la belle vie* de Richard Hugo. Et pour cause : le roman unique du poète américain a été la source de la série télé à succès *Alex Hugo* (avec Samuel Le Bihan) que Franck Thilliez a créée avec son comparse Niko Tackian. Rappelons à ce propos que ce roi des librairies a aussi son activité télévisuelle avec plusieurs scénarios de téléfilms et sa participation aux séries *La Promesse du feu* et *Vortex*. Mais, s'il est question de la petite lucarne, le grand écran a une place bien particulière dans le cœur de cet artisan prolifique. Et plus particulièrement la production fantastique et horrifique, si l'on en croit un gant de Freddy Krueger, le masque d'Hannibal Lecter, un portrait du Joker ou une statuette du Predator. C'est alors qu'il s'empare d'un palet de hockey. Clin d'œil à un autre film ? « *Non, non, c'est juste un souvenir du Québec.* » Une contrée à l'origine du nouveau roman de Franck Thilliez : le terrifiant et très réussi *Norferville*. Oui, le « Nor » (de l'intitulé) n'est pas le Nord (quoique).

« *Il y a quelques années, j'avais fait un voyage de trois semaines en Gaspésie, qui compte des parcs, des lacs et des forêts immenses – le Saint Laurent, aussi… –, ainsi que des zones très peu peuplées. Le genre d'atmosphères que j'adore mettre dans mes romans,* explique l'auteur. *Après l'univers urbain de* La Faille, *j'avais besoin d'une bouffée d'oxygène et j'ai fait des recherches sur cette région. Je me suis alors renseigné sur les villes minières, complètement coupées de tout, à l'image de Schefferville – qui a inspiré ma propre ville, Norferville, pour créer une espèce de huis clos extérieur. Et j'ai aussi appris ce phénomène sociétal concernant des maltraitances, de la violence, des disparitions et des meurtres sur les femmes autochtones depuis plus de trente ans.* » Hors de la série Sharko, ce thriller repose sur la funeste nouvelle qu'on va apprendre à un criminologue lyonnais, Teddy Schaffran : sa fille Morgane, partie au Canada, vient de mourir. Elle a été « *retrouvée dans la neige, glacée, aux abords de la ville. Ses* ●●●

Ci-contre : une statuette revolver attribuée à l'auteur lors des 10 ans du Festival sans nom.

vêtements étaient arrachés [et] *le corps était mutilé ».* Ravagé par la peine et la colère, le flic français traverse l'Atlantique pour se rendre sur place. Il fera équipe avec une enquêtrice locale, Léonie. Une affaire ayant un goût (amer) très particulier pour cette jeune femme métisse – mi-autochtone, mi-blanche – qui fut violée là-bas par trois individus vingt ans plus tôt… *« C'est un duo très complémentaire, je crois,* souligne Franck Thilliez. *Elle ne voit pas forcément les choses, mais elle connaît la ville et les mentalités. Et lui, il comprend la psychologie du criminel, ça leur permet d'avancer. »* Au-delà des traumatismes des deux protagonistes, l'intrigue sera, il va sans dire, tortueuse et pleine de surprises, mise en perspective par une large et précise description de la ville (la véritable héroïne) et des alentours. Avec un fond qui, au passage, se moque bien d'être trop correct.

SCÈNE DE CRIME ET D'ÉPOUVANTE À DOMICILE

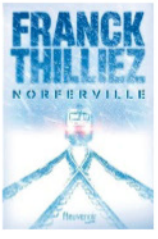
Après avoir discuté du livre et de certains rebondissements (qu'on ne révélera pas ici…) – et un nouveau café… –, la visite continue à l'étage. Dans l'escalier, une nouvelle référence au cinéma d'épouvante siège sur les marches – une poupée Chucky –, ainsi que des clubs de golf (le coin comporte pas mal de terrains) et l'on arrive dans la salle de jeux, qui compte – outre des PLV des romans de Franck Thilliez –, un joli bar, un billard, un petit salon – avec une tête de Grippe-sou (le clown de *Ça*) qui trône en hauteur – où jouer aux échecs, avec un fauteuil de relaxation et une peluche de requin baptisé… Sharko ! Mais aussi un tapis imprimé « scène de crime » – on ne se refait pas… Même s'il n'y a pas eu, semble-t-il, de meurtre ici – allez, croyons sur parole le propriétaire…

Comme convenu, nous ressortons ensuite. Pour prendre l'eau. Non pas en raison de la pluie, mais pour découvrir les étendues aquatiques. Si la température avait été un peu plus élevée, on aurait volontiers piqué une tête dans la piscine, mais ça n'est pas de ça qu'il s'agit. Non : Franck Thilliez possède également, quelques mètres plus loin, un petit étang où nagent, près d'une barque, des carpes qui viennent, tout comme des poules d'eau, saluer les visiteurs. Après avoir longé une allée remplie de roses (pas encore fleuries), nous passons sur la berge, mitoyenne d'une cabane servant de salle de sport et de chambre supplémentaire, et allons jusqu'au ponton menant à la petite île qui se trouve au milieu de cette grande mare (aux canards, venus par curiosité). C'est alors qu'un invité surprise vient se mêler aux discussions littéraires et à la séance photo : Stieg le chat, bien décidé à en savoir plus sur ce qui se trame et à apparaître sur la plupart des clichés extérieurs. D'ailleurs, pour reprendre le mot de « cliché » (mais dans un autre sens), la fameuse hospitalité des habitants du Nord n'a rien d'une légende. Car Franck Thilliez s'avère un homme absolument charmant et accueillant. Mais, c'est bien connu : méfiez-vous des eaux qui dorment. Que se cache-t-il vraiment au fond de son étang ? ■

Baptiste Liger

Photos : Éric Garault pour *Lire Magazine*

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE



★★★★☆
NORFERVILLE
FRANCK THILLIEZ
456 P., FLEUVE NOIR, 22,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 MAI.

À NOTER AUSSI LA PARUTION DU *CAHIER D'ENQUÊTE DE FRANCK THILLIEZ* (404 ÉDITIONS/FLEUVE NOIR, 2 MAI).

AU CAFÉ LITTÉRAIRE

STÉPHANIE HOCHET

Avec Zazie
(Raymond Queneau)

Je l'attends dans un joli bistrot dont la décoration devrait lui plaire, du moins, je l'espère. Le comptoir, les tables et les miroirs sur les murs ont le charme des années 1950. Je suis là depuis vingt minutes. Elle est en retard. Aurait-elle oublié notre rendez-vous ?

J'allais m'en aller quand une petite personne de 1,50 mètre passe la porte d'entrée. Je la reconnais immédiatement. Petit minois farceur, bonnet sur la calebasse, et son fameux bloudjinnze.Je lui fais un signe de la main. Elle me gratifie d'un franc sourire dévoilant sa dentition irrégulière.

« J'AI DÛ VENIR À PINCES, CES TOCARDS FONT GRÈVE, Y A PLUS D'MÉTRO »

— J'ai dû venir à pinces, ces tocards font grève, y a plus d'métro. D'où mon retard.

— J'aurais dû vous envoyer un taxi.

— Ah ça non ! J'en ai ras la casquette de ces traîne-idiots toujours bloqués dans les embouteillages. Ma parole, elle a changé cette ville !

— Vous trouvez que Paris est très différent du Paname de votre époque ?

— J'vais pas commencer à me moquer de votre époque, y aurait trop à faire… J'peux avoir une grenadine ? demande-t-elle au garçon de café.

Le serveur lui apporte son verre avec une paille.

— Comment allez-vous ?

— J'vais pas mal, je dirais que je suis plutôt en forme mais pour ce qui est d'aller en locomotion, j'utilise ma propre motricité et les vélos verts qui sont parqués dans les rues.

— Les Vélib' ?

Elle hoche la tête.

— Vivez-vous toujours avec votre mère Jeanne Lalochère dans le Berry ?

— Ma parole, vous êtes une cogne à me poser toutes ces questions ? Suis recherchée par les bourres depuis ma fugue ?

— Quelle fugue ?

— La vache, j'ai encore gaffé. Ben oui, j'ai quitté le domicile de maman et je suis venue toute seule, comme une grande, dans la ville Lumière parce que mon tonton m'avait pas tout montré.

— Pourtant, votre séjour avec votre oncle Gabriel avait été intense et fort en émotions. Vous disiez avoir vieilli après toutes ces aventures. Que voulez-vous voir de plus ?

— Je rêve d'assister au bordel des JO.

— Ah bon ? Moi, ça me ferait plutôt fuir.

— Depuis quand c'est vous qui répondez aux questions ? Non, moi j'adore quand y a de la bataille comme la dernière fois avec mon tonton au bar-restaurant des Nyctalopes. Ça s'est terminé en boxon et, si on a pu s'échapper et fuir les cognes, c'est en passant par les souterrains du métro. Et là, heureusement qu'ils étaient en grève.

— Votre mère doit s'inquiéter. Où habitez-vous ?

— Oh, celle-là ! Toujours à s'inquiéter pour des riens et quand un truc grave arrive, y a plus personne. Je crèche chez Marcelline, une drag-queen bien gentille.

— Ah oui, la femme (ou le mari, je ne sais plus) de votre oncle Gabriel ?

— Tutafait. J'ai pas pris de grand risque, je reste dans la famille. Mais le Berry, maintenant, non, merci, plus jamais.

— C'est sûr que ça doit paraître ennuyeux en comparaison. Pour moi, vous êtes la plus parisienne des enfants.

— Hein ça ! fait-elle, tout sourire édenté.

— L'école, vous n'y pensez plus ?

— Je m'suis inscrite à l'école Stanislas, pour rigoler.

— L'école élitiste et payante dont on a tant parlé récemment dans les médias ?

— Mon tonton était d'accord. Il a dit : « Je te paie Stanislas, mais gare à toi si les notes ne sont pas à la hauteur. »

— Et ?

— Ben j'ai été virée la première semaine pour insolence. Je ne vois pas trop de quoi ils causent.

— Moi non plus. ■

AUDREY SOVIGNET

LES ÉCRIVAINS ESPIONS

L'écrivain britannique Graham Greene, agent secret et romancier, fut recruté par le MI6 à sa sortie d'Oxford.

AKG-IMAGES/TT NEWS AGENCY/SV

Petits secrets et grande histoire

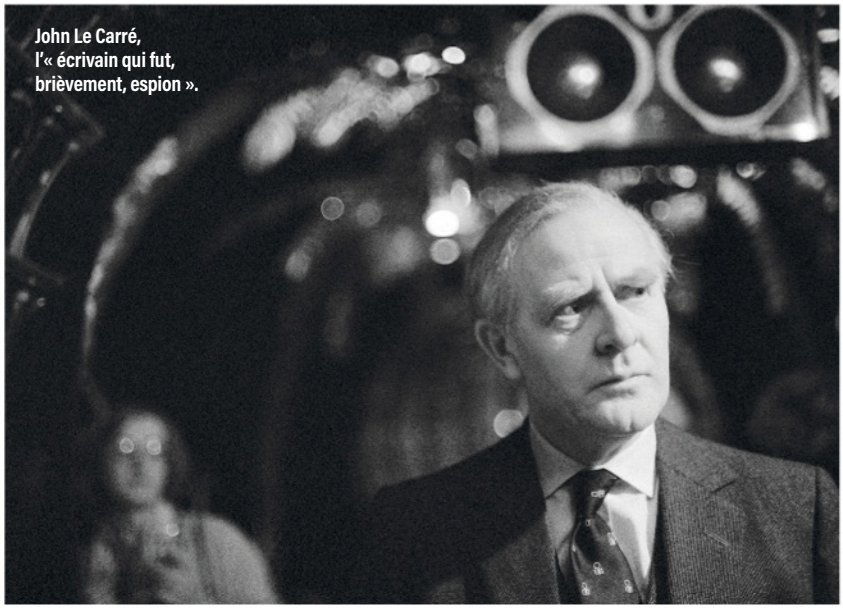
QUAND LES TAUPES DÉGAINENT LEUR PLUME

Qu'ils aient commencé par être écrivain, diplomate, journaliste ou agent traitant, les auteurs de romans d'espionnage ont produit des récits crédibles, même quand ils ont peu à voir avec la réalité, ainsi que des personnages troublants auxquels le public s'est attaché. La Seconde Guerre mondiale puis la rivalité Est-Ouest donneront à ce genre littéraire l'occasion d'acquérir ses lettres de noblesse.

L'écrivain espion est un produit typiquement british qui a connu son apogée pendant la guerre froide, après que, *« de Stettin dans la Baltique à Trieste dans l'Adriatique, un rideau de fer est descendu à travers le continent »*, selon la formule de Churchill. Soviétiques et Occidentaux redoublent d'efforts pour savoir ce qui s'ourdit de l'autre côté du « mur ». Rien que de très banal pour des agents plus ou moins secrets, sinon que ceux d'Albion partagent une irrépressible envie d'écrire, et qu'ils y réussissent fort bien : la preuve par Ian Fleming *[lire page 45]*, Graham Greene ou encore John Le Carré. Philip Kerr (1956-2018), qui n'était pas espion mais écrivain et écossais, mondialement connu pour sa « Trilogie berlinoise », a un jour tenté une explication de cette double spécialité. *« L'espionnage nous vient naturellement, à nous Britanniques, parce que, dans notre pays, on dissimule par instinct et l'honnêteté est souvent perçue comme brutale, voire impolie ; nous préférons de loin le mensonge à la cruelle vérité. L'une de nos particularités nationales est de ne pas dire ce que nous pensons. »* Kerr, créateur du personnage de Bernie Gunther, détective évoluant dans l'Allemagne nazie, ajoute que si *« nombre de nos écrivains les plus célèbres pratiquaient l'espionnage »*, c'est qu'*« une profession nourrit souvent l'autre »*. « Nourrir » : alimenter en informations ou en livres sterling sonnantes et trébuchantes ? Sans doute les deux.

RECONTRES DANS UN BUREAU DE LÉGENDE

Ces quelques éléments permettraient de brosser à grands traits le portrait de l'un des auteurs qui ont porté à son summum le roman d'espionnage : David John Moore Cornwell (1931-2020), alias John Le Carré. L'auteur de *L'espion qui venait du froid* (1964) s'est certainement bien « nourri » avec ses 60 millions d'exemplaires vendus dans le monde. Il a pu aménager une ancienne ferme dans les Cornouailles, où il s'était retiré. Pour écrire sa trentaine d'ouvrages, il s'est par ailleurs « nourri » de sa propre expérience. Comme lui auparavant, son (anti-)héros George Smiley, ce *« poussah à lunettes perpétuellement inquiet »*, est un « agent traitant ». Il occupe l'un des bureaux du « F4 », au troisième étage de Leconfield House, Curzon Street, dans le West End de Londres : le quartier général du MI5 (Military Intelligence 5), chargé du contre-espionnage, à ne pas confondre avec le MI6, le service de renseignement extérieur. Sa mission, comme jadis et pour une brève période celle de Cornwell, consiste à recruter des agents, à *« les apprivoiser, les briefer, les conseiller, les débriefer, les payer et les dorloter »*, expliquait



John Le Carré, l'« écrivain qui fut, brièvement, espion ».

l'écrivain lors d'une conférence à Londres, publiée par Les Cahiers de L'Herne.

Le bureau en face de celui de Le Carré était alors occupé par un certain John Bingham, baron Clanmorris, septième du nom, Irlandais et ancien journaliste. Grassouillet, portant des lunettes, il était aussi silencieux que Smiley. Pendant la guerre, il avait contrôlé des agents nazis. À la fin du conflit, envoyé en Allemagne, il fera la chasse aux espions soviétiques. « *Quand une maison change de mains, l'installation électrique reste en place,* observe Le Carré. *C'est un autre doigt qui appuie sur l'interrupteur, mais sinon les affaires continuent.* » Bingham avait une corde à son arc : le thriller, dont il était un auteur renommé. C'est lui « *qui, par son exemple inconscient et muet, me révéla mes capacités d'écrivain* », avouera ainsi l'auteur de *La Taupe*. Ainsi peut naître une vocation : de l'imitation d'un collègue de bureau. Le Carré y a été recruté à sa sortie d'Oxford par le futur traître et agent du KGB, Kim Philby. C'est à cause de ce dernier, ou grâce à lui, puisqu'il a révélé la couverture de son agent, que Le Carré doit quitter le MI6, en 1963. Libéré de ses obligations, il peut écrire en quelques semaines un récit désabusé qui le rendra célèbre, *L'espion qui venait du froid*. Sa force d'écrivain est d'avoir inventé un univers littéraire, même si celui-ci a peu à voir avec la réalité de l'espionnage, à en croire les anciens des « services ». N'occupant qu'un poste subalterne, il n'était pas au fait des informations les plus sensibles, celles frappées du sceau « secret-défense ». Ensuite, il aurait mélangé les univers du contre-espionnage et de l'espionnage, qui n'ont pas grand-chose en commun. Il l'admettait d'ailleurs volontiers : « *Je suis juste un écrivain qui fut, brièvement, espion.* »

Pourtant, il avait le sentiment d'avoir été contraint de faire l'espion depuis toujours. Abandonné par sa mère, à la merci d'un père « *escroc magnifique* », il décrit une enfance « *plombée par une incertitude constante. Sans cesse, il fallait être sur le qui-vive, flairer les embrouilles, les mensonges, décoder les discours à double fond, faire semblant d'être un garçon "normal" de la classe moyenne* ».

DES THÉÂTRES D'OPÉRATIONS LITTÉRAIRES

Le premier écrivain à avoir mis en scène un agent secret est James Fenimore Cooper, le « père » de la littérature américaine, universellement connu pour *Le Dernier des Mohicans* (1826). *L'Espion,* publié en 1821, connaît un grand succès, porté par le sentiment patriotique des Américains libérés de la tutelle britannique. Cooper relève-t-il pour autant de la catégorie des écrivains espions ? Selon les exégètes, il aurait été chargé d'une mission de surveillance des « tuniques rouges » (troupes britanniques) sur le lac Ontario, et aurait pu approcher des agents du renseignement lorsqu'il était recruteur pour la toute jeune US Navy. Si c'est le cas, il ne s'en vante pas plus que son personnage, Harvey Birch, qui a le sentiment d'avoir perdu son honneur dans le double jeu auquel sa mission l'a contraint. Il n'y a, à cette époque, de combat valeureux

BEAUMARCHAIS
AU SERVICE TRÈS DISCRET DE LEURS MAJESTÉS

Le 28 février 1774, un coupé file à vive allure en direction de Versailles. À son bord, Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais*, convoqué par le roi Louis XV. Condamné deux jours plus tôt dans le cadre de l'affaire Goëzman, l'homme est en disgrâce et compte sur cette entrevue pour, une nouvelle fois, se réinventer. Charismatique, séducteur, doué en affaires comme en intrigues, Beaumarchais a déjà vécu plusieurs vies. En mars, il devient agent secret, intégré au service personnel du roi, et est envoyé à Londres négocier la destruction d'un libelle visant la comtesse du Barry, la favorite du monarque. Mettant ensuite ses talents à la disposition de Louis XVI, il devra à nouveau empêcher la publication d'un pamphlet moquant l'« aiguillette nouée » du souverain et son incapacité à assurer sa descendance. Une affaire qui le conduit de Londres aux geôles de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche, mère de Marie-Antoinette. En 1776, le nom de Beaumarchais devient indissociable de l'Histoire. Envoyé outre-Atlantique apporter le soutien de la France au « violent désir de liberté » des « insurgents » (colons rebellés contre l'Angleterre), l'écrivain aux mille talents œuvre de façon décisive à l'indépendance des États-Unis d'Amérique. Un nouveau pied de nez à la perfide Albion !

Laëtitia Favro

*À noter : l'exposition « Beaumarchais, le théâtre et la liberté » à la BNF-Richelieu, Rotonde du musée de la BNF (Paris 2e), du 27 avril au 6 octobre.

SOPHIE BASSOULS. ALL RIGHTS RESERVED 2023/BRIDGEMAN IMAGES

qu'à découvert. Toute dissimulation relève d'une forme de traîtrise.

Il faut attendre l'entre-deux-guerres pour que l'espionnage devienne l'autre « noble art » dont sont férus les rejetons de l'aristocratie britannique, à l'inverse de la France où l'espionnage n'était alors bon que pour les voyous… Dès le début du siècle, de l'autre côté de la Manche, éclot une génération d'auteurs pour la plupart oubliés, comme William Le Queux ou Edward Phillips Oppenheim, porteurs de ce genre nouveau qu'on ne distingue pas encore vraiment du roman policier. On peut aujourd'hui lire certains d'entre eux dans les *Romans d'espionnage de la Grande Guerre* réunis par Pierre Rivière en 2014. Dans cette anthologie se trouve l'écrivaine espionne Marthe Cnockaert *[lire aussi page 47],* une Flamande qui publiera sous son nom de femme mariée, Marthe McKenna, ses Mémoires *Souvenirs d'une espionne*, avec une préface – excusez du peu – de Winston Churchill, et *Les Espions que j'ai connus*. Étudiante au moment du déclenchement de la Première Guerre mondiale, elle se porte volontaire pour être infirmière dans l'hôpital allemand de son village de Westrozebeke qui vient d'être rasé. Après avoir gagné la confiance des autorités militaires d'Occupation, cette polyglotte émérite transmet les informations à son agent traitant pour le compte de l'état-major britannique. Arrêtée en 1916, elle échappe de peu à l'exécution, grâce à la Croix de fer que lui avait décernée le II^{e} Reich de Guillaume II. Dans *J'étais une espionne* (1933), de Victor Saville, on peut découvrir à l'écran cette héroïne sous les traits de Madeleine Carroll.

Parmi tous ces auteurs, l'un se détache et fait figure de « parrain » : John Buchan (1875-1940), très populaire en son temps. On le connaît tous indirectement par le film réalisé par Hitchcock à partir de son livre, *Les Trente-Neuf Marches,* mais beaucoup moins pour les multiples aventures de son héros, Richard Hannay. John Buchan est d'abord avocat, puis journaliste et couvre la Première Guerre mondiale pour le *Times*. Il dirige ensuite une cellule de propagande qui publie des romans antiallemands, signés par des pointures comme Conan Doyle ou H.G. Wells. En remerciements, Buchan sera anobli et nommé gouverneur général du Canada en 1935. Lui aura effectué une triple carrière.

Le plus raffiné de tous, le plus drôle aussi, et le meilleur écrivain du genre de l'époque, est sans conteste William Somerset Maugham (1874-1965). Cet homme bien né, fils de diplomate ayant vécu les premières années de sa vie en France, polyglotte, médecin, décide de se consacrer aux voyages lointains et à l'écriture. Le Secret Intelligence Service (SIS) charge d'emblée cette recrue de haut vol de l'informer sur la Russie à la veille de la prise du pouvoir par Lénine. Il témoignera plus ou moins de cet épisode dans *Mr Ashenden, agent secret* (1928), en apportant quelques précisions. *« Ce recueil s'inspire de mon expérience d'agent secret,*

« SANS CESSE, IL FALLAIT ÊTRE SUR LE QUI-VIVE, FLAIRER LES EMBROUILLES, LES MENSONGES, DÉCODER LES DISCOURS À DOUBLE FOND, FAIRE SEMBLANT D'ÊTRE UN GARÇON "NORMAL" DE LA CLASSE MOYENNE »

John Le Carré

IAN FLEMING
AUX ORIGINES DE JAMES BOND

Après la sortie de *Casino Royale* (1953), rédigé dans une maison en forme de fer à cheval qu'il s'était fait construire à la Jamaïque pour fuir le smog, Ian Fleming reconnut que l'inspirateur du personnage de James Bond était un certain Dusko Popov. Cet agent serbe germanophone était parvenu à infiltrer l'Abwehr, le renseignement militaire du III^{e} Reich, pour le compte des Britanniques. Sa plus belle mission aurait consisté à faire croire au haut commandement ennemi que le Débarquement se produirait dans les Balkans. Pour rendre l'hypothèse crédible, il avait glissé les plans fictifs de l'opération dans les vêtements d'un cadavre échoué sur les côtes espagnoles. Le jeune officier du renseignement militaire de la Royal Navy chargé de surveiller l'agent double Popov s'appelait Fleming, Ian Fleming, alias « 17 F ». Dans ses *Mémoires*, Popov s'insurgea d'avoir été comparé à James Bond qui, *« dans la vraie vie, n'aurait pas survécu 48 heures »*. Vexé, il y vit même une insulte à son intelligence. On s'est aussi longtemps demandé pourquoi, lorsqu'il s'est agi de vendre les droits de 007, Fleming avait refusé les offres des studios de Hollywood et choisi le producteur canadien Harry Saltzman. On l'apprendra après sa mort. Pendant la guerre, Saltzman, membre du Psychological Warfare Branch, l'organisme anglo-américain de guerre psychologique, et Fleming avaient sympathisé. Celui-ci pensa naturellement à son ancien collègue pour porter Bond à l'écran. **E.H.**

Dusko Popov, nom de code « Tricycle », l'agent double du MI5 qui inspira à Fleming son héros.

THE IMPERIAL WAR MUSEUM

Gérard de Villiers, auteur de la série « SAS », chez lui avenue Foche à Paris, en 2008.

mais remaniée au service de la fiction. Car la réalité est un piètre conteur. »

Voyageur, une couverture idéale pour l'espion et un cadre parfait pour l'écrivain. Graham Greene (1904-1991), lui aussi recruté à sa sortie d'Oxford par Kim Philby, est en poste dans les Caraïbes et au Mexique et fait le récit de ses missions dans l'un des plus célèbres de ses ouvrages, *Notre agent à La Havane* (1958). *« Notre génération a été bercée par les récits d'aventures sans pour autant avoir connu l'énorme désenchantement de la Première Guerre mondiale : nous étions donc en quête d'aventures »*, observe-t-il sobrement. Basé en Sierra Leone pendant la Seconde Guerre mondiale, il se liera d'amitié avec un autre agent et futur grand écrivain, John Le Carré.

DES FAITS JAMAIS ÉVOQUÉS AILLEURS

Frederick Forsyth, né en 1938 dans le Kent, est un autre poids lourd du genre avec sa vingtaine de romans vendus à plus de 70 millions d'exemplaires dans le monde. Connu pour *Le Chacal* (1973), dont l'action se situe dans la France du général de Gaulle pendant la guerre d'Algérie, le romancier ne s'épanche guère sur ses propres tourments. Considéré comme l'inventeur du techno-thriller pour sa précision technique, cet ancien correspondant de l'agence Reuters à Berlin-Est a révélé dans ses Mémoires, *L'Outsider* (2016), avoir travaillé pendant plus de vingt ans pour le MI6. *« Au cours de ma vie,* a-t-il résumé, *j'ai échappé au courroux d'un marchand d'armes à Hambourg, j'ai été mitraillé par un Mig pendant la guerre civile au Nigeria. J'ai été arrêté par la Stasi, régalé par les Israéliens, l'IRA m'a conseillé de dégager du territoire irlandais et un agent tchèque non dénué de charme m'a… la suite relève de l'intimité… »*

Ah, le « charme » ! Le *so frenchy* Gérard de Villiers (1929-2013) en a fait sa marque. Auteur en un demi-siècle de près de deux cents épisodes de la série « SAS », écoulés à 150 millions d'exemplaires, il s'est fait une spécialité des scènes de sexe pimentées. Volontiers misogyne, xénophobe et « réac », Villiers a toujours senti le soufre. D'où un certain étonnement lorsque le *New York Times* le sacre comme *« l'auteur de romans d'espionnage qui en savait trop ». « Ses livres,* justifie le quotidien, *renferment souvent des informations sur des projets d'attentats, des faits d'espionnage ou de guerre qui n'ont jamais été évoqués ailleurs. D'autres romanciers populaires, comme John Le Carré et Tom Clancy, assaisonnent leur travail de quelques scénarios inspirés de la réalité et de quelques idiomes d'espions, mais les ouvrages de Gérard de Villiers sont en avance sur l'actualité et parfois même en avance sur les événements. »* Après la mort de Fleming, un éditeur français souffle l'idée d'une série d'espionnage à Villiers, alors journaliste à *France Dimanche*. Ainsi naquit, en 1965, Son Altesse Sérénissime Malko Linge, alias « SAS », aristocrate sans le sou et agent de la CIA. Cette série écrite à la hussarde est réputée « nourrie » des meilleures sources du renseignement, y compris en matière de désinformation, le SDECE (contre-espionnage français) s'en étant servi comme relais pour transmettre ses propres messages. ■ **Emmanuel Hecht**

ROALD DAHL
L'ESPION QUI M'AIMAIT

Né au pays de Galles de parents norvégiens, le futur auteur de *Charlie et la Chocolaterie* est un bon grand géant (1,98 mètre) doublé d'un rhéteur accompli. Lorsque la Seconde Guerre mondiale éclate, il s'engage dans l'armée britannique où il mène une brillante carrière de pilote de chasse. À bord d'appareils dépassés – en Égypte, en Grèce, et de nouveau en Égypte –, il prend part à maintes opérations héroïques, et frôle souvent la mort. Souffrant de céphalées invalidantes, il regagne le tarmac… et est envoyé à Washington en 1942, quelques mois après l'entrée des États-Unis dans le conflit. Rattaché à l'ambassade anglaise, il est chargé de contrer les visées isolationnistes américaines les plus criantes ; puis, au sein d'une unité du MI6, et sous la houlette de l'espion canadien William Stephenson, de renseigner les Anglais sur les projets yankees. *« Mon boulot était d'aider Winston Churchill à maintenir les liens avec Roosevelt… et d'expliquer à Winston ce que tramait ce dernier. »* Le beau parleur en profite au passage. *« Je crois*, persifle la fille d'un ami, *qu'il a couché, sur les côtes Est et Ouest, avec toutes les femmes pesant plus de 50 000 dollars par an. »* **Fabrice Colin**

MARC CHARUEL. ALL RIGHTS RESERVED 2023/BRIDGEMAN IMAGES

Sous couverture

TROIS DRÔLES DE DAMES

Moins connues ou célébrées que leurs confrères, plusieurs femmes – passées par l'expérience des services secrets – ont pourtant marqué l'histoire de la littérature et du roman d'espionnage.

APHRA BEHN (1640-1689)

NOM DE CODE « ASTREA »

Un parfum de mystère entoure cette roturière autodidacte, née Aphra Johnston en Angleterre, près de Canterbury. Elle est âgée d'une vingtaine d'années quand – par qui ? on l'ignore –, elle est introduite à la cour royale de Charles II. Aphra Behn séduit, avec sa maîtrise de plusieurs langues et le récit d'un voyage qu'elle aurait fait au Suriname. Jeune veuve à 26 ans, elle est envoyée par le roi à Anvers, sous le nom de code « Astrea », pour infiltrer les milieux anglais régicides. Depuis la Restauration, nombre d'Anglais républicains se réfugient aux Pays-Bas. Astrea doit transmettre des rapports journaliers sur ceux qui complotent contre le roi. Puis elle se voit confier la mission de convaincre William Scot, le fils d'un parlementaire qui a voté la mort du roi et qui a été exécuté pour cela, de devenir un agent double. C'est un échec. Jamais Aphra Behn ne recevra le moindre sou pour ses services d'agent secret. Endettée, jetée en prison, elle réussit une fois libre à gagner sa vie à Londres grâce à l'écriture de pièces de théâtre et de romans, dont *Oroonoko ou l'Esclave royal* (1688), devenant ainsi, selon Virginia Woolf, la première autrice anglaise à vivre de sa plume tout en participant à la naissance du roman anglais. ■

MARY ROBERTS RINEHART (1876-1958)

Cette infirmière, née à Pittsburgh en Pennsylvanie (États-Unis), mariée et mère de trois enfants, commence à rédiger des articles pour rembourser des dettes contractées en Bourse. Le directeur d'un périodique, Franck Munsey, repère sa plume et lui propose d'écrire des feuilletons policiers dans son magazine, *The Argosy*. C'est la révélation, et le succès est au rendez-vous. L'un de ses premiers récits, repris en volume, *L'Escalier en colimaçon* (1907) se vend à plus d'un million d'exemplaires et est adapté au théâtre et au cinéma. Elle publie au cours de sa carrière une quarantaine de nouvelles et romans policiers mettant en scène des héroïnes récurrentes.

Elle-même se lance dans l'aventure. En 1914, *The Saturday Evening Post* l'envoie en Europe pour couvrir la Première Guerre mondiale. La légende veut que la journaliste ait caché dans sa manche un périscope, grâce auquel elle aurait pris des photos déterminantes dans les tranchées pour le compte des services secrets américains. On lui attribue aussi d'avoir soutiré des informations capitales au roi des Belges sous couvert d'un entretien pour la presse. ■

MARTHE MCKENNA (1892-1966)

NOM DE CODE « LAURA »

En 1932, encouragée par son époux, une Belge de 40 ans, née à Westrozebeke en Flandre Occidentale, publie ses Mémoires à Paris, *Souvenirs d'une espionne*. L'année d'après, elle récidive avec *Les Espions que j'ai connus*. Puis elle commence une longue carrière d'autrice de romans d'espionnage, sous le nom de Marthe McKenna.

Marthe Cnockaert (son vrai nom) est étudiante en médecine à l'université de Gand en août 1914 quand les troupes allemandes rasent son village et mettent le feu à sa maison. Dans la Belgique occupée, la jeune polyglotte trouve un poste d'infirmière à l'hôpital militaire allemand implanté à Westrozebeke. Les autorités d'Occupation lui font confiance et la transfèrent à Roulers pour qu'elle puisse se rapprocher de sa famille. Là, une voisine lui révèle qu'elle travaille comme espionne pour les services secrets britanniques. Ces derniers aimeraient recruter Marthe à la tête d'un réseau anglo-belge à Roulers. L'infirmière prend le nom de code de « Laura ». Elle recueille quantité d'informations qu'elle transmet à d'autres agents, chaque dimanche à la messe. Laura permet ainsi la destruction d'une ligne téléphonique qu'un prêtre collaborateur utilisait pour dénoncer aux Allemands celles de ses ouailles qu'il considérait comme plus que douteuses.

L'infirmière fait mine de travailler pour l'Occupant qui lui demande de surveiller les Britanniques. Laura transmet des informations sans importance, mais démasquée et jugée en novembre 1916 à la suite d'une pose d'explosifs dans un dépôt de munitions allemand, elle est condamnée à mort pour espionnage. Sentence commuée en détention à perpétuité en raison de la décoration reçue auparavant pour avoir soigné de nombreux soldats allemands. Après la guerre, Marthe sera distinguée par les autorités britanniques, françaises et belges pour ses activités dans le renseignement militaire. ■

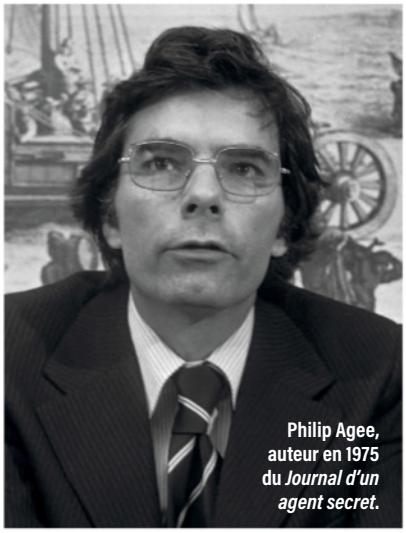
Gladys Marivat

YALE CENTER FOR BRITISH ART, YALE UNIVERSITY, NEW HAVEN, CONNECTICUT - LIBRARY OF CONGRESS PRINTS & PHOTOGRAPHS DIVISION - MARTHE MCKENNA COLLECTION

Mémoires de mouches

CES HOMMES QUI EN SAVAIENT TROP

Les agents secrets ayant raconté leur double vie dans des livres ont déjà fait trembler le sommet de l'État. Étant soumis au devoir de réserve, ces auteurs très spéciaux peuvent le payer cher.



Philip Agee, auteur en 1975 du *Journal d'un agent secret*.

Pierre Martinet, ancien membre du Service Action de la DGSE.

Journal d'un agent secret, 25 ans dans les services secrets, L'Espion aux pieds palmés… le titre est accrocheur, le contenu des plus vendeurs, bien que le nom sur la couverture soit inconnu du grand public. Genre littéraire à part entière, les Mémoires d'espions séduisent des lecteurs curieux de découvrir la double vie de ceux dont le récit appartient au secret d'État. Si les grands noms du roman d'espionnage ont pu s'inspirer de leur expérience pour écrire des fictions, ou tout inventer, les ex-agents sont au contraire censés, comme le registre choisi l'exige, s'en tenir à la stricte vérité – même si celle-ci dépasse la fiction.

En 2005, les souvenirs de l'ancien agent de la DGSE Pierre Martinet provoquent un tollé. Les révélations contenues dans son livre *Service Action. Un agent sort de l'ombre* poussent la ministre de la Défense, Michèle Alliot-Marie, à porter plainte pour « violation du secret-défense ». Il est notamment reproché à Martinet de détailler la manière la plus sûre de s'introduire dans une centrale nucléaire française. Même si celle-ci n'est pas nommée, les indications qui lui sont relatives (« *construite dans les années 1960* », « *au bord de la Loire* ») désignent sans doute possible la centrale de Saint-Laurent-des-Eaux, dans le Loir-et-Cher. Martinet raconte également comment la DGSE l'a infiltré en Angleterre, en « oubliant » d'en informer les services anglais, ce qui relève de la faute diplomatique.

CENSURÉ PAR LA CIA

Ce cas ne fait pas exception : d'autres agents ont pu être menacés de poursuites judiciaires à la suite de la publication de leurs Mémoires. Même si ceux-ci-ci paraissent la plupart du temps alors que leur auteur s'est retiré des affaires, les règles déontologiques spécifiques au corps de métier s'appliquent jusqu'à son dernier souffle. Outre-Atlantique, ces ouvrages connaissent un franc succès et font l'objet d'une attention toute particulière de la part de la CIA, qui s'est dotée d'un bureau chargé de relire ces confessions avant leur parution. Échaudé par les révélations de son ancien collaborateur Philip Agee qui, écœuré par les méthodes de l'institution, livrait en 1975 dans son *Journal d'un agent secret* les noms de 250 officiers et agents, le service de renseignement extérieur américain se réserve désormais le droit de caviarder tout passage qui lui déplairait.

Une pratique que Robert Baer (incarné à l'écran par George Clooney dans le film *Syriana*) a su détourner à ses fins. Pour la publication en 2006 de *La Chute de la CIA*, il choisit de laisser les passages biffés par son ancien employeur, renseignant ainsi son lecteur sur des affaires demeurées sensibles. On ne réduit pas si simplement un agent double au silence. ■ **Laëtitia Favro**

DE L'OMBRE À LA LUMIÈRE

Première anthologie du renseignement français, *Les espions français parlent* donne la parole à ceux dont le silence est d'or. Rassemblant des entretiens avec d'anciens agents et responsables des services secrets, étayés par des archives aidant à mieux comprendre le fonctionnement des systèmes de renseignement, l'ouvrage dirigé par Sébastien-Yves Laurent met en lumière, comme le souligne Marc Dugain dans sa préface, *« des zones entières de notre histoire contemporaine restées dans l'ombre »*. Des coulisses de la guerre froide aux réseaux de la Françafrique, du sabotage du *Rainbow Warrior* au recours systématique au secret-défense dans les grandes affaires judiciaires liées à l'armement, c'est un récit parallèle au grand récit national qui s'écrit, à travers les témoignages de ceux qui en ont été les principaux acteurs. **L.F.**

LES ESPIONS FRANÇAIS PARLENT. **SÉBASTIEN-YVES LAURENT (DIR.)**
632 P., NOUVEAU MONDE, 11,90 €

JOËL SAGET/AFP – NATIONAAL ARCHIEF

Entretien

« LES SERVICES SECRETS NE SE FAÇONNENT UNE IMAGE QU'À TRAVERS LA FICTION »

En écrivant une saga d'espionnage au plus près de l'actualité, Vincent Crouzet a trouvé l'occasion de revisiter ses destinations d'ex-collaborateur de la DGSE. Et de devenir, sous le pseudonyme de Victor K., le « patron du renseignement français ».

Quel est votre parcours d'écrivain espion ?

Vincent Crouzet. J'ai travaillé au profit de la DGSE *[Direction générale de la sécurité extérieure]* pendant vingt-quatre ans et je suis romancier depuis plus de vingt ans. Après la parution de mon premier roman, *La Tête du cobra [2003]*, j'ai souvent pu utiliser le métier d'écrivain comme couverture pour voyager librement partout dans le monde, tels Graham Greene, Ian Fleming ou John Le Carré avant moi. Aujourd'hui, je n'ai plus de lien avec les services secrets français.

Pourquoi avoir consacré votre saga au Service Action, cette unité militaire secrète peu connue ?

V.C. L'idée mûrissait depuis longtemps. Beaucoup de mes référents sur le terrain en étaient des officiers supérieurs, j'ai donc appris des codes, un vocabulaire et un état d'esprit à leur contact. Paradoxalement, la branche armée de la DGSE fut peu traitée en fiction – le film *Agents secrets* de Frédéric Schoendoerffer est une exception –, et jamais en littérature. Elle est pourtant passionnante ! Très secrète, on peut la comparer à un club sportif d'élite. Les missions les plus variées lui sont confiées : l'élimination de cibles de haute importance, le sabotage, la protection de personnalités, le renseignement sur zone de guerre, etc. Cela multiplie les intrigues possibles.

Sur quels principes repose la narration de votre série ?

V.C. Le personnage principal de la saga est la colonelle Coralie Desnoyers, alias

PATRICE NORMAND/ROBERT LAFFONT

Athéna, qui dirige les mille agents du Service Action. Elle entretient un lien particulier avec le président de la République, qu'elle a sauvé d'une tentative d'assassinat. Dans les trois premiers épisodes, elle est chargée d'éliminer un influenceur américain soupçonné d'ingérence dans l'élection de 2022, puis de protéger la famille de Volodymyr Zelensky, et d'affronter une unité créée par Vladimir Poutine pour éliminer les ennemis de la Russie. Je m'efforce de glisser mes petites histoires dans la grande, c'est un plaisir d'écrivain malgré les accents tragiques de l'actualité.

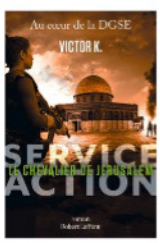
***Le Chevalier de Jérusalem*, quatrième tome de la série, vient de paraître et se déroule au Proche-Orient. Quel en fut le processus d'écriture ?**

V.C. L'idée m'est venue au lendemain du 7 octobre. Athéna doit cette fois retrouver un personnage mystérieux, argentier de tous les protagonistes de la crise israélo-palestinienne, ce qui lui confère un pouvoir considérable. Comme chaque fois, j'ai voulu mêler aux environnements bien connus, comme Gaza, des théâtres d'opérations tout aussi cruciaux bien qu'en arrière-plan – ici, le Soudan. Je me suis appuyé sur les points de vue d'experts de ces zones, en plus de la masse considérable d'informations accessibles. L'écriture m'a pris une quarantaine de jours, au fil desquels il a fallu rester souple : le réel sait contredire les hypothèses du romancier…

Comment votre travail est-il perçu par les professionnels français de l'espionnage ?

V.C. Les services secrets ne se façonnent une image qu'à travers la fiction, d'où la bienveillance historique de la CIA et du MI6 en la matière. C'est largement le cas pour *Service Action*. S'il ne s'agit pas d'une œuvre de commande, je m'efforce de garder un regard positif sur le travail de notre renseignement. De même, je fais fuiter mes manuscrits assez tôt pour éviter toute interférence malheureuse. En fait, je m'imagine à mon clavier en patron du renseignement français. Un patron plutôt casse-cou, certes ! ■

Propos recueillis par Antoine Faure



SERVICE ACTION* (T. 4). *LE CHEVALIER DE JÉRUSALEM
VIKTOR K.
324 P., ROBERT LAFFONT, 21,90 €. EN LIBRAIRIES LE 2 MAI.

Lu et suspecté

QUELQUES AUTEURS DANS LE VISEUR

Ces romanciers ont raconté des destins d'espions avec un réalisme si confondant qu'on pourrait croire qu'ils en sont. D'autant que leur vie et leur œuvre ont de quoi éveiller les soupçons… À vous de juger !

JEAN-CHRISTOPHE RUFIN

LE NÉGOCIATEUR AU SERVICE DE L'ÉTAT FRANÇAIS

Médecin, diplomate et académicien, le Prix Goncourt 2001 pour *Rouge Brésil* s'est inspiré de sa carrière dans l'humanitaire en Afrique de l'Est et en Amérique latine. De ses postes dans les ambassades du Brésil et du Sénégal, Jean-Christophe Rufin a puisé la matière de ses romans d'aventures et d'espionnage, notamment sa série *Les Énigmes d'Aurel le consul*. Parmi ses hauts faits figure son aide à la libération de onze otages français détenus par les Serbes de Bosnie, « *en sympathisant avec les geôliers et en s'obligeant à boire avec eux* », comme il le raconte dans son récit *Un léopard sur le garrot*. En 2008, l'auteur a participé avec des agents du renseignement extérieur français à la traque de membres d'Al-Qaida en fuite après l'assassinat de touristes français en Mauritanie. Cette expérience a nourri son roman *Katiba*, paru en 2010. Entré en 1993 au cabinet de François Léotard, alors ministre de la Défense, Jean-Christophe Rufin aurait même participé à des négociations secrètes avec le dirigeant du Front patriotique rwandais Paul Kagamé pendant le génocide des Tutsis au Rwanda. On attend le tome d'Aurel le consul qui nous en dira plus. ■ **Gladys Marivat**

MATHIAS ÉNARD

LE MYSTÉRIEUX POLYGLOTTE

Avec *La Perfection du tir* (2003), plongée dans les pensées d'un sniper dans un pays qui pourrait être le Liban, Mathias Énard posait la première pierre de son œuvre et de sa légende. Né à Niort en 1972, l'écrivain a appris l'arabe et le persan à l'Institut national des langues et civilisations orientales (Inalco), passé son service militaire en Syrie, longuement séjourné au Moyen-Orient avant d'enseigner l'arabe à Barcelone à partir de 2000. De cette expérience, l'écrivain a tiré *Zone*, long monologue d'un homme qui change d'identité après avoir travaillé dans des services de renseignement, en Algérie et au Proche-Orient. Ou encore *Boussole*, prix Goncourt 2015, dont l'héroïne, Sarah, est une universitaire et grande voyageuse entre Vienne et l'Asie. Si l'on ajoute *Bréviaire des artificiers*, présenté comme un manuel de terrorisme à l'usage des débutants, on tient en la personne de Mathias Énard le suspect idéal. Cité dans *Libération*, son ami l'écrivain Claro a d'ailleurs dit de lui : « *Il est poreux, et donc mystérieux. Si ça se trouve, il est lui-même un espion.* » Une légende que la parution en 2020 du rabelaisien *Banquet annuel de la Confrérie des fossoyeurs*, situé dans son Poitou natal, a quelque peu dissipée depuis. ■ **G.M.**

EMMANUEL VILLIN

L'ANCIEN JOURNALISTE AU PROCHE-ORIENT

En quatre romans, cet ex-journaliste au Proche-Orient a alerté les chasseurs d'espions. Parmi eux, *Microfilm*, déboires d'un figurant de cinéma embauché par l'énigmatique « *Fondation pour la paix continentale* », située place Vendôme ; *La Fugue Thérémine*, sur le destin de Lev Thérémine, fondateur du premier instrument de musique électronique, dont l'invention fut utilisée par les Soviétiques pour des missions d'espionnage ; ou *Kim Philby et Moi*, paru en janvier dernier, consacré au célèbre agent double britannique, démasqué à Beyrouth au tournant des années 1960. Autant de sympathie pour les espions, n'est-ce pas un brin douteux ? ■ **G.M.**

PERCY KEMP

LE CONSULTANT EN STRATÉGIE GÉOPOLITIQUE

Auteur britannique d'expression francophone, né à Beyrouth d'un père britannique et d'une mère libanaise, Percy Kemp est considéré comme l'héritier de John Le Carré et de Graham Greene. Sa série « Harry Boone » suit un enseignant irlandais reconverti dans l'espionnage à Beyrouth et au Caire. Percy Kemp semble marcher dans les pas de son héros. Universitaire spécialiste de l'histoire du Moyen-Orient, il travaille comme consultant pour une société spécialisée dans le renseignement stratégique, Middle East Tactical Studies. De quoi brouiller définitivement les pistes… ■ **G.M.**

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - RENAUD MONFOURNY/ACTES SUD - PHILIPPE MATSAS/STOCK - LOLITA ROMANOV/SEUIL

Red Team Défense

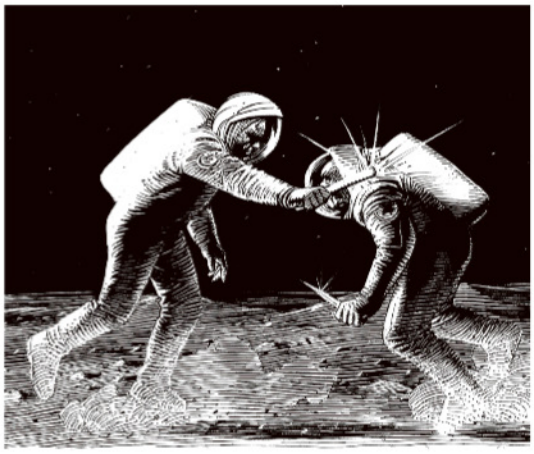
L'AUTRE BUREAU DES LÉGENDES

S'inspirant d'un programme américain, des services du ministère des Armées ont confié à des écrivains de science-fiction une mission très particulière que Romain Lucazeau ou DOA, entre autres, ont acceptée.

De gauche à droite : DOA, Xavier Mauméjean, Xavier Dorison, Romain Lucazeau, Laurent Genefort, François Schuiten, Capitaine Numericus, Hermes et Jeanne Bregeon mettent leur art au service de la Red Team.

Dans la « saison 3 » de *Ces guerres qui nous attendent, 2030-2060,* paru en février dernier, on trouve « *deux scénarios terriblement probables qui pulvérisent les frontières* ». L'un, « Face à l'Hydre », porte sur la militarisation globale des sociétés civiles. L'autre, « La ruée vers l'espace », imagine que les ressources spatiales sont devenues exploitables, la galaxie devenant un far-west industrialo-économique.

Se projeter dans une humanité livrée aux logiques de guerre, c'est précisément ce qui a été demandé à la « Red Team ». Ainsi, en juillet 2019, et comme l'avait fait le Pentagone américain lors de la guerre froide et après le 11-Septembre, l'Agence de l'innovation de défense (AID) et la Direction générale de l'armement (DGA), soit deux subdivisions du ministère des Armées, ont mis sur pied un programme en partie… littéraire : la Red Team Défense. D'un côté, une dizaine d'écrivains, scénaristes et illustrateurs de science-fiction, pour imaginer les pires menaces (militaires, séparatistes, bactériologiques, cyber et même inconnues) contre la France et ses intérêts. De l'autre : experts scientifiques et militaires élaborant des plans pour les contrer. Réunies au lendemain de l'édition 2019 des Utopiales, festival majeur de science-fiction, les plumes embarquées dans le projet ont eu accès à des documents classés secret-défense pour commencer à plancher. Pendant des mois, leur nom demeura secret et provoqua des clivages (le milieu de la SF est plutôt de gauche et pacifiste ; Alain Damasio notamment était opposé à l'idée). Ils furent dévoilés un an plus tard par les autorités : on y trouvait entre autres les romanciers DOA, Romain Lucazeau, Laurent Genefort et Xavier Mauméjean, le dessinateur François Schuiten ou Virginie Tournay, autrice et directrice de recherche au CNRS. Le programme, prévu pour quatre « saisons » (et autant d'ouvrages), prend donc fin cette année. On notera que tous les travaux ne seront pas rendus publics, certains devant rester classifiés. La Red Team conserve, elle, son site Internet. ■ **Hubert Artus**



Dessins de François Schuiten illustrant les deux scénarios de *Ces guerres qui nous attendent* : « Face à l'Hydre » et « La ruée vers l'espace ».

DR - FRANÇOIS SCHUITEN/RED TEAM DÉFENSE

L'écrivain onirique et distingué publie un nouveau roman envoûtant, *Les Forêts de Waldenstein*. L'occasion d'aller le rencontrer dans la station balnéaire chère à Marguerite Duras, où il passe une partie de son temps.

Stéphane Héaume

TROUVILLE MON AMOUR

C'est une histoire d'amour qui commence par un bombardement. En septembre 1944, les Alliés rasent Le Havre. La ville est détruite à 80 %, plus de deux mille civils y trouvent la mort. Quelques années plus tard, Auguste Perret est chargé de tout reconstruire à partir d'un champ de ruines. Pour mener à bien ce chantier phénoménal, il s'entoure d'un bureau d'une douzaine d'architectes, parmi lesquels un certain Arthur-Georges Héaume. Ce dernier ne sait pas quoi faire de ses week-ends. Perret lui conseille de se rendre à Trouville-sur-Mer.

C'est ainsi que Héaume et son épouse se retrouvent à passer les grandes vacances au Palais Normand, un bel immeuble qui donne sur la plage de Trouville, à dix minutes à pied du célèbre hôtel des Roches Noires, peint par Claude Monet, fréquenté par Proust et encore hanté par le fantôme de Marguerite Duras, qui y est venue tous les étés de 1963 jusqu'à sa mort en 1996. Au début des années 2000, un jeune écrivain nommé Stéphane Héaume cherche un lieu pas trop éloigné de Paris pour travailler. Et comme il nous le raconte dans son appartement sis au premier étage d'une charmante villa anglo-normande 1900 : « *Le choix de Trouville s'est imposé comme une évidence. J'ai un attachement familial à cet endroit, à cause de mon grand-père architecte. Je suis d'abord allé à l'hôtel Flaubert, chez des amis. Puis j'ai trouvé cette maison il y a dix ans.* » Aime-t-il se baigner ? À la moue amusée que fait notre hôte, on a l'impression de l'avoir insulté : « *Me baigner ? Moi, jamais. Quelle horreur ! Je déteste ça, les corps étalés… Je n'aime pas la plage en tant que telle, mais j'aime me promener – on respire, on pense à son livre.* »

UNE VOCATION DE CHANTEUR LYRIQUE

Que les choses soient claires : Stéphane Héaume est plus proche de Thomas Mann que de Sylvester Stallone. La rêverie l'attire plus que la culture physique. Son chien Max, un élégant eurasier, s'appelle en vérité Maxim de Winter, en hommage au personnage de Daphné du Maurier dans *Rebecca*. Né en 1971, Héaume a d'abord voulu être chanteur lyrique. En 1991, dans le cadre de ses études, il s'envole pour New York : « *J'ai pris des cours de chant, ce qui n'était pas très raisonnable… J'ai une voix horrible. Je suis baryton – tout le monde est baryton. Pour faire carrière, c'est très compliqué : en dehors de Rigoletto dans l'opéra de Verdi, il y a très peu de rôles. Au bout d'un moment, ayant compris qu'il y avait des gars bien plus fortiches que moi, j'ai laissé tomber. Mais je suis resté cinq ans à New York en travaillant à droite à gauche. J'ai adoré cette ville – comment ne pas l'adorer ? J'avais rencontré le directeur du conseil d'administration du Metropolitan Opera. J'ai eu une chance folle : tous les soirs, j'avais loge ouverte au Met. L'opéra reste ma grande passion. Je prépare d'ailleurs un* Éloge de l'opéra *pour les éditions Rivages…* » •••

Fanatique de Wagner (nous y reviendrons), Héaume cite parmi les compositeurs vivants qu'il admire Richard Dubugnon et Thierry Escaich (avec lesquels il a collaboré) ainsi que Thomas Adès. Du côté des chefs d'orchestre, sa préférence va aux Finlandais Esa-Pekka Salonen et Klaus Mäkelä.

L'Amérique mène parfois à l'Afrique. Après son aventure new-yorkaise, Héaume atterrit au Cameroun : « *C'était encore la coopération. J'ai travaillé dans une plantation de poivre et d'ananas à Penja, près de Douala. Je voulais absolument rester là-bas, j'avais rencontré un type remarquable, Erwann de Kerros, qui a monté la marque Terre Exotique, qui vend des épices. J'ai vécu des heures merveilleuses au Cameroun. Mais quand on écrit des livres, il faut connaître des éditeurs. Je suis rentré en France à 26 ans en me disant que ce n'est pas à Douala que j'en rencontrerais…* » L'écrivaine suisse Gemma Salem, sa « *mère spirituelle* » (et la mère au sens strict de Richard Dubugnon) lui met le pied à l'étrier en lui présentant Serge Safran, alors cofondateur des éditions Zulma avec Laure Leroy. En 2002, Héaume y publie *Le Clos Lothar*, son premier roman.

BOILEAU-NARCEJAC ET JULIEN GRACQ, SES MAÎTRES

Pour mieux cerner notre homme, il faut retourner dans les années 1980, à Neuilly-sur-Seine. Le jeune Stéphane est alors scolarisé à Sainte-Croix, collège catholique très chic où sont passés avant lui Sacha Guitry, Montherlant, Didier Decoin ou l'éditeur Paul Otchakovsky-Laurens. Lauréat d'un prix d'excellence, Héaume reçoit une pile de livres, dont *Terminus* du tandem Boileau-Narcejac : « *Ç'a été une découverte absolue. Je lis tous leurs livres. Je comprends que* Sueurs froides *d'Hitchcock, un de mes films fétiches, est adapté d'un de leurs romans,* D'entre les morts. *J'ai 16 ans et j'entame une correspondance avec Thomas Narcejac. Je n'ai jamais rencontré Narcejac car il habitait à Nice, mais il m'a appris à construire un livre, ou plutôt à ne pas trop le construire, afin de ne pas tomber dans la rédaction ennuyeuse d'une bonne idée. Cet échange de lettres a duré dix ans, jusqu'à sa mort en 1998. Je lui dois tout. Et le côté fantastique de Boileau-Narcejac m'intéresse beaucoup…* »

Quelques années plus tard, autre rencontre clé : « *On doit être en 1999. J'écris ce qui deviendra* Le Clos Lothar *et je vais passer le week-end chez des amis qui étaient les petits-enfants de l'ancien maire de Saint-Florent-le-Vieil, le village de Julien Gracq. Je me dis que ce serait trop bête de ne pas aller le voir, rue du Grenier-à-Sel. J'y vais, je sonne à la porte de sa maison, et là miracle : il ouvre. Il était tôt, vers 18 heures, mais lui était déjà en train de dîner, avec une grande serviette blanche autour de son col. Il m'a reçu une heure, je l'ai écouté, il m'a encouragé. On est restés longtemps sur le perron, à parler de la nature et d'écriture. Gracq était octogénaire, il avait décidé d'arrêter de publier – il gardait dans ses tiroirs des manuscrits à faire paraître après sa mort. Il avait une vision juste sur le monde littéraire, la production à tout-va… Ses intuitions se sont révélées exactes. Gracq est un maître, même s'il ne faut jamais rentrer dans l'imitation. À mes débuts, on me parlait souvent du* Rivage des Syrtes, *que je n'ai jamais lu. Ça m'a tellement agacé que j'ai repoussé jusqu'à ce jour la lecture de ce livre, et je ne l'ai toujours pas ouvert…* »

> « Je tiens cette obsession des décors de mon grand-père architecte : chez moi, le cadre est essentiel. J'ai des visions – enfin, des images… »

Par son ambiance onirique, le nouveau roman de Héaume, *Les Forêts de Waldenstein*, rappelle souvent *Le Rivage des Syrtes* ! On pense aussi à la mythologie de la Mitteleuropa, à Thomas Mann, Kafka ou Gustav Meyrink. Notre hôte lève un sourcil, mi-figue mi-raisin : « *Kafka, bizarrement, je connais mal… Cette fois-ci, j'ai voulu faire mon livre allemand. J'avais en tête Mann, et surtout Ernst Jünger. Mais en vérité, ce sont plus les compositeurs allemands qui m'influencent. Wagner évidemment. On aime ou on n'aime pas, mais c'est une œuvre considérable. Quand vous allez voir le* Ring, *vous allez au cinéma ! Avec ses quatre opéras, Wagner a inventé la série, il a inventé Netflix ! Ça, c'est puissant, ça résonne, on n'est pas dans le récit mais dans l'imaginaire, avec une source mythologique…* Les Forêts de Waldenstein, *ça m'a aussi permis de changer de décor. Je tiens sans doute cette obsession de mon grand-père architecte : chez moi, le cadre est essentiel. J'ai des*

Pour Stéphane Héaume, le choix de Trouville-sur-Mer pour travailler s'est *« imposé comme une évidence ».*

BARNAY/WIKIPEDIA

visisons – enfin, des images… Je me dis que tel livre doit se faire avec tel décor, telle ambiance, telle atmosphère. Je me souviens très bien : j'étais dans un train, je revenais de Crans-Montana, et dans le crépuscule j'ai vu un village fumant. Je me suis dit qu'un livre devait se passer là, puis j'ai inventé et ça a donné Les Forêts de Waldenstein… »

ENTRE SUSPENSE ET SURPRISE

Quand il est à Trouville, Stéphane Héaume se lève tôt, vers 5 heures du matin, et travaille jusqu'à midi : *« Mes amis se moquent de moi parce que j'écris à la plume, ils trouvent ça ringard. Mais quand je remets le capuchon, Max sait que c'est le moment de sortir et il vient me chercher. Avant ce moment précis, il ne me dérange pas – il est très respectueux de la création littéraire ! L'après-midi, je relis, je recopie – et ainsi je corrige. Et puis je fais les courses et je prépare le dîner, car je reçois souvent des amis. »*

Héaume n'est pas un chartreux : il aime voir du monde – et boire quelques verres, dit-on. Membre du jury du prix Livres & Musiques de Deauville[1], dont les délibérations ont lieu à la splendide villa Strassburger, il est aussi fondateur du prix littéraire de Trouville, dont le premier mécène fut Pierre Bergé. Il nous raconte que Bergé, qui avait acheté le château Gabriel à Benerville-sur-Mer, venait sur place dans un hélicoptère qu'il pilotait lui-même – il avait une piste d'atterrissage dans sa propriété. Il s'en passe de belles, dans les environs de Trouville… Au cours de la conversation, on apprendra que Héaume a pour meilleur ami dans le milieu des lettres Adrien Goetz, et qu'il apprécie les livres de Jean-Baptiste Andrea et de Célia Houdart. Les noms de Hergé, Jacobs, Highsmith et Hitchcock scandent sa conversation : *« En cinéma, Hitchcock reste ce qui m'a le plus marqué. Il apprend à écrire. Dans son livre d'entretiens avec Truffaut, il décrit très bien la différence entre suspense et surprise. En fonction du plan que vous faites, vous ne racontez pas la même chose. J'ai toujours gardé ça à l'esprit : il faut cadrer chaque chapitre. Suis-je un romancier myope ou astigmate ? Où je mets ma caméra ? Comment j'éclaire mes personnages ? »* Il crée tout cela minutieusement, ici, à Trouville. À défaut d'avoir reconstruit Le Havre, l'esthète s'en est inventé un. ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld

Photos : Éric Garault pour *Lire Magazine*

1. La 21e édition du festival Livres & Musiques de Deauville aura lieu du 4 au 6 mai.

ZDENĚK FIEDLER/WIKIPÉDIA

AU ROYAUME DÉSENCHANTÉ

Dans *Les Forêts de Waldenstein,* le héros de Stéphane Héaume retourne sur les terres de son enfance, désormais livrées à la barbarie, en quête d'un passé qui ne cesse de se dérober à lui.

Des forêts obscures, des falaises de marbre, un vieil hôtel de luxe, un incendie, un meurtre ritualisé, *Les Forêts de Waldenstein,* le nouveau roman de Stéphane Héaume, s'ouvre dans une atmosphère sombre et opératique, teintée de mystère, sa marque de fabrique. Mais cette fois il s'aventure un peu plus loin encore dans la gravité. Au royaume de Waldenstein, nous sommes dans les terres des contes de fées, dont chacun sait que les multiples détours abritent les fantasmes et les secrets qui nous constituent. Wald revient trente ans après dans ce lieu de son enfance qui a été entre-temps livré à la barbarie du tyran Peter Stabber. C'est dans un amphithéâtre de cristal que les résistants ont été assassinés et le beau marbre bleu est désormais exploité à des fins létales. Que sont devenus sa mère, la comtesse Adélaïde, Ambrose, l'organiste-sculpteur, son frère disparu, et Lotte, son amour de jeunesse ? Qu'en est-il du Wald Ambassador, le palace abandonné qui domine le village ? Qui joue du piano, la nuit, derrière l'une de ses fenêtres allumées ? Et qui est ce bel inconnu qui se baigne au clair de lune ? Comme dans *La Belle au bois dormant, Le Petit Poucet* ou *La Belle et la Bête,* l'énigme de notre destin n'est jamais tout à fait explicitée. L'auteur nous laisse entrevoir des désirs inassouvis, des amours œdipiens, des regrets lancinants. La beauté est chaque fois blessée par la violence, notre âme sœur se dérobe sans cesse, nos mères, pourtant aimantes, nous livrent toujours à la brutalité du monde. L'antidote ? L'art rédempteur. Et un récit raffiné qui s'adresse à nos rêves et dont les voies mystérieuses et les miroirs ne déplairaient pas à Cocteau. Héaume nous l'offre ici avec un talent inchangé. **Patricia Reznikov**

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★★☆
LES FORÊTS DE WALDENSTEIN
STÉPHANE HÉAUME
192 P., RIVAGES, 19,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 1er MAI.

Grâce à ses séries à succès, la romance, qu'elle soit « *new* » ou « *dark* », est en plein essor. Derrière ce marché éditorial florissant, il existe une variété de registres à portée de clics pour la jeune génération qui constitue l'essentiel de son lectorat. Au-delà d'un quelconque jugement stylistique, enquête sur la face cachée d'une littérature décomplexée, très éloignée des Harlequin d'antan.

La romance UN GENRE EN ROSE & NOIR

Dans les rayons des librairies et sur les réseaux sociaux, impossible de manquer les nombreux ouvrages de *new romance* (« nouvelle romance ») qui émergent. En s'intéressant à leurs quatrièmes de couverture, une impression de déjà-vu frappe invariablement : la ressemblance avec les intrigues des romans de la célèbre collection Harlequin. Si celle-ci a de tout temps été le témoin d'une littérature romantique populaire souvent lue sous le manteau, elle s'inscrit dans une époque aux codes révolus, que la *new romance* est venue moderniser.

CINQUANTE NUANCES MAIS AUCUN TABOU

Un coup de balai tout droit venu d'Angleterre et des États-Unis, qui laisse place à une libre expression de l'érotisme mais également des relations amoureuses, sans se limiter forcément à une vision hétéronormée de l'amour. Anna Todd et sa saga *After* ou *Cinquante nuances de Grey* de E.L. James ont joué un rôle majeur dans cet essor. Ce genre, « réajusté » aux mœurs contemporaines, n'est pas arrivé seul ; avec lui sont apparues la « romantasy » *[lire page 20]* mêlant histoire d'amour et fantastique, ou encore la *dark romance,* un sous-genre plus sombre, plus violent, et sujet à débats.

La maison d'édition Hugo Publishing s'impose depuis plusieurs années comme premier diffuseur de *new romance* sur le sol français, avec la publication de *Beautiful Bastard* de Christina Lauren dès 2013, ou *Jamais plus,* l'immense succès de Colleen Hoover. Arthur de Saint Vincent, directeur de la maison, explique cette émergence du genre par différents leviers : *« Les sujets abordés par nos autrices mettent en lumière des problématiques modernes qui parlent au lecteur, tout en gardant l'histoire d'amour en toile de fond. Cette légèreté permet de s'évader par la lecture.* » Le pass Culture a également joué un rôle. Si le manga reste le premier achat effectué grâce au dispositif, la romance arrive en seconde position. *« Elle compose 7 % des parts du marché de l'édition française et, grâce à différents outils, nous pouvons même suivre son essor en détail, ce qui n'a pas toujours été le cas »,* confesse-t-il. C'est entre 2021 et 2023 que les achats de *new romance* ont explosé.

Si l'histoire d'amour reste au cœur du récit et que les codes peuvent parfois varier d'un auteur à l'autre, l'absence de tabous reste le premier indicateur de ce genre. Ici, pas question d'édulcorer les scènes de sexe comme le faisait la romance d'antan. Le prisme amoureux englobe toutes les facettes de l'intime, multipliant ainsi les possibilités narratives et les histoires, comme le fait de manière régulière l'écrivaine Morgane Moncomble. Parmi les intrigues les plus régulières, difficile de passer à côté du triangle amoureux, de la relation entre rivaux, de l'idylle interprofessionnelle, de l'amour longue distance ou, plus récemment… avec son bourreau ! Et si le phénomène éditorial divise, il ne cesse de s'accroître avec un lectorat majoritairement féminin entre 15 et 24 ans, même si les hommes se laissent de plus en plus tenter.

Fini les tabous de l'érotisme littéraire, les lecteurs s'assument et le genre s'affiche en tête de gondole des librairies, dans les bibliothèques et même dans le métro. C'est paradoxalement du côté des autrices que le tabou persiste. Laura Swan, Sarah Rivens, Joyce Kitten : la plupart des écrivaines ont recours à des pseudos, souvent anglicisés, pour donner une petite touche exotique ou rendre hommage au pays qui a démocratisé le genre. Un voile de mystère qui ouvre grand la porte à l'intelligence artificielle puisque la romance est devenue une cible privilégiée pour tester l'écriture de fiction automatisée.

De nouveaux acteurs, de nouvelles attentes et de nouveaux modes de consommation : l'avènement de la *new romance* dépasse le simple effet de mode d'un type de littérature, il va de pair avec l'émergence d'un écosystème éditorial innovant qui chamboule de fond en comble le parcours traditionnel du livre. Du repérage des talents jusqu'aux stratégies promotionnelles, le succès du genre est intimement lié à l'essor galopant de l'autoédition et du numérique. Avant d'être les plus grands

JONATHAN BORBA/PEXELS

succès de librairies de ces dernières années, *Cinquante nuances de Grey* et *After* ont d'abord été publiés en ligne. Le premier sur la plateforme The Writers' Coffee Shop, le second, en feuilleton, sur Wattpad, un géant américain devenu l'acteur majeur de cette révolution digitale, bouleversant au passage le regard des maisons traditionnelles sur l'autoédition.

LES PÉPITES DU NUMÉRIQUE

En France, des maisons comme Michel Lafon, First et Hugo Publishing ont épousé les premières cette tendance en scrutant les plateformes à la recherche des nouvelles perles rares de la romance. Hugo Publishing a même mis au point une stratégie bien rodée pour capter les plus grands talents. Dès 2015, l'éditeur a lancé Fyctia, sa propre plateforme d'autoédition et a déjà fait émerger plusieurs séries à succès comme *Bodyguards* de Laura S. Wild. Une initiative imitée par le groupe Hachette et son entité 100 % numérique HLab. « *Avec un tel phénomène, on renverse la chaîne du livre et on multiplie les terrains de jeu,* se félicite aujourd'hui sa directrice de projets Marie Legrand. *On héberge les talents dans notre laboratoire numérique, on expérimente leurs histoires et, en fonction du succès, on décide ou non d'une publication papier.* » En contrepoint de HLab, Hachette a en effet lancé BMR (Black Moon Romance), une collection papier cette fois, qui publie les tirages des plus grands succès de la plateforme avec une réussite insolente, en témoignent les centaines de milliers d'exemplaires écoulés cette année du premier tome de la saga *Troublemaker* de Laura Swan. Si le succès est tel, c'est aussi parce qu'à l'autre bout de la chaîne ces éditeurs d'un nouveau genre maîtrisent à la perfection les codes de la jeune génération : « *Les réseaux sociaux et surtout Tiktok sont devenus des acteurs promotionnels décisifs* », confesse Marie Legrand. Le marché de la romance, c'est aussi une guerre d'influence. Derrière le hashtag booktokromance, des influenceuses spécialisées vantent chaque jour les mérites de dizaines d'ouvrages •••

> « Avec un tel phénomène, on renverse la chaîne du livre et on multiplie les terrains de jeu »

Que se cache-t-il derrière les titres *Vicious*, *Monsters in the Dark* ou *Captive*, la saga aux 700000 lecteurs de Sarah Rivens?

et recensent des milliards de vues et de likes à travers le monde. Ce sont elles qui décident du succès des livres, ce sont elles qui dictent les tendances.

LUMIÈRE SUR LE CÔTÉ OBSCUR

Si rien ne semble pouvoir arrêter cette impressionnante machine littéraire, des voix s'élèvent pour dénoncer la face cachée d'un genre qui n'est pas exempt de tout reproche et qui n'est pas aussi innocent qu'on veut bien nous le faire croire. Pendant un an, de 2013 à 2014, sous pseudonyme, la journaliste et autrice Camille Emmanuelle a écrit à la chaîne des romans érotiques pour le compte d'un grand éditeur de *new romance*, une drôle d'expérience qu'elle a consignée dans un pamphlet féroce intitulé *Lettre à celle qui lit mes romances érotiques, et qui devrait arrêter tout de suite* (2017) : « *J'ai mis les pieds dans un monde réactionnaire qui imposait une vision archaïque de la femme et de son rapport aux hommes.* » Ce qui l'a le plus marquée ? Le cahier des charges imposé aux autrices : « *Toujours un milliardaire plus âgé et une fille pure, soumise, jamais infidèle, des positions sexuelles bien précises où l'homme donne du plaisir à la femme et pas l'inverse, et surtout une utilisation grotesque des didascalies, à tel point que j'ai failli appeler mon livre "Dit-elle en rougissant".* »

Sous ses airs d'explorer le désir féminin, la *new romance* imposerait donc paradoxalement des fantasmes patriarcaux à ses lectrices adolescentes, elle offrirait aux jeunes filles une vision unique, hétérosexuelle, hétéronormée, du couple. Un paradoxe à l'heure de la déconstruction du rapport amoureux. « *À l'époque, je pensais qu'avec ses codes et ses archétypes grotesques le genre allait vite lasser,* admet Camille Emmanuelle. *J'étais loin d'imaginer qu'on pousserait les curseurs encore plus loin avec la* dark romance. » Quel est donc ce phénomène de librairie dont tout le monde parle ? Que se cache-t-il derrière les titres *Vicious*, *Monsters in the Dark* ou *Captive*, la saga aux 700 000 lecteurs de Sarah Rivens ? Prenez tous les ingrédients de la romance classique mais ayez la main lourde, très lourde, sur les épices. Le personnage masculin n'est pas seulement dominant grâce à son âge ou à son argent, il représente aussi un danger, un interdit, en faisant partie de la mafia, en étant vendeur d'armes ou cambrioleur ; c'est un homme violent qui n'hésite pas à séquestrer, à bousculer ou même à torturer sa compagne. Un comportement de prédateur qui n'atténue pas la passion, bien au contraire. Cette glamourisation des violences conjugales, de l'emprise, voire du viol, suscite de vives polémiques à l'heure où celle-ci se diffuse au sein de la nouvelle génération. Joyce Kitten, autrice de la saga *Borderline* se défend : « *La* dark romance *met en avant des comportements toxiques justement pour les pointer du doigt. Ce qui est vrai en revanche, c'est que l'on sexualise ces actes, d'où l'importance de catégoriser ce genre comme de la romance*

IDYLLES PASSIONNÉES AU MINISTÈRE

Ou quand l'ancienne secrétaire d'État Marlène Schiappa se lance dans la romance…

Si le pseudonyme de Marie Minelli ne vous dit rien, le nom de Marlène Schiappa vous parlera sans doute plus. L'ancienne ministre chargée notamment de l'Égalité entre les femmes et les hommes est, depuis quatorze ans, écrivaine sous deux patronymes. Lorsqu'elle endosse son habit de personnalité publique, elle écrit sur les sujets de son engagement : les violences conjugales, les droits des femmes, la vie de famille ou encore la maternité. Marie Minelli, quant à elle, est une conseillère de l'ombre en matière d'érotisme : *150 endroits où avoir fait l'amour au moins une fois dans sa vie*, *Osez l'orgasme féminin*, *Les filles bien n'avalent pas,* c'est elle aussi. Il n'est donc pas surprenant de voir l'autrice ajouter une nouvelle corde à son arc littéraire en s'apprêtant

ASTRID DI CROLLALANZA/STOCK

à publier une *new romance* sur fond politique au courant du mois de mai, aux éditions Fayard. Si peu d'informations sont diffusées sur le contenu de l'ouvrage (au moment où l'on boucle ce numéro), on peut d'ores et déjà supposer une intrigue dans laquelle les personnalités féminines impacteront le déroulé des événements narratifs par leur état d'esprit engagé et indépendant. Ce n'est cependant pas la première fois que la romance, la politique et les affaires publiques s'invitent dans ses écrits. Son roman, *Sa façon d'être à moi* (Stock, 2021), racontait déjà une histoire d'amour entre le personnage principal et Arthur de Lavallière, un journaliste du *Figaro*, dans un scénario porté par les non-dits et le *greenwashing*.

M.J. et L.D.

adulte. Cela s'inscrit dans la même idée qu'une catégorie de film pornographique. C'est de l'ordre du fantasme. » Une partie de la solution se trouverait donc dans une réglementation plus stricte.

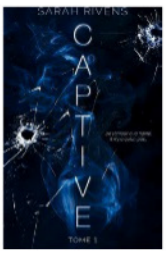
UNE STIGMATISATION INJUSTE

Chez les lectrices, qui n'hésitent pas à précommander leurs romances fétiches pour l'avoir le jour de leur sortie, l'agacement est palpable face à l'opposition régulière mise en avant entre le féminisme, la *new romance* et la *dark romance,* car les trois ne seraient pas compatibles. Océane, créatrice du compte Oceadorable qui comptabilise plus de 109 000 abonnés, se défend : *« N'est-ce pas cela, être féministe ? Lire ce que l'on souhaite ? On se permet de juger une femme en fonction de ce qu'elle lit et de lui coller une étiquette, ce n'est pas possible. Si l'on encadre les genres destinés à des adultes, et qu'il y a des* trigger warnings [avertissements au public], *je ne vois pas la différence avec un thriller.* » Une pensée partagée par de nombreux utilisateurs du réseau social qui n'hésitent pas à s'exprimer et à en débattre dans les commentaires.

De leur côté, les éditeurs dénoncent une stigmatisation injuste alors que des œuvres plus choquantes, comme *Histoire d'O,* sont devenues des classiques de la littérature érotique. « *À la différence que le roman de Pauline Réage n'est jamais proposé au lecteur dans un joli écrin romantique, qu'il n'y est jamais question d'amour ni même de couple,* leur rétorque Camille Emmanuelle. *Je préfère que ma fille lise* Histoire d'O *et me raconte qu'elle est sous le choc, dégoûtée, plutôt qu'elle lise de la* dark romance *qui instille le doute que les relations malsaines sont des relations normales.* » La perversion du lecteur, la morale des histoires, la responsabilité des écrivains, peut-on tout écrire dans un roman ? Des œuvres d'un nouveau genre mais toujours le même questionnement. Le signe d'une littérature en mouvement où tout change, et rien ne change… ■

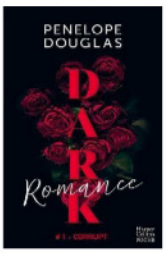
Marie Jouvin et Léonard Desbrières

L'AMOUR SOUS EMPRISE EN 5 SAGAS



CAPTIVE
DE SARAH RIVENS
(HLAB)
Elle est devenue l'écrivaine algérienne la plus lue de l'histoire grâce à sa trilogie aux 9 millions de lecteurs. Ella, l'héroïne, fait partie des *« captives »*, ces femmes rusées qui agissent pour leurs *« possesseurs »* dans le monde du banditisme. Ash, un criminel, a bien l'intention de lui faire payer la place qu'elle occupe.

L'OMBRE D'ADELINE
DE H.D CARLTON
(RONCIÈRE)
La traduction de la saga de cette jeune autrice américaine était très attendue. Le récit prend place dans un manoir habité par le personnage éponyme. Ce que ne sait pas encore Adeline, c'est que *« L'Ombre »,* un voyeur, l'espionne. Son désir ? La posséder tout entière.



DEVIL'S NIGHT
DE PENELOPE DOUGLAS
(HAPERCOLLINS)
Penelope Douglas n'est plus à présenter pour les adeptes de *dark* et *new romance*. Cette série de six tomes déroule plusieurs histoires d'amour mêlées de haine dans lesquelles des hommes peu recommandables se succèdent et exercent une fascination absolue sur les narratrices.

BORDERLINE
DE JOYCE KITTEN
(HUGO ROMAN)
Dans cette saga en deux parties parue en janvier, l'autrice française plonge le lecteur dans l'histoire de Lara, prête à intégrer une prestigieuse université après des années d'acharnement en médecine. Mais Ezrah Milton, pervers narcissique en puissance, en a décidé autrement.

TROUBLEMAKER
LAURA SWAN
(HLAB)
Après plusieurs années de harcèlement scolaire et un cambriolage, June doit à nouveau faire face à son passé lorsqu'elle reconnaît l'un des anciens bandits de l'effraction. Il n'est autre que son professeur remplaçant. Un chantage intimidant débute alors.

M.J. et L.D.

Le cahier des charges imposé aux autrices : « Toujours un milliardaire plus âgé et une fille pure, soumise, jamais infidèle, des positions sexuelles bien précises où l'homme donne du plaisir à la femme et pas l'inverse »

« Le succès de la *dark romance* s'explique par la banalisation de la pornographie chez les jeunes »

Comment comprendre l'essor de ce sous-genre sombre et violent, qui flirte avec les limites ? Faut-il s'inquiéter de son impact sur notre jeunesse dont on devrait pourtant se réjouir qu'elle lise ? Quelques éléments de réponse avec la psychothérapeute et conseillère familiale Patricia Mozdzan.

DR

Quel rôle jouent nos lectures adolescentes dans la construction de notre vie d'adulte ?

Patricia Mozdzan. C'est un point d'ancrage. Une fois adulte, on repense souvent aux livres qui ont traversé notre jeunesse. Dans une certaine mesure, ces histoires ont façonné notre vision de la vie et du monde. Entre 12 et 14 ans, soit l'âge des lectrices de romance, on est chamboulé par la puberté, on manque de confiance en soi. La plupart du temps, on n'est pas encore passé à l'acte, alors on se nourrit de nos fantasmes pour se construire des modèles sexuels, des modèles de relation. La littérature sert aussi à cela. Mais ça peut aussi se transformer en cocktail explosif si l'on se nourrit de mauvaises histoires.

Quel regard portez-vous sur l'émergence de la *dark romance* ?

P.M. Je suis inquiète mais pas étonnée. Cette littérature exploite un âge chaotique de la vie, elle joue avec l'afflux de désir qui accompagne l'adolescence, elle profite de l'envie qui pousse la jeunesse à braver l'interdit, à défier la morale. Surtout, elle vient combler un vide, une inquiétude et une pression sociale qui entourent la sexualité. Pour les jeunes filles, la *dark romance* devient un exutoire à la complexité du passage à l'acte, à l'impossibilité d'en parler avec leurs parents d'un côté, à la pression et aux attentes des garçons biberonnés au porno de l'autre.

Justement, quelle est la place du sexe dans la vie des ados d'aujourd'hui ?

P.M. Il faut bien comprendre que les garçons ne parlent que de ça, ont tout vu,

KAROLINA GRABOWSKA/PEXELS

même les choses les plus *hard* et ils se les partagent sur les réseaux sociaux. En face, vous avez les jeunes filles qui doivent se mettre à la page. Elles ne peuvent pas lire de la romance classique, avec ses sentiments à l'eau de rose, ça ne va pas assez loin, vous passez pour une prude. Le succès de la *dark romance* s'explique donc aussi par un effet de mode, ou plutôt un enjeu sociétal plus grand : la banalisation de la pornographie chez les jeunes.

Quels sont les principaux dangers qui entourent cette littérature ?

P.M. En plus de la question du sexe, qu'on a largement évoquée, c'est une vision dangereuse du rapport homme-femme qui se propage. Une adolescente qui lit des romans de *dark romance* à la chaîne sans exutoire, sans jamais en parler avec un adulte ou avec ses copines, peut s'enfermer dans des modèles problématiques comme celui de la femme sauveuse, capable de changer les hommes mauvais, ou celui du copain violent mais qui nous protège d'un monde encore plus violent. D'autant plus que la *dark romance* entretient une forme de perversité avec ses lecteurs. Elle propose un bel emballage, une belle couverture, elle vend du romantisme et une jolie fin pour les séduire.

Faudrait-il, selon vous, instaurer une plus forte réglementation ?

P.M. J'aurais envie de dire oui, et en même temps il y a tellement de moyens de contourner les règles, surtout dans les rayons livres. C'est un casse-tête. Cela pose aussi la question de la responsabilité parentale. Mais il faut se mettre à la place des parents. Entre l'inquiétude pour les notes, la peur de la drogue et l'alcool, les différents tracas du quotidien, quand vous voyez votre enfant avec un livre dans les mains, vous soufflez et vous ne vous attardez pas forcément sur les histoires qu'il lit… ■

Propos recueillis par Léonard Desbrières et Marie Jouvin

BERNARD QUIRINY

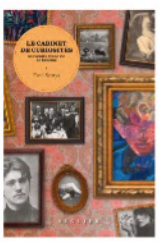
De mèche dans la dèche

Comment ne pas parler dans notre « Cabinet de curiosités » du… *Cabinet de curiosités* d'Emil Szittya, paru en 1923 et traduit aujourd'hui en français ? Né Adolf Schenk en 1886, cet écrivain hongrois a passé l'essentiel de sa vie à crapahuter sur les routes d'Europe, fréquentant les avant-gardes artistiques et vivant au contact des marginaux. Témoignage de ses expériences, l'ouvrage est un bric-à-brac d'anecdotes présentant une folle galerie de portraits de délinquants, bohémiens, filles de joie, anars, spirites, saltimbanques et autres hurluberlus, rencontrés dans des cafés, des cabarets, des asiles de nuit et des hôtels de passe. Bien que foutraque et souvent répétitif, ce livre au style péremptoire et pétaradant offre un document saisissant sur les coulisses de la Belle Époque et sur le lumpenprolétariat des villes au début du siècle. D'un côté, c'est un hommage à tous ses compagnons d'infortune et de misère, « *les va-nu-pieds, les pépés, les débris d'humanité qui n'ont pas d'avoine pour se payer un camp de nuit, qui n'ont que du vent dans le ventre, qui se font aboyer dessus par tous les clebs* » ; de l'autre, c'est un panorama de célébrités artistiques, d'Apollinaire à Tzara, de Marinetti à Cravan, de Marie Laurencin à Lotte Pritzel, fameuse sculptrice et costumière allemande, pas encore connue mais déjà morphinomane quand Szittya la découvre dans les cafés berlinois. « *En Allemagne*, note-t-il, *nul ne peut se conduire avec une décadence aussi française qu'elle.* »

UN HOMMAGE AUX COMPAGNONS DE MISÈRE

La bohème et la misère, ce sera aussi le lot quelques années plus tard d'un jeune Anglais du nom d'Eric Blair, le futur Orwell, venu vivre en 1928 à Paris. Installé dans une pension miteuse de la rue du Pot-de-Fer, il vit d'expédients et se lie d'amitié avec un autre sans-le-sou dans son genre, rencontré à l'hôpital Cochin où il séjournait pour une grippe. Dans son célèbre récit sur ses années de vaches maigres, *Dans la dèche à Paris et à Londres*, Orwell appelle cet ami Boris : un nom fictif, comme tous ceux du texte, changés à la demande de l'éditeur qui craignait les procès. « *Qui était ce capitaine russe, avec lequel Eric a passé ses mois les plus mémorables ?* » Telle est la question que se sont posée tous les biographes d'Orwell depuis lors, et qu'a résolue l'écrivain et musicien Duncan Roberts, plus connu sous le pseudonyme de Barton Hartshorn. Ce fan, exploitant les indices donnés dans *La Dèche*, a mené l'enquête pour identifier le fameux Boris et reconstituer son itinéraire, depuis les corps expéditionnaires russes de 1916 jusqu'à la fameuse rencontre à Cochin treize ans plus tard. *Orwell à Paris* est ainsi à la fois un jeu de piste historico-littéraire, une étude sur les Russes de Paris dans l'entre-deux-guerres, un hommage à l'auteur de *1984* et surtout un voyage dans le temps : Roberts saute sans cesse du Paris d'aujourd'hui à celui d'hier, tel Owen Wilson dans *Minuit à Paris*, et glisse dans son texte des photos et documents qui sont autant de fenêtres ouvertes sur le passé. Magique. ■

★★★☆☆
LE CABINET DE CURIOSITÉS. SOUVENIRS D'UNE VIE DE BOHÈME (DAS KURIOSITÄTEN-KABINETT)
EMIL SZITTYA
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR ALOÏSE DENIS, 256 P., SÉGUIER, 20,90 €



★★★★☆
ORWELL À PARIS. DANS LA DÈCHE AVEC LE CAPITAINE RUSSE (ORWELL IN PARIS. DOWN & OUT WITH THE RUSSIAN CAPTAIN)
DUNCAN ROBERTS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR NICOLAS RAGONNEAU, 240 P., EXILS, 22 €

AUDREY SOVIGNET

LE CAHIER CRITIQUE

64

POUR OU CONTRE
LE NOUVEAU RÉCIT D'ÉDOUARD LOUIS ?

76

ERRI DE LUCA
EN MODE MIKADO

88

HELLBOY
RETOUR DE FLAMME

96

GERMAINE TILLION
SELON LORRAINE DE MEAUX

HEIKE HUSLAGE-KOCH/WIKIPÉDIA - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - MIKE MIGNOLA/DELCOURT 2024 - ASSOC GT/WIKIPÉDIA

ÉDOUARD LOUIS

Les deux faces d'un fils

L'auteur controversé d'*En finir avec Eddy Bellegueule* signe un nouveau portrait de sa mère. Bouleversant récit populaire et féministe sur la violence sociale ou opuscule bourgeois finalement plus misogyne qu'il n'y paraît ? Avis tranchés.

POUR

UNE TENDRESSE RETROUVÉE

Il y a maintenant dix ans qu'est sorti *En finir avec Eddy Bellegueule*, récit de soi devenu un best-seller en France et à l'étranger (il serait en cours d'adaptation en série télé par le réalisateur James Ivory). Depuis ce premier pavé dans la mare littéraire, dans lequel le jeune auteur contait la distance prise avec son milieu d'origine populaire et ouvrier du nord de la France, l'œuvre d'Édouard Louis reste marquée par le sceau de la violence sociale, ce que fait à l'individu le saut de la frontière entre les milieux sociaux, de la pauvreté à la richesse : un mur qui n'a rien d'abstrait mais qui conduit à d'autres relations et mouvements, d'autres pratiques, d'autres mots, une expérience complètement différente de la réalité.

Cela a donné un style dont la précision n'en rend que plus aiguë la brutalité des origines sociales et la possibilité d'un franchissement comme véritable mue, un « changement » total, une « métamorphose » – *Changer : méthode* et *Combats et métamorphoses d'une femme* sont les titres

de deux de ses livres sortis en 2021. Dans ce dernier, il écrivait : « *On m'a dit que la littérature ne devait jamais se répéter, et je ne veux écrire que la même histoire, encore et encore.* » *Monique s'évade* raconte, encore, l'arrachement d'une même femme, sa mère, à un compagnon alcoolique dont elle est, de nouveau, dépendante financièrement et qui, une nouvelle fois, la frappe et l'insulte. Or, la sortie de ce *bis repetita* a un coût, que l'auteur ne cesse de tenter d'évaluer dans ses moindres replis. Si la mère peut s'échapper, c'est grâce au soutien matériel de ses enfants, ce qui conduit à cette interrogation en ligne de fuite : « *Combien de personnes, combien de femmes changeraient de vie si elles obtenaient un chèque ?* »

Monique s'évade a ceci de plus qu'il se concentre sur l'action, l'ouverture concrète d'un espace aussi physique que mental, les tactiques d'une libération dans une sorte de thriller parodique où le fils soutient la mère moralement mais surtout pratiquement, de l'utilisation d'un ordinateur à l'achat d'électroménager. S'il y est toujours question de l'injustice sociale qui réduit de manière considérable le champ du monde pour les plus précaires, les réflexions théoriques laissent place à la description des étapes menées pas à pas dans une complicité du fils avec la mère pour parachever son évasion. Ici, il n'y a de règlement de comptes que dans les factures. La création littéraire ouvre une nouvelle fenêtre, se fait le cadre d'une réconciliation, d'une tendresse retrouvée où l'écriture se place « au service » de la mère. ■

Eugénie Bourlet

CONTRE

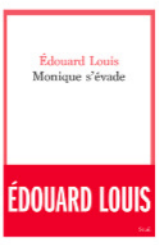
UN PETIT NUMÉRO DE NOMBRILISME

Sur le site Internet de France Info, on peut voir une interview filmée de la mère d'Édouard Louis datant de la sortie d'*En finir avec Eddy Bellegueule* en 2014. Digne et lucide, elle déclare : « *Tout est un tissu de mensonges. Ce n'est pas parce que nous sommes d'un milieu ouvrier que nous ne sommes pas des gens corrects.* » La pauvre dame a ensuite été l'héroïne de *Combats et métamorphoses d'une femme,* la voici à nouveau personnage principal dans *Monique s'évade.*

Au début du livre, Louis, ce notable des lettres, est en résidence d'écriture à Athènes. Il a beau se plaindre des « *bourgeois* », il en est objectivement un. Louis souffre du syndrome des rappeurs : on peut faire un ou deux albums sur la banlieue mais, une fois qu'on est devenu millionnaire, ça sonne faux. En saint homme qu'il est, Louis aide sa mère Monique à quitter le « *poivrot* » avec lequel elle avait refait sa vie. On ne sait pas bien ce qui, cette fois encore, relève de l'affabulation. Au bout de pages geignardes sur Monique, Louis a cette phrase : « *Sa vie avait été, jusqu'à maintenant, une vie pour les autres.* » Et alors ? Louis a beau poser à l'intellectuel savant, son infantilisme étonne toujours autant. Des mères et des pères de famille qui consacrent leur vie à leurs enfants, cela existe aussi dans les milieux privilégiés. On appelle cela l'amour, et c'est vieux comme la Bible. Dans la seconde moitié de *Monique s'évade,* le lecteur hallucine. Toujours aussi content de lui, Louis se vante que *Combats et métamorphoses d'une femme* soit adapté dans un gros théâtre à Hambourg. Sa mère l'accompagne voir la pièce, et Louis est fier – Monique tiendrait sa « *revanche* ». Aux yeux de Louis, les membres de sa famille ne peuvent exister que dans ses petits numéros de nombrilisme. Il les tient tous sous emprise, les traitant avec un incroyable mépris de classe, et en faisant commerce. Monique a réussi à se libérer d'hommes encombrants. Elle demeure prisonnière de l'œuvre d'un fils plus que toxique. Qui tourne en rond dans son misérabilisme mercantile. ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

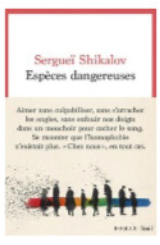


★★★★☆/★☆☆☆☆
MONIQUE S'ÉVADE
ÉDOUARD LOUIS
180 P., SEUIL, 18 €

Être russe et homosexuel

Le narrateur, trentenaire, raconte le destin de la génération LGBT+ en Russie qui connut l'époque, brève, de la légalisation de l'homosexualité (1993). « *Raconter son passé dans une langue étrangère est l'une des meilleures façons de maîtriser le sentiment de honte* », explique Sergueï Shikalov qui, dans *Espèces dangereuses,* prend le parti d'utiliser ici le pronom indéfini « on » pour rendre compte de ce parcours collectif. La parenthèse ne fut que très modérément enchantée, car s'il était de bon ton dans les milieux progressistes d'avoir un ami gay, « *il y avait un accord tacite pour la discrétion* », rappelle l'écrivain, qui s'est exilé en France en 2016. Dans l'ombre, skinheads et ultraorthodoxes « *cassaient du pédé* ». D'Elton John au groupe de pop russe des années 2000 à 2010 t.A.T.u (littéralement « *celle-ci aime celle-là* »), les nombreuses références culturelles des jeunes Moscovites d'alors ont beau saturer le texte, le style de l'auteur, teinté de mélancolie, montre une indéniable virtuosité. ■

Simon Bentolila



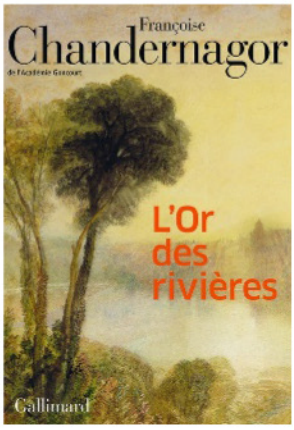
★★★☆☆
ESPÈCES DANGEREUSES
SERGUEÏ SHIKALOV
224 P., SEUIL, 19 €

PAGE DE GAUCHE : ROBERT JEAN-FRANÇOIS/MODDS/SEUIL – EMMANUELLE MARCHADOUR/SEUIL

Françoise Chandernagor
L'Or des rivières

Pourquoi un trésor aussi riche que le territoire de la Creuse demeure-t-il secret ? Enfin, riche, façon de parler… Quand Françoise Chandernagor raconte, dans *L'Or des rivières*, son enfance creusoise, elle parle aussi d'une *« misère du pays natal »*. L'or composant le titre de son nouveau roman, sans doute le plus personnel, est bien sûr métaphorique. *« Le premier, le plus précieux à mes yeux des trésors de la Creuse, son or le plus pur, c'est son insularité. »* Une île secrète, donc, d'où partaient ses ancêtres maçons chaque année pour Paris afin de travailler, aucune usine n'étant à l'époque installée dans la Creuse. Les doux pâturages qu'a connus l'autrice se sont aujourd'hui transformés en exploitations d'élevage intensif, symbole d'un passé renié par les jeunes agriculteurs. D'autres grands bouleversements la désolent : *« Arrachage systématique des haies, abattage des grands arbres, suppression des chemins creux, et, maintenant, l'Apocalypse – les sécheresses du Grand Réchauffement ! »* Françoise Chandernagor rêve à des solutions d'avenir avec cette pointe de naïveté qui est la marque des authentiques écrivains. Mais il s'agit avant tout de célébrer le miracle de la Creuse, ses sorcières et ses bonnes fées, ses coutumes, ses chênes pieuvres, ses sources de calcaire et de granit, ses artistes, dont ceux de l'école impressionniste de Crozant. Autant de sujets à travers lesquels l'autrice se raconte avec une langue toujours somptueuse, mâtinée de dérision. ■

Simon Bentolila



L'OR DES RIVIÈRES
FRANÇOISE CHANDERNAGOR
304 P., 21 €. COPYRIGHT GALLIMARD.
EN LIBRAIRIES LE 25 AVRIL.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

BIO EXPRESS

1945
Naissance à Palaiseau. Son père fut député de la Creuse, puis ministre des Affaires européennes. Son grand-père était maçon, et elle est également descendante d'un esclave indien. Diplômée de Sciences Po, elle sera la première femme sortie major d'une promotion de l'ENA.

1981
Publication de son premier roman, *L'Allée du Roi* (Julliard), mémoires imaginaires de la seconde épouse de Louis XIV, Madame de Maintenon. Comme *L'Enfant des Lumières*, il fera l'objet d'une adaptation télévisée.

1995
Elle entre à l'académie Goncourt dont elle devient vice-présidente en 2010. Un an plus tard paraît le premier tome de sa tétralogie « La reine oubliée » consacrée à Cléopâtre-Séléné II. Ses romans ont été traduits dans une quinzaine de langues.

1

Orpaillage

Je n'ai pas le don des titres. Jusqu'à l'heure de l'impression, mes romans ne portent que le nom du héros ou de l'héroïne. Je reste dans la ligne des romanciers réalistes du XIXe : *Eugénie Grandet, Madame Bovary, Salammbô, César Birotteau* ou *Nana*, voilà des titres qui ne trompaient pas le chaland sur la marchandise. Les écrivains sérieux fuyaient alors la fausse poésie et la préciosité des auteurs pour dames ; et puis, ils croyaient au « personnage »…

Pour ma part, je ne refuse pas de faire rêver le lecteur ; je ne reste pas non plus insensible à l'élégance de l'enveloppe : le titre de même que l'illustration choisie pour la jaquette sont au roman ce que le papier glacé et les volutes dorées du bolduc sont au cadeau de Noël. Bien plus qu'un simple emballage : une délicate attention, un présent en soi, à tout le moins une promesse. Mais si promesse il y a, encore faut-il qu'elle soit tenue. *Voyage au bout de la nuit* me semble bien choisi, et je m'incline devant *Illusions perdues*. Aurais-je osé, pourtant, attribuer le plus éclatant des titres récents, *Parle-leur de batailles, de rois et d'éléphants*, à un roman où il n'y a ni rois ni batailles et qu'un seul éléphant ?

Qu'on ne se méprenne pas : pressée par le temps, il m'arrive de choisir un titre acceptable ; je possède du reste, comme tout romancier, une belle collection de titres en attente, mais j'ai rarement trouvé à les employer. Timidité ? Excès de scrupules ? J'aimerais n'avoir échoué que par sincérité ; pourtant, si je déplore, comme Balzac, que « les titres des livres soient souvent d'effrontés imposteurs », je n'ignore pas que nombre d'écrivains honnêtes parviennent sans peine à présenter leur roman sous un titre élégant qui n'en travestit pas l'objet. François Nourissier, qui fut président du Goncourt et que j'ai beaucoup fréquenté, possédait ce talent de titreur au suprême degré. Un jour, rentrant avec lui de chez Drouant, je lui confessai les difficultés que je rencontrais, contrairement à lui, pour habiller mes romans d'un titre court, simple, euphonique et adéquat. « Eh bien, je vais vous faire un cadeau, me dit-il de sa voix douce et lasse. Le cadeau d'un titre qui lui-même m'a été offert autrefois. Par Jean Paulhan, l'éminence grise de Gaston Gallimard, le grand manitou de la *NRF*. C'est Paulhan, je vous l'apprends peut-être, qui a trouvé le titre français du roman de Margaret Mitchell : en 1938, un concours avait été ouvert entre les collaborateurs de Gaston pour restituer le *Gone with the Wind* d'origine. Paulhan gagna haut la main avec *Autant en emporte le vent,* emprunté, je crois, à une ballade de Villon. Ah, pour accrocher le lecteur, le bougre s'y entendait ! »

Et, toujours dans un murmure, Nourissier me conta que, chaque été, Jean Paulhan partait en vacances dans un lieu différent pour orpailler. L'orpaillage était sa passion secrète. Il ne lui suffisait pas de trouver des « pépites » dans le monde littéraire. Il en cherchait de plus authentiques au fond des eaux.

« Qu'allez-vous passer au tamis cette année ? lui avait demandé le jeune Nourissier.

— L'Ardèche.

— L'Ardèche ? Ne me dites pas qu'il y a de l'or dans l'Ardèche !

— Si, bien sûr. Il suffit d'avoir l'œil… et la patience. Sachez-le, Nourissier, il y a de l'or dans tous les fleuves et les rivières de France. Même dans la Loire ! Tiens, "L'Or de la Loire"… est-ce que ça ne ferait pas un joli titre ? Je vous le donne ! »

« *L'Or de la Loire,* reprit Nourissier pensif, après la mort de Paulhan j'y ai souvent songé, mais je suis trop fatigué désormais… Alors, Françoise, cet or est à vous », et, me prenant la main dans un élan d'affection, « je vous le lègue, ce titre, tâchez d'en faire bon usage ! ».

Cadeau empoisonné ? En tout cas, j'étais moins flattée qu'embarrassée de l'héritage. Je connaissais mal la vallée de la Loire, à l'exception de ses châteaux, et je trouvais le fleuve trop souvent ensablé pour en sentir la beauté. D'ailleurs je n'avais aucun projet littéraire auquel ce titre sonore et mystérieux pût être associé, et je n'allais tout de même pas écrire un roman superflu à seule fin de le justifier !

L'Or de la Loire qui avait eu deux parrains si prestigieux, je dus le laisser dormir dans un coin de mon esprit comme on abandonne un vieux meuble au grenier. Il n'y prenait pas la poussière pourtant, car je le ressortais de temps à autre « pour voir », et, à chaque fois, je comprenais mieux dans quel esprit Jean Paulhan l'avait lancé : il y avait de l'or dans toutes les rivières de France, avait-il affirmé, soulignant que c'était une question de regard, une affaire d'attention, d'amour en somme. Plus j'y pensais, plus ce titre, à la façon dont il avait été prononcé, m'apparaissait comme un terme générique : *L'Or de la Loire* ne désignait-il pas toute richesse tirée d'un lieu banal, ou caché, qu'on a appris à voir ? tout trésor enfoui dont le souvenir nous aide à survivre en pays hostile ?

Si l'on comprenait de la sorte « l'or » évoqué par Paulhan,

C'EST UNE VÉRITÉ GÉOGRAPHIQUE INCONTESTABLE QU'IL NE SAURAIT Y AVOIR D'« OR DE LA LOIRE » SANS UN PEU D'« OR DE LA CREUSE »

alors ces précieuses paillettes, je les avais déjà découvertes, et dès ma petite enfance. Non dans la Loire, mais dans l'affluent d'un de ses affluents. Une petite rivière tourmentée qui doit son nom aux gorges qu'elle a creusées dans les premiers contreforts du Massif central. Le nom passa ensuite à tout un département, « la Creuse », qui, loin d'être une cuvette comme le supposent les ignorants, offre au visiteur, entre l'Auvergne, le Berry et le Limousin, une succession de collines, de côtes et de plateaux, coupés de vallées encaissées. Dans cette province-frontière, autrefois plus justement appelée la Haute-Marche, toutes les paillettes des rivières finissent dans la Loire. Car c'est une vérité géographique incontestable qu'il ne saurait y avoir d'« or de la Loire » sans un peu d'« or de la Creuse » ; je suis même convaincue que, pour l'essentiel, l'or de la Loire vient de la Creuse, dont le sol, fortement aurifère, était déjà exploité du temps des Romains.

Quoi qu'il en soit, convenons que *L'Or de la Creuse*, titre •••

aussi rocailleux que les rives de nos ruisseaux, ne serait guère mélodieux. Ni très accrocheur. Non seulement il sonne mal, mais il ferait rire les beaux esprits de Paris : « Pourquoi pas, tant qu'on y est, *La Fortune des bouseux* ou *L'Éclat des ploucs*… D'ailleurs, c'est où, la Creuse ? »

« Où ? » N'était-il pas temps de présenter enfin la Creuse à la France comme Péguy, en son temps, présenta la Beauce à Notre-Dame de Chartres ? Cet *Or de la Loire,* qui brillait depuis si longtemps dans ma mémoire, me parut enfin à portée de mots. À condition de transformer le titre trop somptueux offert par Paulhan en un plus modeste *L'Or des rivières*, j'allais oser, sans crainte des quolibets, parler de mon pauvre « paradis ». Un paradis si discret, si loin des villes, des routes et des modes, si oublié de Dieu et des hommes, que ses enfants devaient s'en arracher pour aller au loin gagner leur pain. Là-bas ils bâtissaient les maisons des autres, plâtraient les murs qu'on recouvrirait ensuite de stucs dorés, mais eux savaient où était caché l'or vrai, et ils se promettaient qu'un jour – dès qu'ils auraient des sous, dès qu'ils auraient le temps, dès qu'ils seraient trop vieux pour soulever un madrier – ils reviendraient vers leurs landes familières, reviendraient dans leur village sans route, perdu entre Limoges et Clermont, pour y contempler chaque été, et jusqu'à en être aveuglés, les paillettes de soleil que nos vents fous arrachent aux rivières.

2

Chanson des vents

Nouziers, Nouzerines, Nouzerolles. Automne noir et porte close. Ce sifflement – Nouziers, Nouzerines, Nouzerolles, Mazaud, Mazet, Mazière – ce sifflement, c'est le vent qui s'introduit sous la porte des exilés, à Lyon, à Lille, à Paris.

Chez nous le vent du nord parle français, le vent du sud, occitan, et d'Aubepierre jusqu'à Peyrenère ils mêlent leurs souffles et leurs accents pour célébrer la beauté triste du pays que nous avons abandonné – ses forêts enchevêtrées, ses éboulis, ses ravins, ses tourbières. Entre les baraques de chantier la bise glisse des noms, Malval, Malvaux, Malvaleix, elle les faufile dans le galetas où s'entassent les terrassiers, La Faye, Fayolle, Fayolleix. Les nuages se chargent d'eau et les vents se chargent de mots, des mots qu'en passant ils ont ramassés, noms de villages et de villageois, et qu'ils poussent maintenant sous la porte des migrants comme autant de lettres d'amour et de cartes postales.

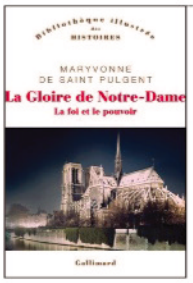
Pour mieux rattraper ceux qui se sont éloignés, les attacher à jamais, ils vont jusqu'à célébrer la pauvreté du sol, la dureté du caillou : Malroc, Pierres-Bures, Rochetaillade, claironne le vent berrichon ; Peyrat, Peyremore, Peyrelevade, répond dans sa langue le vent limousin ; et ces noms arrachés à nos landes font surgir de l'oubli des collines dénudées, d'étroits défilés, Villemonteix et Villevaleix, Combe-Sauvage et Mortefond, des chemins boueux, tous « à couvert », et des hameaux couleur de cendre, tous cachés. Les eaux bondissantes de la Rapidière et du Taurion avec leurs truites abondantes, il faut marcher au bord des précipices pour les mériter ; et ces grands aplats liquides qui plaisent aux carpes rêveuses et aux âmes mélancoliques, Moulin Noyé, Montalétang, Les Devants-Long-l'Eau, on ne les trouve qu'au bout de vasières mouvantes et de marais empoisonnés.

Car de cette misère du pays natal, depuis des générations les vents chargés de noms nous font gloire : « Ô vous, disent-ils, fils et filles des mas, des loges et des bordes, vous mauvaise graine de vos mauvais champs, les Jean Fougère, les Jacques Bruyère, tous les Dugenest, les Brousse et les Malterre, n'espérez pas, quand vous rentrerez chez vous, y trouver de riches vergers, des vignes et des champs de blé. Les seuls fruits qui vous seront donnés sont les fruits secs dont vous étiez écœurés, les glands, les noix, les châtaignes, et pour charmer le palais de vos enfants

J'ÉCOUTE LES VENTS ME RACONTER CE PAYS SECRET, L'ASILE DE MES MYSTÈRES, MES LABYRINTHES ENCHANTÉS

vous n'aurez que les mûres des ronciers. » Ce que nous promettent les vents, c'est l'ivresse de l'acharnement et la fierté des survivants : vivre avec quoi, sur cette terre acide ? Des nèfles ? Mais il est beau, disent-ils, de prétendre qu'on a aimé, qu'on a choisi, l'ortie, l'épine, la fougère, et l'amande de ces noisetiers qui forment, entrelacés, des « bouchures » le long des chemins et dressent des écrans autour des prés – haies nourricières qui protègent les villages comme des remparts, dissimulant hommes et bêtes, dont les tanières n'apparaissent que par surprise au bout de longs tunnels de feuilles.

J'écoute les vents me raconter ce pays secret, l'asile de mes mystères, mes labyrinthes enchantés. Ce pays, qui fut celui de ma mère et de tous ses ancêtres avant elle, m'enveloppe encore comme les femmes dans leurs longues capes noires enveloppaient autrefois leurs enfants les jours de pluie. Nozilles, Nouziers, Nouzerolles, c'est une comptine qui fait le tour de



L'INFO EN PLUS

En plus de sa qualité de jurée Goncourt, Françoise Chandernagor préside désormais le tout nouveau prix Victor-Hugo. Doté de 10 000 euros, il récompense *« des auteurs soit de biographies de Victor Hugo ou d'un de ses proches, soit d'essais, pamphlets, romans, ou "choses vues", illustrant la défense des libertés de pensée et d'expression ».* Lors de la première édition, le 4 mars dernier, le prix Victor-Hugo a été remis à Maryvonne de Saint Pulgent pour *La Gloire de Notre-Dame* (Gallimard).

ma maison, une formule de sorcier, c'est une fée aux charmes désolés. Cette terre-là, on ne s'en détache jamais. Fontloup et le creux de Fond-Vergne, nos aïeux ne les quittaient chaque printemps que pour gagner enfin le droit d'y rester.

Dans les villes du XIXe siècle, les cercles d'agronomes s'étonnaient : l'hectare de la Marche, qui produisait si peu, coûtait plus cher que les prairies du Poitou et les plaines du Berry. Tous les gâcheurs de plâtre et paveurs, tous les tailleurs de pierres et « limousinants », tous ces maçons envolés vers les grandes cités aux premiers chants du printemps voulaient en effet de cette terre qui ne rend rien. La lande creusoise buvait sans fin la sueur des migrants. Elle asséchait les familles à chaque génération : trois siècles d'esclavage à la poursuite d'une chimère, quand il aurait suffi, n'est-ce pas, d'investir ailleurs ou de changer de métier. De partir sans se retourner… Mais s'échapper, non, on ne peut pas : la vie commence et finit près du *cantou*[1].

Dans le cimetière du bourg, le caveau de ma famille est large et profond, un chef-d'œuvre de maçonnerie ; ma place y fut longtemps réservée. Mais depuis que mes cousins sont morts, la fosse est pleine, et j'ai dû rapprocher ma tombe de ma maison ; elle m'attend maintenant au fond du jardin, près du petit bois de hêtres. Toute semblable à celle qu'avaient creusée mes aïeux. Croix de granit usée par le temps et plaque de porcelaine aux cursives ornées de pleins et de déliés : mon nom y figure déjà, il n'y manque plus que la date…

D'ici, on ne part que pour revenir. Mais étais-je vraiment partie ? Dès que j'avais pu franchir seule la barrière du jardin, et suivre seule les grands chemins, je n'avais eu d'yeux, moi aussi, que pour le gris des étangs, le blanc des neiges et le noir des sapins. Dès que j'avais su désirer, choisir et raisonner, j'avais voulu rester là, au village, entre la lande du *communal* et la cabane du sabotier. Rester pour raconter. Écrire pour « vivre au pays ». Et pour y mourir aussi.

3

Le retour du maçon

De la Creuse, je n'ai aucun souvenir avant l'âge de trois ou quatre ans. Parce que nous vivions alors au sud de Paris, dans cette banlieue un peu triste qu'on appelait « la Ceinture rouge », et que, faute de voiture, nous ne pouvions nous en éloigner. Mes jeunes parents habitaient là chez mon grand-père, qui avait lui-même échoué dans cette commune-dortoir au hasard d'un chantier. « Maçon de la Creuse » comme tous les hommes de sa famille, il construisait maintenant une maison à lui, un pavillon qu'il montait de ses mains, étage par étage et pièce après pièce, au gré du temps et de l'argent dont il disposait. Ainsi voit-on au bord des routes, dans les pays d'Afrique, des carcasses de maisons hérissées de poutrelles qui restent en construction pendant toute une génération, ne s'augmentant, d'une année sur l'autre, que d'un nouveau mur en parpaings ou d'une chape de ciment. ■

1. Haute cheminée en granit dépourvue de jambages, mais dotée d'un large manteau en saillie.

CÉLÉBRER LA CULTURE ARABE

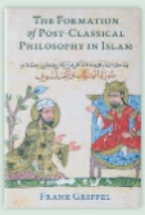
Les Lauréats 2024
RÉVÉLÉS

Le Sheikh Zayed Book Award, l'un des prix littéraires les plus prestigieux du monde arabe, a annoncé les lauréats de sa 18e édition.

(LA TRILOGIE FATIMIDE)
de Reem Bassiouney

(LE NAVIRE DE LA POSSESSION ET LE NAVIRE PRÉCIEUX)
du Dr Mustafa Said

(LE PAYSAGE MORISQUE: RÉCITS D'EXPULSION DANS LA PENSÉE ESPAGNOLE MODERNE)
du Dr Houssem Eddine Chachi



(LA FORMATION DE LA PHILOSOPHIE POST-CLASSIQUE EN ISLAM)
de Frank Griffel

(LA SCIENZA NUOVA)
de Giambattista Vico
traduit par le Dr Ahmed Somai

جائزة الشيخ زايد للكتاب
Sheikh Zayed Book Award

مركز أبوظبي للغة العربية
Abu Dhabi Arabic Language Centre

À suivre en ligne
@zayedbookaward

Pour plus d'informations
zayedaward.ae

ÉRIC ET LUC-MICHEL FOUASSIER

Le trône de frères

L'aîné a rencontré le succès avec la série de polars historiques *Le Bureau des affaires occultes*; le second a séduit avec *Les Pantoufles*. Ils reviennent en librairies. Portrait croisé.

Une grande affaire de famille : c'est ainsi qu'on pourrait présenter l'histoire littéraire. Non seulement pour les trames, sujets et personnages qu'elle a imposés au fil du temps, mais aussi pour les filiations entre auteurs, d'une génération à l'autre, avec de célèbres dynasties ou de grandes fratries de plumes – des sœurs Brontë aux frères Grimm en passant par les inénarrables Edmond et Jules de Goncourt. Ces dernières années, les gazettes ont aussi évoqué la bataille entre Yann et Alexandre Moix et la dissymétrie de succès entre Guillaume et Valentin Musso. Mais on n'a sans doute pas assez mis en lumière deux frangins de sang et de plume, ayant en commun d'avoir rencontré un joli succès en librairies : j'ai nommé Éric et Luc-Michel, les frères Fouassier.

L'instant LiRE: à la fnac
À retrouver sur leclaireur.fnac.com

S'il y a bien quelqu'un qui sait que la littérature est une affaire de substance et de dosage, c'est bien le premier. Aujourd'hui sexagénaire, Éric Fouassier s'est déjà fait un nom dans le domaine pharmaceutique, dont il est l'un des grands pontes français. Par ailleurs brillant juriste, notre homme avait une autre passion qui le dévorait : l'écriture. En 2009, il publie son premier roman et se spécialise dans le polar historique. Mais ce surdoué éclate aux yeux du grand public en 2021 avec le (formidable) premier tome du *Bureau des affaires occultes*. Renouant avec le grand roman-feuilleton du XIXe siècle, en pleine monarchie de Juillet, il a su imposer son personnage de Valentin Verne et ses nouvelles techniques de police scientifique, toujours au cœur du quatrième tome, *Le Chant maléfique*. On retrouve cet enquêteur en mai 1832, alors que sévit toujours dans la capitale une épidémie de choléra (déjà évoquée dans le troisième volet, *Les Nuit de la peur bleue*). Le valeureux président du Conseil, Casimir Périer, n'est pas au mieux, mais ça n'est pas la seule inquiétude des autorités. En Vendée, « *deux hommes ont été étranglés dans le bocage, dans des circonstances dont le moins que l'on puisse dire est qu'elles sortent de l'ordinaire. Sur place, on parle de meurtres rituels et d'une possible malédiction.* » L'affaire serait presque « banale » si les victimes n'étaient pas, semble-t-il, des sympathisants de Charles X. Mieux vaut éviter qu'on attribue ces crimes au pouvoir de Louis-Philippe, ce qui ferait s'enflammer toutes les provinces de l'Ouest. S'agirait-il d'un coup de la duchesse de Berry et de ses acolytes ? Une conspiration de Lord Blackburne ? Dans cette trépidante fantaisie historique dans la lignée d'Eugène Sue, Éric Fouassier laisse

Éric Fouassier.

Luc-Michel Fouassier.

LUDOVIC CARÈME/ALBIN MICHEL - CHARLOTTE KREBS/JULLIARD - AUDREY SOVIGNET

dérouler son savoir-faire, entre sérieux de la reconstitution, sens du rebondissement, apparitions malicieuses (on croisera, entre autres, Gérard de Nerval, Pétrus Borel ou Félix Arvers) et petits clins d'œil à l'époque contemporaine. Toujours aussi délectable.

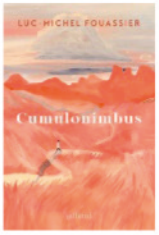
L'OMBRE DE LA CULPABILITÉ

Dans la famille Fouassier, je demande aussi le cadet. À savoir Luc-Michel, qui a pour particularité d'être né en mai 1968. Une anecdote qui ne manque pas d'ironie, puisque cet auteur est aujourd'hui moins associé à des pavés qu'à des chaussons bien confortables. Après avoir publié quelques romans et recueils de nouvelles, il rencontre le succès avec *Les Pantoufles*, paru en 2020, qui connaît, deux ans plus tard, un bel engouement en poche (près de 50 000 exemplaires vendus). Ici, le protagoniste était étourdi : sorti précipitamment de chez lui sans avoir pensé à chausser ses souliers, il allait devoir se rendre au boulot en charentaises. Dans *Cumulonimbus*, la narratrice n'a, elle, rien d'une oublieuse. Et pour cause : son métier, c'est de fixer, d'immortaliser. Elle est photographe. Après s'être consacrée aux poupées de porcelaine, aux cartes postales d'avant-guerre et aux insectes, bref à des « *petits mondes* », elle regarde désormais vers là-haut. Son thème actuel : les nuages. Plus précisément : les paréidolies, ces figures que l'on peut voir dans leurs formes. Comme les cumulonimbus, caractéristiques de l'approche des phénomènes orageux. Ombrageux. Et justement, la narratrice du nouveau Fouassier est poursuivie par une ombre. Celle de sa propre culpabilité : elle n'a pas vu ce qui se passait chez sa propre fille, Calypso. Et celle-ci a fugué depuis si longtemps que la police a lâché l'affaire. Pas notre narratrice… Par une écriture tout à la fois simple et mystérieuse, Fouassier observe et choisit de fixer certaines choses et d'en flouter d'autres. En somme, une démarche de verbe et de pudeur. C'est ainsi que l'on revient aux mystères des liens familiaux – ces affaires occultes… ■

Hubert Artus et B.L.

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★☆☆
LE BUREAU DES AFFAIRES OCCULTES (T. 4). LE CHANT MALÉFIQUE
ÉRIC FOUASSIER
416 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 MAI.



★★★☆☆
CUMULONIMBUS
LUC-MICHEL FOUASSIER
176 P., JULLIARD, 18 €

La tueuse et l'écrivaine

Et si les romans policiers que l'héroïne de STÉPHANE CARLIER excelle à écrire venaient à se produire dans sa vie ? De quoi mettre du piquant dans son existence…

Alors qu'elle se rend au Salon du livre de Monaco, Susan Cooper, la reine du roman policier, est appelée à la rescousse par une lectrice qui a commis un meurtre et qui se retrouve dans la même situation que l'une de ses héroïnes phare. La situation est ubuesque et dangereuse. Une aubaine pour notre star désireuse de vaincre l'ennui de la gloire. Des personnages de lecteurs ou d'écrivains et leurs tribulations tragi-comiques, des vies qui changent au contact des livres, le réel et la fiction qui entrent en collision : Stéphane Carlier, remarqué grâce à *Clara lit Proust*, poursuit avec *La vie n'est pas un roman de Susan Cooper* son œuvre réjouissante conçue comme une ode à la littérature et au pouvoir des histoires. C'est léger, drôle, réconfortant. Des qualificatifs que l'on n'utilise plus si souvent quand on parle de romans. ■

Léonard Desbrières

★★★☆☆
LA VIE N'EST PAS UN ROMAN DE SUSAN COOPER
STÉPHANE CARLIER
304 P. LE CHERCHE MIDI, 20 €

MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

Travaille ta Corée

Il y aura forcément un malentendu, à l'occasion de la parution du nouveau (et très bref) roman de Yann Moix. Si l'on présente *Visa* comme une évocation fictionnelle du départ de l'écrivain pour la Corée du Nord, la récente affaire « Depardieu » *[lire aussi page 100]* va forcément en biaiser la lecture.
À la grande joie de ses détracteurs, qui trouveront là de quoi égratigner l'auteur (une interprétation pédophile de son œuvre, la réhabilitation de son long-métrage « maudit » *Cinéman*, la supposée vision nord-coréenne des Arabes…). Mais cette méprise est sans doute la meilleure façon d'appréhender ce drôle d'objet, fonctionnant sur un dispositif simple : le dialogue entre l'écrivain et l'officier administratif de la délégation générale de Corée du Nord afin d'obtenir le sésame pour découvrir le pays secret. Un vrai duel. D'un côté, M. Yann, l'*« indécrottable petit-bourgeois »* parisien ; de l'autre Monsieur Ri, chantre du régime de Pyongyang, raciste assumé, détestant la France et les États-Unis. Au fil de ces échanges parfois très cassants, il sera entre autres question de réforme agraire, de fission de l'uranium ou de certains *« Grands Leaders »* (Kim Jong-un, Robespierre ou, plus surprenant, le député Couthon !). Le premier veut se montrer sous son meilleur jour, mais cela semble suspect pour le fonctionnaire amateur de dictons *(« le serpent ne se love jamais dans l'œuf, si l'œuf est carré »).*
Au-delà de la confrontation jusqu'à l'absurde entre deux visions du monde, le vrai sujet de *Visa* – parfois agaçant, souvent drôle et malin – s'avère la nature du dialogue entre ces individus qui s'entendent sans s'écouter véritablement. Qui ne se comprennent pas vraiment. Ou peut-être trop bien. Qui a dit autoportrait de Yann Moix ?

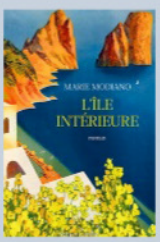
EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★☆☆
VISA
YANN MOIX
124 P., GRASSET, 14 €. EN LIBRAIRIES LE 2 MAI.

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU MARIE MODIANO

Capri serait-elle une terre promise pour ceux que la modernité blesse ? Cette île, Marie Modiano l'a choisie pour décor (et personnage) de son nouveau roman, réécriture contemporaine du *Songe d'une nuit d'été*. Comme dans la pièce de Shakespeare, deux couples sont au cœur de l'intrigue : Gino et Lucia, qui observent impuissants le ballet journalier des « *cafards* » (comprendre : des touristes) sur leur île, et un couple de musiciens en fuite, heureux de trouver enfin un lieu qui leur ressemble, *« un monde boiteux et incertain »*. Car le temps semble s'écouler autrement à Capri, et la frontière entre les morts et les vivants plus ténue qu'ailleurs. Accueilli à l'embarcadère par une inconnue, le couple en fuite est logé dans une villa où sont attendus d'autres musiciens. Sur la terrasse, la poétesse Ada Negri, morte en 1945, leur propose de boire un apéritif et d'assister, le lendemain, à un spectacle donné dans les jardins de la villa Lysis, construite au début du XXe siècle par le baron Jacques d'Adelswärd-Fersen, en exil à Capri à la suite d'une affaire de corruption de mineurs. Un spectacle dont nos fugitifs apprennent, à leur grande surprise, être les principaux acteurs… Poétique et quelque peu sibyllin, *L'Île intérieure* est à prendre comme un voyage, comme un interlude musical dont il ne faut pas chercher à décomposer la partition. À défaut d'en retenir une histoire aux contours définis, on en garde l'impression vaporeuse d'un rêve dont les bribes se dissipent au réveil, et dans lequel on aurait aimé s'exiler encore un peu, en compagnie des fantômes ayant un jour trouvé refuge à Capri. **Laëtitia Favro**



★★★☆☆
L'ÎLE INTÉRIEURE
MARIE MODIANO
180 P., ROBERT LAFFONT, 18 €. EN LIBRAIRIES LE 2 MAI.

EMMANUELLE SALSAC ▪ VÉRONIQUE OVALDÉ

La vie en court

Parmi les recueils de nouvelles du printemps, les deux écrivaines imposent leur voix et leur univers singulier. Une exploration du lien familial et des épreuves de l'existence, le tout avec un certain brio.

Brèves ou longues, instants saisis au vol ou retour sur une vie, art de la chute ou fin suspendue : les nouvelles qui composent le recueil d'Emmanuelle Salsac révèlent sa connaissance précise de ce qui fait la beauté de la forme courte. Mieux connue sous le nom d'Emmanuelle Pagano, l'autrice poursuit dans *Ni de lait ni de laine*, son exploration du lien familial. Sans cesse brisé, faussé, empêché par notre tendance à ne voir nos proches qu'à travers nous-même. Or, il existe. Comme cette mère, fille de bergers, que son enfant inscrite au Conservatoire ne perçoit qu'à travers le prisme de la honte. Emmanuelle Salsac retourne cette honte dans tous les sens afin de libérer l'amour que ce sentiment étouffe. C'est d'une virtuosité inouïe. Il y a aussi ce frère décédé que sa sœur pleure en feuilletant son livre de recettes de cuisine écrit à la main. Avant de réaliser, en lisant les dernières pages, qu'elle n'a peut-être jamais rien su de lui. Souvent, c'est par un texte qu'un membre de la famille se dévoile à l'autre. Parfois, c'est son corps, vivant ou mort, qui parle. Toujours, c'est un éblouissement.

Tisseuse de songes depuis une quinzaine de romans, Véronique Ovaldé a, elle, pourtant publié très peu de nouvelles. Après *La Salle de bains du Titanic*, *À nos vies imparfaites* est son second recueil. Il est constitué de neuf histoires courtes (une vingtaine de pages chacune) et entrecroisées. La première raconte l'histoire d'Auguste Palanquin, surnommé « Baraka » bien qu'il ait souvent joué de malchances, jusqu'à sa rencontre avec une agente immobilière. Ce qui tombe bien car celle-ci a, en général, de la réussite. Elle a aussi une fille, Marguerite, qui préfère qu'on l'appelle Bob et vous lirez pourquoi. De nouvelle en nouvelle, on passe d'un protagoniste à un autre, en personnage principal ou secondaire. Comme si l'on découvrait les habitants d'un même monde, mais à différents moments de l'existence dudit monde. Respectant les codes du format court (l'art du portrait ou celui de la chute), Ovaldé offre ici un roman à tiroirs déguisé en recueil de nouvelles. ■

Gladys Marivat et Hubert Artus

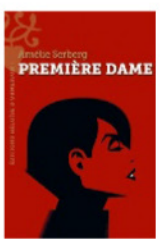
★★★★☆
NI DE LAIT NI DE LAINE
EMMANUELLE SALSAC
400 P., P.O.L., 23 €

★★★☆☆
À NOS VIES IMPARFAITES
VÉRONIQUE OVALDÉ
192 P., FLAMMARION, 19 €

HÉLÈNE BAMBERGER/P.O.L – PASCAL ITO/FLAMMARION

Deux pions en échec

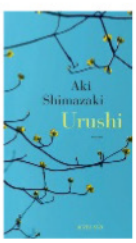
Affligé d'une sévère gueule de bois, l'ambassadeur des États-Unis à New Delhi Pavel Estrada a la surprise de recevoir Jul Solri, première dame d'un pays rappelant beaucoup la Corée du Nord. Elle demande un visa touristique alors que des traces de strangulation suggèrent une fuite. Pavel décide de négocier l'asile politique contre un témoignage accablant son tyran d'époux, au risque de provoquer une crise majeure. La narration alterne les deux points de vue, en révélant peu à peu leur passé. Tandis que l'impétueux Pavel rumine les échecs d'un père avocat qui traquait le général Pinochet, Jul Solri s'efforce de garder la posture lisse d'une femme d'apparat dont on a effacé les origines et qui risque gros à chaque mauvais choix, tiraillée entre fidélité et répulsion pour son pays. En plus de duettistes attachants, ce premier roman volontiers ironique signé Amélie Serberg offre à la fois un suspense très maîtrisé et quantité de détails sur les coulisses du jeu diplomatique, sans jamais verser dans la page Wikipédia. Et puis quoi de plus actuel, avec cette *Première dame*, qu'une opposition entre un Occident pétri du complexe du chevalier et une dictature qui a appris à en jouer ? ■ **Antoine Faure**



★★★☆☆
PREMIÈRE DAME
AMÉLIE SERBERG
384 P., HÉLOÏSE D'ORMESSON, 22 €. EN LIBRAIRIES LE 2 MAI.

Réparer l'adolescente

Chaque mois de mai, la romancière québécoise d'origine japonaise publie un court roman au nom végétal. Le nouveau s'intitule *Urushi*, terme désignant l'arbre à laque du Japon. Dès l'abord, la prose précise et fluide transporte hors du temps, dans la langue si singulière d'Aki Shimazaki. *Urushi* se penche sur les destins d'un foyer recomposé : devenu veuf, le père a épousé sa belle-sœur. Leurs enfants respectifs, Suzuko, encore bébé, et Tôru, déjà adolescent, grandissent en frère et sœur. Petite, Suzuko rêve d'épouser Tôru. Quand ce dernier part pour l'université, elle en a le cœur brisé. Quatre ans plus tard, Tôru revient pour un week-end, accompagné d'un ancien collègue et de sa sœur, très belle. Sensible et intelligent de bout en bout, *Urushi* interroge ce qui se cache derrière l'amour à sens unique. Sans doute la peur de vivre une relation pleinement pour Suzuko, qui a perdu sa mère très jeune. Égarée, dans ses amours comme dans ses études, la lycéenne s'identifie à un moineau aux ailes brisées. Chez Aki Shimazaki, l'art sauve. La découverte du *kintsugi*, la réparation de céramiques avec la laque *urushi*, ouvre Suzuko aux autres et à elle-même. Maintenant, elle peut s'intéresser à la personne de Tôru, au-delà de ses propres fantasmes. ■ **G.M.**

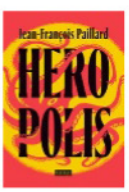


★★★☆☆
URUSHI
AKI SHIMAZAKI
144 P., ACTES SUD, 16 €. EN LIBRAIRIES LE 2 MAI.

LES ÉCRIVAINS DE LIRE magazine

LA TRAVERSÉE DES TEMPS (T. 4). LA LUMIÈRE DU BONHEUR
ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
608 P., ALBIN MICHEL, 23,90 €

Il y a trois ans, lorsqu'il inaugurait sa *Traversée des temps*, nombreux sont ceux qui avaient pris Éric-Emmanuel Schmitt pour un fou ou, pire, un insolent. Huit tomes, des milliers de pages, un récit qui s'étale sur des millénaires et parcourt plusieurs civilisations avec une ambition démesurée : raconter l'histoire de l'humanité. N'était-ce pas là un pari insensé ? À mi-parcours, les doutes se sont envolés et la méfiance a laissé place à l'admiration face à un des plus grands conteurs de sa génération. Après la Mésopotamie et l'Égypte ancienne, Noam, son héros sans âge, poursuit son voyage dans les couloirs du temps et découvre la Grèce antique, ses croyances et ses doutes philosophiques, son amour pour l'art et la politique. Une plongée érudite et joyeuse aux sources de notre civilisation. Léonard Desbrières



HEROPOLIS
JEAN-FRANÇOIS PAILLARD
304 P., ROUERGUE, 22 €. EN LIBRAIRIES LE 2 MAI.

Dans ce roman d'anticipation à l'imagination foisonnante intitulé *Heropolis*, Jean-François Paillard revisite l'Athènes de l'Antiquité. C'est du moins l'entreprise folle et complètement mégalo de l'archimilliardaire Z, qui fait revivre les jeux panathénaïques sur l'île d'Heropolis. On y croise notamment des magnats de la Silicon Valley aux noms à peine dissimulés, des spartiates et des babas cool. Mais derrière ce théâtre où l'on parle l'attique, doublé d'un projet d'intelligence artificielle, se cache une opération bien moins louable, vouée au contrôle de l'humanité par les données et peut-être même à une guerre planétaire. Aidé par un informateur qatari iconoclaste, l'agent de la DGSE Narval parviendra-t-il à désamorcer ce funeste projet ? Simon Bentolila

MHAIRI ANTON/ÉDITIONS HÉLOÏSE – BO LUNDBERG/AMB/M87DESIGN – DR/ACTES SUD

ET AUSSI...

★★★☆☆
SINGERIES
FRANZ BARTELT
184 P., L'ARBRE VENGEUR, 18 €

Entre ironie tendre à la *Petit Nicolas* et fantaisie d'un Boris Vian, le prolifique touche-à-tout qu'est Franz Bartelt s'attaque cette fois à l'enfance et à son apprentissage le plus fondamental : les adultes ont besoin d'aide. C'est ainsi qu'Émile se joint à son camarade Youpe Laboume, issu d'une lignée d'acrobates, pour monter un spectacle de *« danse molle »* qui paiera les soins du père de ce dernier. *Singeries* se lit sourire aux lèvres, voire en se trémoussant. **Antoine Faure**

★★★☆☆
ÂPRE MONDE
FRANCK BOUYSSE
224 P., PHÉBUS, 19,90 €

Après *Pur sang*, l'écrivain corrézien confirme ses dons dans *Âpre monde*, deuxième tome de la trilogie « La marche du rêveur », au suspense addictif. De retour dans la tribu des Nez-Percés, où il a grandi, Elias se retrouve dans une situation périlleuse après avoir succombé au charme de la femme du puissant Drumm, dont l'exploitation forestière dévaste tout. Mais c'est sans compter un ours légendaire qui terrorise la population, et permet à la nature de reprendre le dessus. **Simon Bentolila**

★★★☆☆
PHALLERS
CHLOÉ DELAUME
160 P., POINTS FÉMINISTE, 8,90 €

Trois ans après avoir dirigé le recueil collectif qui fondait la collection « Points Féministe », Chloé Delaume en publie *Phallers*, le premier roman. Il y a d'abord Violette, 17 ans, qui se découvre un nouveau pouvoir alors qu'elle va subir un viol. Il y a ensuite cette clique de femmes : les Phallers. Elles aussi ont le superpouvoir de faire imploser le phallus des violeurs et agresseurs qu'elles croisent. *« L'impunité des prédateurs/Ne s'achève qu'avec leur douleur »*, disent-elles. Et elles passent à l'action. Politiquement et littérairement, c'est radical. **Hubert Artus**

JULIEN BLANC-GRAS

Fuite asiatique

Un père de famille entraîne femme et enfant vers d'autres latitudes. Et de constater que la vie est loin d'être meilleure ailleurs...

Les années 2020 ne sont pas à la fête : pour tourner la page de la pandémie mondiale, échapper aux soubresauts d'une actualité sociale morose, certains décident de s'exiler à la campagne quand d'autres mettent le cap vers des latitudes lointaines, à l'instar du narrateur de ce livre, de sa compagne et de leur fils. Partir pour revenir plus heureux, c'est la promesse qu'ils se font avant d'embarquer pour la Thaïlande, le Cambodge, le Laos, le Vietnam, le Japon et la Corée – pays de naissance de Madame, adoptée enfant par une famille française. À travers les yeux du père, écrivain-voyageur au *« karma carbone »* dans le rouge, les paysages défilent avec leur lot d'écrans publicitaires géants, de méga centres commerciaux, d'embouteillages et autres laideurs contemporaines, que le quotidien pieds nus en bord de rivière et la quête du bungalow parfait leur font bientôt oublier. Mais *« la vie sur le Mékong n'est pas un long fleuve tranquille »* : quand l'expérience s'avère *« pas assez aventureuse »* pour l'enfant, elle reste *« trop inconfortable »* pour Madame, cadre surmenée au bord du burn out s'infligeant des visio, *« le corps au Vietnam, la tête dans un open space en Île-de-France »*. Après avoir voyagé à pied, à vélo, à scooter, en tuk-tuk, en bus, en train, en pirogue, en ferry et en avion, le trio réchappera-t-il de cette échappée ? L'humour chevillé à la plume, Julien Blanc-Gras explore dans *Bungalow* l'intimité d'une famille à l'épreuve du voyage en terre inconnue. Observateur lucide, il n'efface pas les ravages d'une mondialisation s'invitant sur la carte postale, ni ne cède à la tentation d'un exotisme suranné et d'un constat voulant que *« l'aventure, décidément, c'était quand même autre chose avant »*. ■

Laëtitia Favro

★★★☆☆
BUNGALOW
JULIEN BLANC-GRAS
200 P., STOCK, 19 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 MAI.

Le tombeau des poètes

Un jeune Belge soutient un mémoire sur le poète Keith Douglas, fauché le 9 juin 1944 en Normandie, à 24 ans. Diplôme en poche, il effectue son service militaire en Flandres, où il est victime d'un étrange accident : tombé dans le coma, il est rétroprojeté dans la peau de son grand-oncle, vétéran de Normandie aussi, qui a combattu non loin de l'endroit où le poète a perdu la vie… Spécialiste de Wilfred Owen, tué au front en 1918, Xavier Hanotte passe, avec *Le Feu des lucioles*, à une autre guerre et à un autre poète, tout en restant dans la veine du réalisme magique de ses précédents romans. Les pages racontant la guerre, parfois impressionnantes, sont documentées avec soin, y compris s'agissant des armes et véhicules – dont les « lucioles » du titre, qui désignent en fait les chars Sherman de l'armée britannique. ■

Bernard Quiriny

★★★☆☆
LE FEU DES LUCIOLES
XAVIER HANOTTE
224 P., BELFOND, 20 €

CORENTIN FOHLEN/DIVERGENCE/STOCK

GRÉGOIRE DELACOURT ▪ SABRINA PHILIPPE

Leur destin en mots

En imaginant des récits introspectifs, les deux écrivains à succès révèlent toute la force intérieure de l'être humain au cœur de l'aspérité.

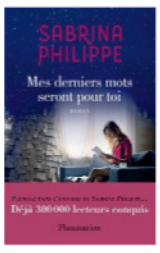
C'était un pari audacieux à tenir. Après l'immense succès aux 1,5 million d'exemplaires de *La Liste de mes envies* en 2012, Grégoire Delacourt renoue avec ses premières amours en imaginant une suite au destin de Jocelyne, mercière, blogueuse et accessoirement gagnante de la modique somme de 18 547 301 euros et 28 centimes à l'EuroMillions. Manque de chance, son époux aveuglé par le gain s'était enfui avec le chèque avant de regretter son ancienne vie, désormais seul dans ses appartements d'or et d'argent. Dans *La Liste 2 mes envies,* alors désespéré, il lui renvoie la somme qu'il n'a pas dépensée tout en espérant pouvoir revenir… Après de multiples séances avec son groupe de parole (les Gagnants Anonymes) pour tenter de se reconstruire du drame qu'a provoqué l'argent dans son existence, Jocelyne se résout enfin à encaisser ces 15 millions d'euros restants et à conclure la vraie liste de ses envies. L'argent ne fait pas le bonheur ; se libérer du passé et vivre pour soi, peut-être plus. Grégoire Delacourt signe un roman particulièrement enthousiasmant qui incite à nous faire réfléchir sur la nature même de nos besoins fondamentaux.

De son côté, l'écrivaine et psychologue Sabrina Philippe (connue grâce au succès en poche de *Tu verras, les âmes se retrouvent toujours quelque part*) explore finement le milieu hospitalier et trois destins croisés dans *Mes derniers mots seront pour toi*. Estelle vient d'entrer en soins palliatifs, elle est atteinte d'une tumeur au cerveau et il ne lui reste que deux mois à vivre. Ayant l'amère impression de n'avoir jamais trouvé sa place ici-bas, c'est avec tout le naturel du monde qu'elle prépare sa mort – jusqu'à sa plaque funéraire dont l'épitaphe « ENFIN ! » annonce le sarcasme ambiant. Dans ce même hôpital, Juliette, toute jeune infirmière, évolue entre un emploi nécessitant beaucoup d'investissement et son compagnon, un écrivain manipulateur et pervers. Pour sa part, Benibar, un médecin taciturne qui côtoie désormais la mort avec recul, porte en lui le fardeau d'un lourd secret. Par leurs existences tourmentées et l'écriture, les trois personnages seront cependant amenés à regarder une dernière fois en arrière pour entrevoir l'avenir avec résilience. Poignant. ■

Marie Jouvin

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★☆☆
LA LISTE 2 MES ENVIES
GRÉGOIRE DELACOURT
256 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €

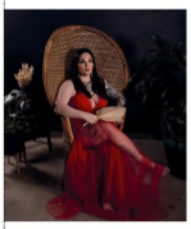


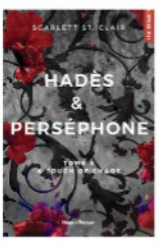
★★☆☆☆
MES DERNIERS MOTS SERONT POUR TOI
SABRINA PHILIPPE
272 P., FLAMMARION, 20,90 €

Briseuse de mythes

Toute bonne chose a une fin. Ainsi la saga à succès *Hadès & Perséphone* de l'autrice américaine Scarlett St. Clair, qui, follement passionnée par la mythologie antique, s'est emparée de l'histoire des personnages éponymes, captivant ainsi plus de 500 000 lecteurs. En modernisant l'intrigue, elle avait transposé le couple Hadès et Perséphone dans un décor citadin – New Athènes, divisé entre le monde des Dieux et celui des Humains, rendant leur idylle particulièrement érotique, tumultueuse et disloquée par l'arrivée de Déméter. Mais il ne faut pas s'y méprendre : la saga n'est pas une réécriture de mythe à proprement parler. L'écrivaine américaine se plaît à prendre de nombreuses libertés, notamment des détours narratifs surprenants – mais pas déplaisants. Dans cet ultime tome, Perséphone s'est unie depuis peu au dieu des Morts, faisant d'elle une reine des enfers couronnée d'épines et portant le lourd fardeau d'une guerre sans merci qui secoue leur monde. Pour laisser triompher l'humanité, la déesse, à la fois puissante et déchue, doit regarder une dernière fois le passé pour entrevoir un avenir à la hauteur de son rang. Ce n'est pas une simple « touche de chaos » que Scarlett St. Clair esquisse, mais un final choral dans lequel les émotions les plus controversées se mêlent volontiers à la violence sous toutes ses formes. ■

M.J.





★★★☆☆
HADÈS & PERSÉPHONE (T. 4). A TOUCH OF CHAOS (ID.)
SCARLETT ST. CLAIR
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ROBYN STELLA BLIGH, 480 P., HUGO ROMAN, 18 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 MAI.

SAMUEL KIRSZENBAUM/ALBIN MICHEL – ASTRID DI CROLLALANZA/FLAMMARION – DR/HUGO PUBLISHING

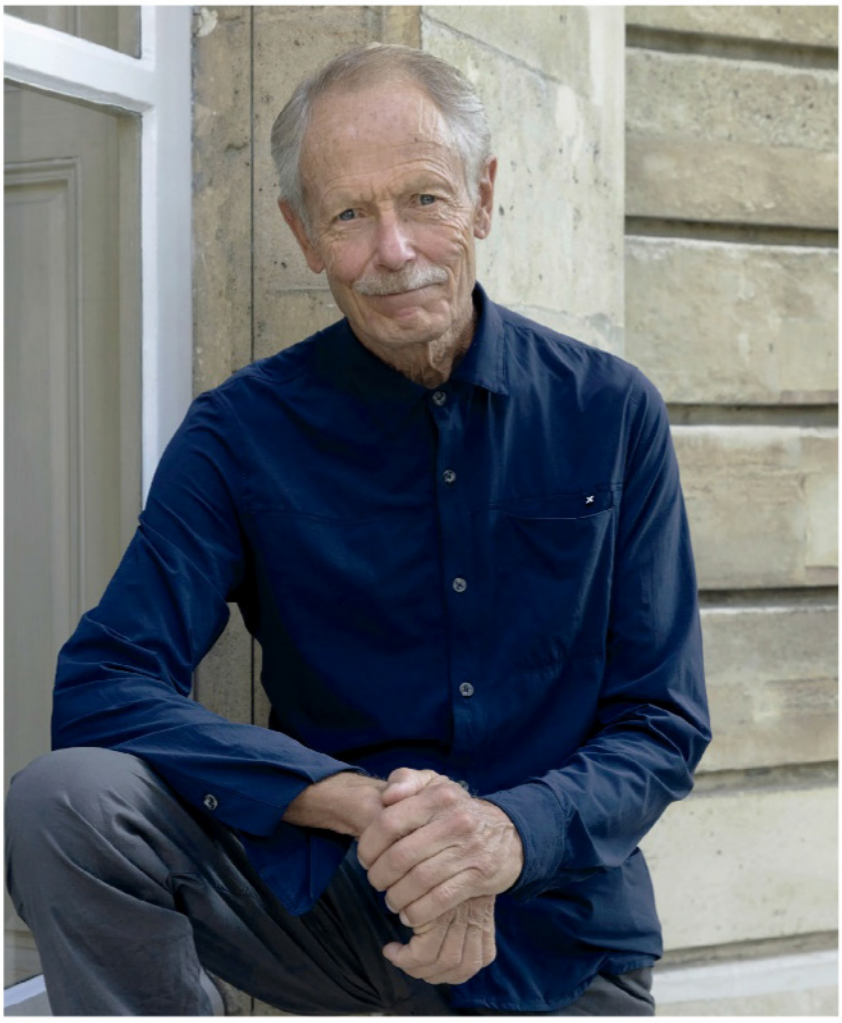
ERRI DE LUCA

Le vieil homme et la gitane

À la frontière entre deux pays, un joueur de Mikado sauve une jeune femme et l'aide à prendre un nouveau départ. Au-delà de ce geste gratuit en apparence se dessinent deux trajectoires marquées par le secret.

Certains voient la vie comme une partie d'échecs avec la mort. D'autres, comme un jeu de Mikado en solitaire. C'est le cas du vieil homme que le lecteur d'Erri De Luca rencontre au début de son nouveau roman. À la frontière entre l'Italie et la Suisse, il a planté sa tente entre les montagnes enneigées, non pas pour une nuit mais pour l'hiver. Il sait faire cuire du riz avec de la neige fondue, à quelle source s'abreuver, il connaît le coin, il a l'habitude. À la veillée de Noël, il préfère le 21 décembre, solstice à partir duquel les jours commencent à rallonger. Pour passer le temps, il joue, au Mikado notamment. Qu'attend-il ?

Quand, en pleine nuit, une jeune femme s'engouffre dans sa tente à demi-morte de froid, il croit d'abord sa dernière heure venue. Il ne s'agit pas de la Faucheuse, mais d'une gitane de 15 ans fuyant sa famille et un mariage arrangé. Le texte devient dialogue, puis se compose de lettres, se transforme en cahier retrouvé avant une ultime missive adressée à un défunt. Les voix s'éloignent à mesure que la vie les sépare, mais ne s'oublient jamais. Le vieil homme était horloger. Grâce à l'habileté de ses doigts, il a fait fortune. Avec cet argent, il a créé la Fondation Mikado, destinée à donner une seconde chance à ceux qui ont tout perdu. Le jeu du Mikado ne lui a pourtant pas toujours porté bonheur. À l'adolescence, invité par un camarade au bord de la mer, il tombe amoureux d'une jeune femme. Pour la séduire, il feint la maladresse et la laisse chaque après-midi gagner au Mikado. Quand elle comprend qu'il lui a menti, elle se détourne de lui. Ils se recroiseront des années plus tard, mais ne vieilliront pas ensemble. « *C'est comment d'être vieux ?* » lui demande la gitane. « *C'est quand on te parle et qu'on glisse le mot "encore". Vous travaillez encore ? Vous campez encore, vous faites encore ça et ça ?* […] *Être vieux, c'est comme bivouaquer tout en haut du bois, là où les arbres sont moins denses et où il y a plus de lumière.* »



FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

SOUS L'APPARENTE SIMPLICITÉ

Un jour, le vieil homme s'aperçoit qu'il ne parvient plus à ôter les quarante et un bâtonnets du Mikado sans les faire bouger. La partie face à l'âge serait-elle perdue ? Il est temps pour lui de partir, et de laisser sa jeune amie prendre son envol. Avant de la quitter, il la conduit jusqu'à la mer et la confie à un ami pêcheur. Dans la culture tsigane, la mer est un élément inconnu : un gitan peut être sur terre ou au ciel, mais pas en mer. Ainsi, la famille de la fugitive ne pourra pas la retrouver. « *Il m'a fait connaître la mer que je n'avais encore jamais vue*, écrit-elle dans une lettre à la Fondation Mikado. *J'ai rencontré mon destin. C'est à un inconnu que revient la possibilité de le révéler. C'est pourquoi dans la vie des gitans, l'hospitalité envers un étranger*

est immédiate. On écoute ses histoires qui peuvent annoncer à quelqu'un son destin. »

À l'origine, le jeu de Mikado était utilisé pour prédire l'avenir. Selon la manière dont les bâtonnets tombaient après avoir été libérés, ils donnaient des réponses à celui venu les consulter. Si la gitane sait depuis l'enfance lire les lignes de la main, elle apprend à les déchiffrer après le lancer des bâtonnets du Mikado. Une façon pour elle de témoigner sa reconnaissance envers celui qui l'a aidée sans rien attendre en retour. Mais en dépit de ce savoir, est-elle certaine d'avoir connu cet homme, d'avoir deviné qui il était vraiment et la raison pour laquelle il avait planté sa tente, en plein hiver, à la frontière de son pays ? Sous l'apparente simplicité du conte à fin heureuse, *Les Règles du Mikado* bifurque à mi-lecture et son intrigue jette une lumière inattendue sur ses premières pages. On ne peut qu'être fasciné par la précision avec laquelle Erri De Luca donne corps et vie à ses deux personnages principaux, au fil d'un dialogue où aucun mot n'est superflu, à l'image d'une montre qui, dans un si petit boîtier, héberge les deux cents pièces nécessaires à la rotation de ses aiguilles.

L'œuvre d'Erri De Luca raconte la grande histoire à travers des trajectoires individuelles – ici, celles des exilés contraints de fuir leur pays. Sensible au malheur des autres, l'écrivain a participé à des opérations humanitaires en Tanzanie et en ex-Yougoslavie. En mars 2022, il se joint à un convoi humanitaire à destination d'une ville roumaine frontalière de l'Ukraine. En 2011, il avait créé une fondation à son nom pour aider de jeunes sans papiers à s'inscrire dans la vie professionnelle, dont la Fondation Mikado est le double fictionnel. *« C'est dans les pires heures de la guerre que se révèle la véritable nature de l'individu »*, avait posté sur ses réseaux sociaux son éditrice en Ukraine à son propos, saluant dans la vie comme dans l'écrit l'engagement de l'auteur, traducteur et poète. ■

Laëtitia Favro

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★★☆
LES RÈGLES DU MIKADO (LE REGOLE DELLO SHANGAI)
ERRI DE LUCA
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR DANIÈLE VALIN, 120 P., GALLIMARD, 18 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 MAI.

Hauteurs et bassesses

Prix Médicis étranger en 2017 pour *Les Huit Montagnes*, PAOLO COGNETTI propose, avec *En bas dans la vallée*, une nouvelle composition lumineuse.

Tous les lieux portent une histoire. Et toutes les histoires comportent des reliefs. Cela explique pourquoi les nouvelles et les romans de Cognetti sont racontés de différents points de vue. *En bas dans la vallée* est une fiction courte, composée de six parties qui forment une caisse de résonance. Direction la Valsesia, au nord de Turin, dans les Alpes transalpines. Il est d'abord question d'une chienne en chaleur, entourée de mâles dominants. Bientôt, dix autres chiens sont trouvés morts. Les langues des femmes et des hommes se délient pour accuser : chasseurs ? combats d'animaux ? Ensuite viennent Fredo et Luigi, deux frères que la vie avait séparés avant que la mort du père ne les réunisse. Entre eux, Elisabetta, convoitée par l'un mais mariée à l'autre. De la vallée aux flancs des montagnes : roches, fleuve, loups, secrets et êtres humains dont, par son écriture naturaliste, Cognetti dépeint les reliefs mémoriels. ■

Hubert Artus

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★★☆
EN BAS DANS LA VALLÉE (GIÙ NELLA VALLE)
PAOLO COGNETTI
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR ANITA ROCHEDY, 156 P., STOCK, 18,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 MAI.

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

Énée à Las Vegas

Triste nouvelle pour les gangsters américains, les narcos mexicains et ceux qui les traquent : Don Winslow, l'écrivain qui a porté leurs affrontements à des hauteurs épiques a annoncé qu'il renonçait à publier pour s'occuper de politique. Ils pourront néanmoins se consoler avec *La Cité sous les cendres*, dernier tome de sa trilogie mafieuse inspirée de l'*Iliade* et de l'*Énéide*. Ici, Énée s'appelle Dan : après Rhode Island et Hollywood, il a refait sa vie à Las Vegas. Et quelle vie ! Dan est devenu un magnat du jeu, propriétaire de deux hôtels. Mais il en veut plus : il veut l'hôtel Lavinia, que son concurrent, Vern, est sur le point d'acheter. Pour faire pencher la balance, Dan se sert d'un vieux souvenir criminel… Dès lors, Don Winslow empile les intrigues, toutes liées. Une pasionaria conservatrice cherche à faire tomber Dan – comment la neutraliser ? Une OPA est lancée contre le groupe de Dan – comment la contrer ? Une ponte de la lutte contre le crime organisé fait pression sur l'entourage de Vern pour qu'il déclare la guerre – comment réagir ? Un vieil associé de Vern, porté sur la torture, se rappelle à son bon souvenir – qui va-t-il massacrer ? Et toujours cette écriture laconique, tendue, factuelle et irrésistible, qui nous promène parmi la foule de protagonistes sans jamais nous égarer ! Ce qu'il faut pour raconter le Las Vegas des années 1990, débarrassé des mafieux d'autrefois, mais pas de l'argent qu'ils y ont laissé. Qu'il parte du légendaire antique pour aboutir à cette mythologie purement américaine est un autre tour de force…

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★★☆
LA CITÉ SOUS LES CENDRES (CITY IN RUINS)
DON WINSLOW
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JEAN ESCH, 380 P., HARPER COLLINS, 22,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 MAI.

DEBORAH LEVY

Sous un soleil amer

La découverte de l'œuvre romancée de l'autrice américaine se poursuit en France avec *Hot Milk*, roman brûlant, tout en symboles, où se déchirent les liens entre une jeune femme et sa mère.

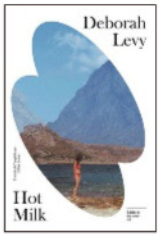
Écrivaine à l'esprit peuplé de silhouettes féminines, Deborah Levy est ce printemps en deux endroits à la fois. En Angleterre, où paraît en poche chez Penguin son dernier roman, *August Blue*, non traduit ; en France, avec la traduction de *Hot Milk*, publié en 2016 outre-Manche, dont on attend aussi cette année l'adaptation au cinéma (réalisé par Rebecca Lenkiewicz, scénariste des films *Ida, Colette* et *She Said*). Pour dire que Deborah Levy ne craint pas les voyages, les va-et-vient, et aime dans son œuvre à réfléchir aux dédoublements, aux déplacements psychiques, aux ambivalences.

Les personnages de *Hot Milk* sont tous partagés, entre passé et présent, entre deux vies, plusieurs amours, plusieurs sentiments. Au début du livre, Sofia, la narratrice, est, elle, moins partagée qu'empêchée. À 25 ans, elle ne fait pas grand-chose dans son intérêt. Diplômée en anthropologie, la jeune fille a abandonné sa thèse pour s'occuper de sa mère, Rose, qui peine à marcher, et essaye depuis toujours de déchiffrer ses symptômes. Engagées toutes deux dans un voyage de la dernière chance, à Almería, dans le sud de l'Espagne, où Rose doit rencontrer le docteur Gómez, elles voient leur quotidien perturbé et leur relation disjoncter.

Pour Sofia, « *c'est le début d'une vie plus intrépide* ». Elle nage, erre librement, déniche des sujets d'enquêtes de terrain originales et, à mesure que les jours passent, ne craint plus les piqûres de méduse. Elle se fissure et, par-là, laisse passer en elle un venin nommé désir… Ou plutôt Ingrid, qui porte des « *chaussures d'homme* » et des « *spartiates argentées* » – toujours, chez Levy, les souliers traduisent la personnalité.

C'est un récit de l'été. Oui, « *le soleil est sexy* ». Mais c'est aussi une mer peuplée de méduses, une chaleur plombante, un chien qui aboie sans cesse, un père absent, une mère dont l'amertume pourrait déplacer des montagnes. *Hot Milk* agrège toute l'étrangeté dans l'air – c'est là cette réalité un peu surréelle et pleine de symboles que Deborah Levy travaille avec une précieuse liberté – et nous électrise. On entrevoit alors plus clairement ce qui reste tapi en nous : les histoires que l'on se raconte, les fardeaux que l'on porte et ceux dont on charge les autres. ■ **Juliette Savard**

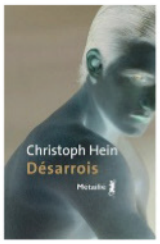
EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE



★★★★☆
HOT MILK (ID.)
DEBORAH LEVY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR CÉLINE LEROY,
320 P., SOUS-SOL, 22,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 10 MAI.

La Stasi dans le placard

Allemagne, après-guerre. Friedeward est un adolescent bien sous tous rapports, fils d'un professeur de latin sévère, catholique à l'ancienne, adepte des châtiments corporels. Quand Friedeward découvre son homosexualité, c'est la panique : comment la cacher à ce père intrusif et brutal, qui la tient pour un péché ? Une double vie s'organise, qui ira jusqu'à la célébration d'un mariage blanc pour sauver les apparences. Mais si le père s'y laisse prendre, la Stasi, elle, sait tout. Elle ne se fera pas faute d'utiliser la « particularité » de Friedeward pour le faire chanter… Paru en 2018 en Allemagne, *Désarrois* est à la fois le portrait d'un homme et l'histoire d'un pays. On y retrouve des thèmes chers à Hein, comme la focalisation sur un personnage vulnérable, la découverte de la vie intime, la puissance maléfique de l'État totalitaire. Les passages les plus saisissants sont les purges à l'université de Leipzig, quand de vieux et savants professeurs sont persécutés ou bloqués dans leur carrière pour défaut d'enthousiasme révolutionnaire. Les détracteurs du wokisme trouveront que ça leur rappelle quelque chose. ■ **Bernard Quiriny**



★★★★☆
DÉSARROIS (VERWIRRNIS)
CHRISTOPH HEIN
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR NICOLE BOURY,
240 P., MÉTAILIÉ, 20 €

SHEILA BURNETT - PHILIPPE MATSAS/MÉTAILIÉ

Métamorphose d'une diaspora

Bien des spécialistes de Franz Kafka reprochent à celle qui fut la destinataire des *Lettres à Felice*, fiancée cinq ans à l'écrivain, d'avoir voulu brider ses élans artistiques. Aussi pragmatique et résolue qu'il était torturé, Felice Bauer quitta l'Allemagne pour Genève puis Los Angeles dans les années 1930 avec son époux et leurs deux enfants. Pétrie d'un « *optimisme apeuré* », elle subvint à leurs besoins et rechigna longtemps à vendre sa correspondance. Magdaléna Platzová, qui enseigna sur l'auteur du *Procès*, rencontra ses descendants à New York et décida de s'atteler à la biographie romancée de cette famille, *La Vie après Kafka*, angle mort de la « kafkomanie » qui s'étendit au monde entier après la Seconde Guerre mondiale alors que la diaspora des Juifs d'Europe s'acclimatait à l'Amérique et à Israël. Ses allers-retours aux allures de flânerie parfois tragique entre 1935 et 2020 saisissent la mélancolie des exilés, même lorsque leur vie a changé pour le meilleur. Berlin et Prague demeureront pour eux un « paradis perdu » dont il restera des histoires, des traditions, et le fantôme obsédant de Kafka. ■

Antoine Faure

★★★☆☆
LA VIE APRÈS KAFKA (ŽIVOT PO KAFKOVI)
MAGDALÉNA PLATZOVÁ
TRADUIT DU TCHÈQUE PAR BARBORA FAURE
302 P., AGULLO, 22,50 €

★★★★☆
FANTÔMES (DSCHINNS)
FATMA AYDEMIR
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR OLIVIER MANNONI, 368 P., MERCURE DE FRANCE, 24 €

Une famille hantée

Fatma Aydemir, romancière et journaliste allemande d'origine turco-kurde, confère profondeur et maîtrise à *Fantômes*, devenu un best-seller outre-Rhin. À la manière d'un spectacle de derviches tourneurs, son intrigue nous emporte très loin dans les pensées de six personnages. Le père, Hüseyin, ancien ouvrier métallo en Allemagne, peaufine la décoration de l'appartement acheté à Istanbul avec les économies d'une vie, quand une crise cardiaque l'emporte. Avant de mourir, il murmure un mot, mal compris de sa voisine. À mesure qu'ils arrivent pour les funérailles, épouse et enfants dévoilent un à un les secrets qui étouffent leur famille. Il y a Ümit, que son entraîneur de foot a envoyé en thérapie pour le délivrer de ses « *penchants* » ; Sevda, l'aînée, que sa mère a mariée très jeune pour « *la protéger de sa liberté* » ; Peri et Hakan, les indépendants ; et Emine, la mère, qui seule sait pourquoi une voyante déclare à ses enfants qu'ils sont en fait cinq ou pourquoi son époux s'exprimait parfois en kurde, et la seule qui connaît le sens du dernier mot prononcé par lui. Mais c'est ensemble qu'ils pourront comprendre ce qu'ils ont perdu et ce qu'ils peuvent encore retrouver. ■

Gladys Marivat

DAVID KONECNY/AGULLO – SIBYLLE FENDT/OSTKREUZ/MERCURE DE FRANCE

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
LE SILENCE DE LA MÈRE
GIOSUÈ CALACIURA
384 P., FOLIO, 9,90 €

Giosuè Calaciura imagine une période méconnue de la vie de Jésus, s'étendant de son adolescence à ses 30 ans, où Marie apparaît rigide. Lorsque Joseph disparaît du foyer, Jésus part à sa recherche, et rencontre notamment une compagnie de saltimbanques dirigée par un certain Barnabas. Jeune adulte désabusé, ce Jésus est bien loin de l'image que l'on pourrait avoir de lui. Roman d'apprentissage et d'introspection, *Le Silence de la mère* est passionnant et déconcertant. **Simon Bentolila**

★★★☆☆
LA COLLECTIONNEUSE DE MOTS OUBLIÉS
PIP WILLIAMS
552 P., 10/18, 9,60 €

Fille de lexicographe, Esme a grandi entourée de mots. Dans le scriptorium où son père et ses confrères débattent du vocabulaire à inclure dans le premier dictionnaire d'Oxford, elle trouve une fiche perdue avec l'expression « bonne à tout faire ». Débute alors une quête, lors de laquelle elle se rend compte que les mots retenus sont conçus pour les hommes. Avec pour toile de fond l'histoire des suffragettes et de la Première Guerre mondiale, ce roman nous plonge dans le début du XXe siècle, malgré quelques longueurs. **S.B.**

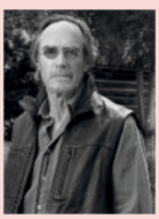
★★★☆☆
L'AMOUR SANS LARMES
MOLLY KEANE
384 P., LA PETITE VERMILLION, 8,90 €

Cette fiction bourrée d'humour se déroule principalement au cours d'une journée, dans un château en Irlande. Quand son fils revient de la guerre avec une veuve qu'il envisage d'épouser et que sa fille entame à son tour une romance, Angel se met en tête de ruiner leurs relations. Mais, désireuse de devenir grand-mère, cette mère asphyxiante se laissera-t-elle amadouer ? La chute est surprenante, et le lecteur appréciera la subtilité des dialogues et la caractérisation des personnages. **S.B.**

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU JIM FERGUS

Depuis la parution, il y a vingt-cinq ans, de *Mille femmes blanches*, chef-d'œuvre tiré d'un épisode méconnu de l'histoire des États-Unis – l'accord passé en 1874 entre le président Grant et le chef indien Little Wolf, censé favoriser l'intégration des Cheyennes –, tout se passe comme si Jim Fergus ne parvenait pas à se défaire de cette trame historique et de ses personnages. Après *La Vengeance des mères* (2016), *Les Amazones* (2019) et *May et Chance* (2022), le romancier lance une folle chevauchée dans *Le Monde véritable*. Chaque roman est à la fois une suite, une excroissance et une réécriture d'un récit originel sans cesse étiré, trituré, remodelé.



Cette fois, l'auteur prolonge le destin de Molly McGill, l'une de ses héroïnes emblématiques : son voyage vers l'Ouest, sa nouvelle vie auprès des Amérindiens, la trahison de l'État américain et l'extermination de sa tribu d'adoption, enfin, son choix de fuir définitivement la folie des hommes pour rejoindre un *« paradis perdu »*. Si le lecteur ouvre chaque nouvel opus de la série avec la crainte du roman de trop et d'une lassitude qui prendrait le pas sur notre attachement à l'histoire, il en ressort toujours avec le même émerveillement pour les immensités sauvages, loin de la civilisation et de ses ravages, et prêt à céder à nouveau à leur appel.

Léonard Desbrières

★★★☆☆

LE MONDE VÉRITABLE (STRONGHEART)
JIM FERGUS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JEAN-LUC PININGRE, 160 P., LE CHERCHE MIDI, 16,50 €. EN LIBRAIRIES LE 2 MAI.

La fille au marteau

Après le faramineux succès de sa saga *Blackwater* et la publication des *Aiguilles d'or*, les éditions Monsieur Toussaint Louverture poursuivent l'édification de leur « Bibliothèque Michael McDowell » (trois romans restent à paraître). La formule ne change pas : désaxés en série, gothique premier degré, efficacité létale : plaisir de lecture avant tout. L'histoire de *Katie* est inspirée de celle de la famille Bender, une tribu de tueurs en série psychotiques qui défraya la chronique dans les années 1870. Philo Drax, 18 ans, fille d'une couturière, vole au secours de son grand-père, qui craint pour sa vie. Quand elle arrive sur place, il est déjà trop tard. Bienvenue chez les Slape : cruels et sans pitié. Mais la jeunette a de la ressource. Elle se lance à la poursuite de Katie, la fille du couple maudit, qui manie le marteau avec fougue, et est capable de lire l'avenir. S'ensuivent 350 pages frénétiques. Au bout du compte ? Une lecture irrésistible, prenante jusqu'à la dernière ligne. En second rôle parfaitement sociopathe, Katie reste le personnage le plus fascinant, au point que l'on se surprend à (presque) l'aimer ! C'est affreux ; c'est délicieux. ■

Fabrice Colin

★★★☆☆

KATIE (ID.)
MICHAEL MCDOWELL
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JEAN SZLAMOWICZ 288 P., MONSIEUR TOUSSAINT LOUVERTURE, 12,90 €

Fission familiale

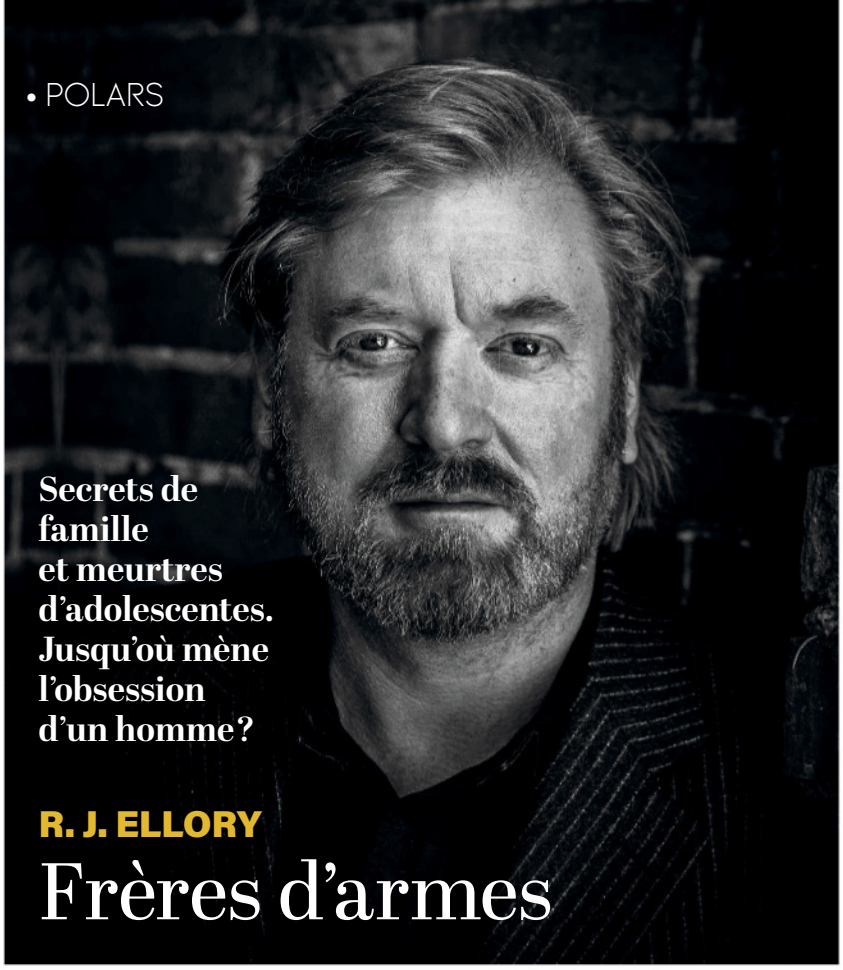
En 1986. À Plainview (Colorado), les cadres de l'usine de plutonium habitent les grandes maisons, les ouvriers les petites. Hack Turner s'occupe des enfants que lui a laissés sa femme junkie, fait deux des trois huit, règle la paperasse la nuit et brûle d'une rage inextinguible. On serait mal avisé de chercher des noises à cet ancien professionnel du rodéo, même s'il cocufie son contremaître et fait fuiter des secrets honteux de l'entreprise. Le soir où il s'accorde deux heures à une fête, son fils disparaît. Nat, la fille aînée, est elle aussi à fleur de peau. Elle a dû grandir trop vite et rêve de partir, mais aidera aux recherches. Tout comme le frère fantasque de Hack qui trafique avec leur père, truand redouté de la région. Pour tenir le rythme haletant de ce récit en quasi-temps réel, Benjamin Whitmer a dépouillé son style. Chacun a ses raisons, y compris pour commettre l'indicible, dans cette famille qui vit sur un fil. La rudesse des personnes et des lieux heurte à chaque page de *Dead Stars*. *« Je ne lis pas de livres qui parlent de ce que ça fait que d'être vaguement malheureux dans le Connecticut »*, dit un personnage. Merci à l'auteur d'avoir choisi d'en écrire d'autres. ■

Antoine Faure

★★★★☆

DEAD STARS (ID.)
BENJAMIN WHITMER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JACQUES MAILHOS, 592 P., GALLMEISTER, 26,90 €

STEPHEN COLLECTOR/CHERCHE MIDI – LAURENCE SENELIK COLLECTION/MONSIEUR TOUSSAINT LOUVERTURE – AMANDA TIPTON/GALLMEISTER



Secrets de famille et meurtres d'adolescentes. Jusqu'où mène l'obsession d'un homme?

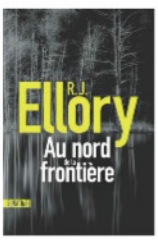
R. J. ELLORY
Frères d'armes

Il prend son temps, R. J. Ellory. Toujours. À chaque roman. Autour de 500 pages. Souvent plus. Au début de sa carrière, il profitait de cette ampleur romanesque pour multiplier les rebondissements. Parfois avec quelques excès. Au fil des années, l'écrivain britannique s'est davantage concentré sur l'atmosphère et le pas à pas. *Au nord de la frontière* est de ces romans qui se déploient pour mieux enfermer les personnages dans le décor peu commun des Appalaches, montagnes dans l'est des États-Unis, là où vit une population qui ne regarde pas ailleurs et qui n'apprécie pas qu'on lui cherche des poux dans la gamelle. Ça traficote, et ça tue tranquille.

Quand le shérif Victor Landis apprend la mort de son frère, lui-même shérif mais avec qui il n'a plus de relation depuis une douzaine d'années, il consent à remettre son nez dans les affaires de famille (que s'est-il passé entre eux?), à enquêter sur cette mort suspecte et surtout sur ces meurtres d'adolescentes qui se révèlent au fil des pages. Victor se découvre une jeune nièce qui tient à lui, une secrétaire qui l'asticote, des collègues plus ou moins fidèles et d'autres plus ou moins corrompus.

L'intrigue que Ellory met en place, pas d'une originalité folle mais très bien construite, dessine surtout le portrait d'un homme, Victor Landis, qui affiche une solitude bienheureuse mais cache plutôt une rancœur discutable. Ce digne représentant de la loi, affairé et sans doute sympathique, se présente comme un héros dont Ellory déchire petit à petit les couches de respectabilité afin qu'il se dévoile à lui-même. Ellory, et c'est une qualité, ne pousse jamais le bouchon. Sans être forcément réaliste (mais sait-on jamais), *Au nord de la frontière* suit un digne représentant du roman noir; un homme qui danse sur la crête de ses certitudes, toujours près de tomber, souvent capable de se racheter. Et il va bien falloir 500 pages pour y arriver. ■

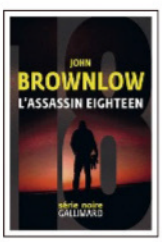
Éric Libiot



★★★☆☆
AU NORD DE LA FRONTIÈRE (THE LAST HIGHWAY)
R. J. ELLORY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR FABRICE POINTEAU, 496 P., SONATINE, 24 €

Agents en nombre

Appelons-le par son matricule, Seventeen. Découvert l'an dernier dans le premier roman de John Brownlow, ce mercenaire au service d'agences de renseignement diverses devait éliminer son prédécesseur: Sixteen. Lorsque débute *L'Assassin Eighteen,* dans une maison planquée du Dakota, c'est lui qui attend à son tour que son successeur vienne le tuer. Mais le tir échoue, et Seventeen reprend du service, pour un temps forcément compté: celui de 500 pages avec explosions, fusillades, armes blanches, courses-poursuites à motoneige ou dans les airs. L'intrigue confronte l'agent à son passé (un amour disparu, une fillette de 10 ans) et à ses missions récentes (des criminels de guerre des années 1990, le terrorisme islamiste et les suprémacistes). Si le fond des thématiques est parfois trop négligé, la forme et le scénario libèrent, pour leur part, une densité dramatique, des dialogues à la mitraillette et des retournements à foison. ■ **Hubert Artus**



★★★★☆
L'ASSASSIN EIGHTEEN (ASSASSIN EIGHTEEN)
JOHN BROWNLOW
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR LAURENT BOSCQ, 594 P., GALLIMARD/SÉRIE NOIRE, 22 €

RICHARD ECCLESTONE/SONATINE - JOHN BROWLOW/GALLIMARD

BRIAN EVENSON

Troublantes nouvelles

Dans son nouveau recueil, l'écrivain américain se joue de nos angoisses et instille de l'horreur un peu partout dans notre quotidien. Âmes sensibles…

Il y a la peur classique : le monstre sous le lit, la porte qui claque, « l'enfer-c'est-les-autres ». Et puis il y a l'horreur, la vraie. Le doute, l'absence, l'explication défaillante. Docteur ès-failles, Brian Evenson se joue des genres en sifflotant, affable. Son sourire inquiète ; ses mots sont des pièges.

La première nouvelle du recueil *Comptine pour la dissolution du monde* donne le ton : c'est le portrait d'une fille sans visage. « *Des cheveux devant et des cheveux derrière, si tant est qu'on puisse distinguer les deux.* » Sa mère hurle. On l'enferme et on laisse le toit béant, « *dans l'espoir qu'ils reviennent la prendre* ». Deux pages à peine ; Borges n'est pas loin. Vignettes tachées de sang, trébuchements, trompe-l'œil – le reste est à l'avenant. « Les cardiaques » ? Un tour de magie trop réussi. « Ambiance sonore » : le poids ignoble et parfait d'un silence. « Avertissement de contenu sensible » ? Hilarante mise en abyme à caractère doucettement psychotique. « Tache » : Alien 2.0. *(« Qu'est-il arrivé à son bras ? – Son bras ? C'est un bras, ça ? »)* « *Lunettes* » ? Une histoire de point de vue et de disparition. « Sœurs » : une étrange famille célèbre Halloween à sa façon.

Brian Evenson est ce type qui entend vous faire rire en se plantant un couteau dans la gorge. Mais il n'y a pas de couteau, ce n'est pas vraiment une gorge, et personne ne s'appelle Brian Evenson. ■ **Fabrice Colin**

★★★★☆
COMPTINE POUR LA DISSOLUTION DU MONDE (SONG FOR THE UNRAVELING OF THE WORLD)
BRIAN EVENSON
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JONATHAN BAILLEHACHE, 288 P., RIVAGES, 21 €. EN LIBRAIRIES LE 2 MAI.

Après la guerre, le chaos

L'un, Elliot Ackerman, est un ancien marine multidécoré passé par la Maison-Blanche ; l'autre, James Stavridis, est amiral et ancien commandant suprême de l'Otan en Europe entre 2009 et 2013. Forts de leurs parfaites connaissances du terrain, ils reprennent la plume avec *2054,* un second roman d'anticipation politique et militaire d'un réalisme terrifiant. Après *2034* paru en 2022, dans lequel il imaginait le déclenchement d'une guerre nucléaire entre les États-Unis et la Chine, le duo explore les conséquences dévastatrices du conflit sur la société et les institutions américaines. De la rupture presque irréversible entre le pouvoir et le peuple à l'avènement d'une ère de post-vérité, où les images et la science sont des armes de manipulation massive, en passant par la répétition du traumatisme de l'assassinat d'un président : le pays sombre en plein cauchemar dystopique. ■ **Léonard Desbrières**

★★★☆☆
2054 (ID.)
ELLIOT ACKERMAN, JAMES STAVRIDIS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JANIQUE JOUIN-DE LAURENS, 352 P., GALLMEISTER, 24,50 €

Viser la Lune

Après deux romans amplement salués par la critique, Samantha Harvey revient avec *Orbital,* qui s'immerge volontiers dans la peau de spationautes. Une expérience lunaire laissant pérégriner le lecteur dans les méditations intimes de six personnages au sein d'une station spatiale tandis qu'ils y séjournent neuf mois. Tout est décalé : il y a seize jours et seize nuits en une seule journée, les pensées neuves et inédites semblent soudainement datées, il faut obéir à la gravité et accepter son impuissance face aux drames planétaires. Pourtant, chacun mesure sa chance d'être là tout en réalisant son appartenance émotionnelle à cette Terre Mère. « *Nous ne pourrions survivre une seconde sans sa grâce, nous sommes des marins sur une mer sombre, abyssale, infranchissable.* » L'écrivaine anglaise esquisse une très belle immersion contemplative et poétique dans cette « *famille flottante* » qui ne manque pas de casser certains clichés tout en gardant le rêve intact. ■ **Marie Jouvin**

★★★☆☆
ORBITAL (ID.)
SAMANTHA HARVEY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR CLARO, 224 P., FLAMMARION, 22 €

KRISTEN TRACY/RIVAGES – URSULA SOLTYS/FLAMMARION

CHRISTOPHE LAMBERT

Un coup d'avance

Un jeune Juif doit soutirer des renseignements à un officier allemand capturé par les Américains. Un roman historique captivant sur fond de jeu d'échecs.

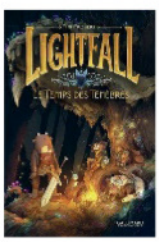
À quelques jours des célébrations du Débarquement en Normandie, les livres sur la Seconde Guerre mondiale se multiplient, mais celui-ci mérite particulièrement le détour. On y suit Markus Eisenberg, jeune juif de 18 ans, qui a dû fuir l'Allemagne en 1943 pour les États-Unis avec sa mère et sa tante, son père ayant été tué lors de la Nuit de cristal. Markus n'a qu'une idée en tête: se venger! Il s'engage donc dans l'armée américaine et attend impatiemment d'être débarqué en Europe. Mais le major Lewis a une autre idée: l'envoyer dans le camp 11-42, où sont emprisonnés des soldats et scientifiques allemands importants. Markus, maîtrisant la langue de Goethe, est chargé de sympathiser avec l'officier Hans Reinhardt, membre des services secrets nazis. Tout l'état-major en est persuadé: il détient des secrets qui leur seraient bien utiles. Mais malgré les intimidations ou interrogatoires violents, le soldat refuse de parler. Une piste peut-être: l'officier est passionné d'échecs. Ça tombe bien, Markus aussi.

Christophe Lambert (l'auteur, pas l'acteur!) nous avait séduit avec son roman jeunesse *Swing à Berlin* sorti il y a une dizaine d'années et qui traitait déjà de la Seconde Guerre mondiale sur fond de jazz. Il récidive avec *La Variante du dragon*, livre à hauteur d'adolescent, qui permet d'aborder les questions de nazisme, guerre et vengeance sans situer l'histoire au cœur du combat ou de la Résistance. ■ **Mathieu Charrier**

★★★☆☆
LA VARIANTE DU DRAGON
CHRISTOPHE LAMBERT
200 P., BAYARD JEUNESSE, 13,90 € (DÈS 12 ANS)

En quête de lumière

Quel plaisir de retrouver Béa et Cad dans la suite de ce conte initiatique! La jeune fille et son ami Galdurien (sorte de batracien bipède géant et surpuissant) poursuivent leur quête pour sortir le monde d'Irpa des ténèbres dans lesquelles il est plongé. Le danger rôde derrière chaque ombre et l'air se refroidit de plus en plus… Ils se mettent en route vers la Citadelle de la Connaissance où ils pourraient bien trouver des réponses à leurs mystères. *Lightfall* est une grande saga de fantasy romanesque servie par des décors oniriques, des dessins ronds et des couleurs chaudes. La force de cette histoire – dont sort le troisième tome – réside aussi dans les thèmes qu'elle brasse: empathie, écoute, confiance et estime de soi… ■ **M.C.**



★★★★☆
LIGHTFALL* (T. 3). *LE TEMPS DES TÉNÈBRES (LIGHTFALL BOOK THREE. THE DARK TIMES)
TIM PROBERT
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR FANNY SOUBIRAN, 256 P., GALLIMARD BD, 19,90 € (DÈS 8 ANS). .

DR/BAYARD JEUNESSE

ET AUSSI…

★★★☆☆
L'ÉCRIVAIN POUR ENFANTS QUI DÉTESTAIT LES ENFANTS
BERTRAND SANTINI
304 P., POCKET JEUNESSE, 16,20 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 MAI.

« Il y avait de sérieuses raisons à ce que Gontran Pelpoir ne devienne jamais un écrivain pour enfants, la principale étant que Gontran Pelpoir détestait les enfants. » **Le ton du livre est posé dès les premières lignes. Car malgré ce postulat, notre *« latiniste distingué »* se retrouve contraint, pour une sombre histoire de fuite d'eau, d'accepter d'écrire la suite de *Peter et Elliott le dragon*. Il a le titre: *« Prouf, le dragon qui pète »*. Et évidemment, ça se vend bien. Il faut donc envisager une suite, et des séances de dédicaces avec les enfants, notamment au salon du livre jeunesse… Son pire cauchemar! Auteur de la série à succès *Le Journal de Gurty*, Bertrand Santini revient avec *L'écrivain pour enfants qui détestait les enfants*, conte amusant et plus subtil qu'il n'y paraît. M.C.**

★★★☆☆
WELCOME SARAH
VÉRONIQUE FOZ (SCÉNARIO), VINCENT ROCHÉ (DESSIN)
312 P., MILAN, 15,90 € (DÈS 13 ANS).
EN LIBRAIRIES LE 22 MAI.

Comment grandir lorsqu'on se sent fille et que tous vos proches sont persuadés que vous êtes un garçon? Que votre mère n'a que pour seule réponse: *« Les filles n'ont pas de zizi! »* Comment s'épanouir, rêver de robes de princesse et de princes charmants quand on vous l'interdit? C'est le point de départ de ce roman d'apprentissage passionnant et bouleversant qui fait toucher du bout du doigt au lecteur la question de la transidentité sur fond de harcèlement scolaire. Avec *Welcome Sarah*, Véronique Foz a eu la bonne idée de nous faire suivre son héroïne sur un temps long, depuis son plus jeune âge jusqu'à la fin de son adolescence. On se questionne avec elle, on s'indigne et l'on pleure avec elle… M.C.

Romain Dutter, Simon Géliot

Le Jour d'avant

LE JOUR D'AVANT
ROMAIN DUTTER, SIMON GÉLIOT
D'APRÈS LE ROMAN DE SORJ CHALANDON,
240 P., 25 €. COPYRIGHT STEINKIS.
EN LIBRAIRIES LE 16 MAI.

Au départ, l'accident du 27 décembre 1974 lors duquel quarante-deux mineurs ont trouvé la mort après un coup de grisou dans une galerie du bassin minier de Liévin-Lens dans le Nord-Pas-de-Calais. C'est le sujet du roman de Sorj Chalandon, *Le Jour d'avant* paru en 2017, et c'est aujourd'hui une bande dessinée signée Romain Dutter au stylo et Simon Géliot au crayon. Les deux auteurs ont heureusement pris leur temps pour raconter cette histoire qui se déploie hors du cadre *stricto sensu* de l'accident – pas moins de 240 pages. Le récit se concentre sur Michel, le narrateur, traumatisé par la mort de son frère Joseph dans cet accident. Il se révolte, rejoint Paris, tente de refaire sa vie, mais la douleur est trop forte pour qu'il quitte totalement son adolescence meurtrie. L'adaptation est surtout l'occasion pour Romain Dutter de décrire des lieux qui se meurent, une époque qui s'épuise quand bientôt va surgir le libéralisme des années 1980. C'est aussi la désintégration des familles et d'un métier qui disparaît après avoir été célébré en France. Le dessin de Simon Géliot n'est pas sans rappeler celui de Baru, enfant de la Lorraine, qui n'a de cesse de raconter la classe ouvrière. Son trait a des accents rageurs, jeté sur la feuille, parfois plus rond pour aller chercher l'émotion. Rien de réaliste en tout cas. Sans doute parce que ce sont les souvenirs, parfois déformés, qui, aujourd'hui, dessinent ce monde oublié. C'est aussi le rôle de la bande dessinée. ■ **Éric Libiot**

BIOS EXPRESS

ROMAIN DUTTER

Coordinateur culturel au centre pénitentiaire de Fresnes et scénariste de bande dessinée, il a notamment écrit *Symphonie carcérale* et *Goodbye Ceausescu*, dessinés par Bouqé et publiés par Steinkis. Il est aussi scénariste de documentaire *(Latin Street Revolucion)* et mène des ateliers consacrés à la BD auprès de différents publics.

SIMON GÉLIOT

Depuis sa sortie des Arts-Déco de Paris en 2008, il travaille comme illustrateur et graphiste pour des spectacles et des agences de communication. Au rayon bande dessinée, il est l'auteur de *Codine* avec Jacques Baujard (La Boîte à bulles) et *Benigno, mémoires d'un guérillero du Che* avec Christophe Dimitri Réveille (La Boîte à bulles).

SORJ CHALANDON

Né en 1952, il est d'abord journaliste à *Libération* puis au *Canard enchaîné*. Il obtient le prix Albert-Londres en 1988 pour ses reportages sur l'Irlande du Nord et sur le procès de Klaus Barbie. Il publie son premier roman en 2005, *Le Petit Bonzi*, et obtient le prix Médicis 2006 pour *La Promesse. L'Enragé* a été, en outre, désigné livre de l'année 2023 par la rédaction de *Lire Magazine*.

DR/STEINKIS – JF PAGA/GRASSET

SIMON GÉLIOT © STEINKIS, 2023

SIMON GÉLIOT © STEINKIS, 2023

SIMON GÉLIOT © STEINKIS, 2023

3 ALBUMS EN PLUS

★★★★☆
LE DERNIER DEBOUT
YOUSSEF DAOUDI, ADRIAN MATEJKA
328 P., FUTUROPOLIS, 30 €

La boxe est un sport mais aussi une métaphore de la société américaine : individualisme, ascension sociale, héroïsation… Le cinéma en a fait grand cas, la BD aussi. *Le Dernier debout* est l'histoire de Jack Johnson, premier Noir champion du monde poids lourds au début du XXe siècle. Aussi un parcours politique au temps de la ségrégation. Youssef Daoudi (crayon) et Adrian Matejka (stylo) réinventent la biographie en utilisant tous les codes de la BD : récit dessiné, texte hors cases, illustrations, infos pédagos… Très beau travail. E.L.

★★★☆☆
LA TOUR DE BABEL
KOKOPELLO
184 P., DARGAUD, 23 €

La campagne présidentielle, l'Assemblée nationale et maintenant le Parlement européen. Kokopello se remet en scène et plonge *« au cœur du grand bazar européen »*. Ce type de récit est devenu un genre en soi, remis au goût du jour par Mathieu Sapin. Pas d'originalité dans le traitement de cette *Tour de Babel*, mais ça fonctionne. Kokopello maîtrise son affaire et joue constamment entre les faits qu'il raconte et les commentaires personnels des faits. Il joue le béotien avec talent. C'est souriant et pédagogique. E.L.

★★★☆☆
LES AVENTURIERS DE L'URRACA
RÉMI FARNOS
232 P., LE LOMBARD, 26,90 €

L'aventure, la mer, les pirates et les trésors sont au menu de cet album qui délaisse les grands dessins du genre pour se concentrer sur des récits plus intimes et imaginaires. D'ailleurs, le héros, le capitaine Sherman, est un grand pirate à côté de la plaque : il ne trouve jamais de trésor… Mais son imagination est telle qu'il réussit à embarquer son équipage. Voilà un point de départ original pour un récit souriant au dessin cartoon réussi ; il y a de l'*Isaac le pirate* dans ces *Aventuriers de l'Urraca*. Une belle référence. E.L.

MIKE MIGNOLA

L'enfer, c'est lui

Hellboy, héros de cinéma mais surtout de bande dessinée, fête ses 30 ans avec un album à sa démesure. L'occasion de découvrir un grand romantique magnifié par un auteur toujours inventif.

Parmi tous les super-héros de comics, Hellboy est un cas particulier. Il ne vient pas des lointaines galaxies (Superman), il n'est pas victime d'accident (Spiderman) ; il est un enfant de l'Enfer censé remettre les démons au centre du jeu. Mais les nazis et Raspoutine (si, si) se sont plantés quand ils ont tenté de le faire venir sur Terre pour asseoir la victoire du Reich : Hellboy est arrivé en Angleterre et a été récupéré par les forces du bien (en gros les États-Unis) pour combattre les forces du mal et notamment tout ce qui touche au paranormal. Il est doté d'une « main droite de la mort », de cornes limées, il résiste au feu, supporte les blessures et, une fois adulte, ne vieillit pas. Un bon gars ronchon à la force surhumaine et au gros cœur. Un romantique, finalement. Et un des super-héros les plus attachants, aussi grâce au dessin de son père, Mike Mignola.

Delcourt, éditeur historique de *Hellboy*, fête les 30 ans de la sortie des *Germes de la destruction*, premier tome de la série, en proposant un album aussi costaud que le héros : 416 pages (!), intégrant des récits courts, des croquis et une préface inédite de Mignola lui-même. Auteur, dessinateur, peintre, scénariste, Mike Mignola possède un coup de crayon magnifique, il a su s'éloigner des traditionnels dessins des super-héros privilégiant la plupart du temps la vitesse et le mouvement. Il joue avec les ombres, l'immobilité inquiétante, le mouvement sec et cassant, la puissance intérieure. Un grand maître de l'expressionnisme. ■ **Éric Libiot**

★★★★☆
***HELLBOY (ID).* ÉDITION SPÉCIALE, 30e ANNIVERSAIRE**
MIKE MIGNOLA
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ANNE CAPURON ET NICOLAS MEYLAENDER, 416 P., DELCOURT, 39,95 €. EN LIBRAIRIES LE 15 MAI.

MIKE MIGNOLA/DELCOURT 2024

AKIRA TORIYAMA

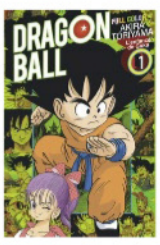
Dragon Ball prend des couleurs !

Les éditions Glénat ont répondu à l'appel des fans: Son Goku et sa bande sont de retour en librairies dans une version enfin colorisée.

TOYOTAROU/SHUEISHA INC./BIRD STUDIO

Des années que les fans français de *Dragon Ball* réclamaient d'avoir eux aussi droit à leur version couleur, sortie il y a dix ans au Japon. Glénat (éditeur français historique) les a entendus. « *Pendant longtemps, on s'est dit qu'il existait déjà suffisamment d'éditions différentes*, explique Benoit Huot, responsable éditorial manga chargé de la licence Dragon Ball. *Mais il y a une véritable demande de la part de la communauté, on l'a suivie.* » Au Japon, ces « Full Color » étaient publiés en format poche, comme les mangas originaux. Mais Glénat a fait le choix de reprendre le format *Dragon Ball Perfect*, à savoir des livres plus grands, de 15 sur 21 centimètres. Il a donc fallu repenser certaines cases pour harmoniser l'ensemble et mettre en valeur le travail de colorisation numérique. « *Parfois, pour recadrer, on a dû privilégier le ciel en haut de page, parfois c'était le sol en bas de page, mais les ayants droit ont tout supervisé* », précise Benoit Huot. Les traductions ont également été revues et affinées. Chaque volume fera 250 pages et sera vendu 14,95 euros. Et pour plus de lisibilité, l'histoire sera découpée en différents cycles. La cible ? « *On vise à la fois la communauté Dragon Ball, mais aussi un lectorat plus réfractaire au manga traditionnel en noir et blanc.* » Glénat ne communique pas le tirage initial mais parle de « *plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires* ». Il faut dire que *Dragon Ball* reste une valeur sûre en librairies. À chaque sortie d'une nouvelle édition « Perfect », celle-ci se classe en tête des ventes. « *C'est la première véritable publication d'un manga en version colorisée et elle a valeur de test. Elle peut ouvrir la voie à d'autres…* » ■

Mathieu Charrier



★★★★☆
DRAGON BALL FULL COLOR* (T. 1). *L'ENFANCE DE GOKU
AKIRA TORIYAMA
TRADUIT DU JAPONAIS PAR FÉDOUA LAMODIÈRE, 248 P., GLÉNAT, 14,95 €.
EN LIBRAIRIES LE 15 MAI.

ET AUSSI…

★★★★☆
***FRIEREN* (T. 12)**
YAMADA KANEHITO, ABE TSUKASA
192 P., KI-OON, 7,95 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 MAI.

Sorti dans sa version japonaise en décembre, le volume 12 de *Frieren* s'était classé numéro un des ventes de manga, porté par la sortie quelques semaines plus tôt de l'anime (disponible en France sur crunchyroll.fr). C'est dire si sa traduction française était attendue ! Car depuis son invention en 2020 par Yamada Kanehito, ce manga renouvelle le genre de l'heroïc fantasy en y glissant une bonne dose de poésie et de sensibilité. Le personnage principal, Frieren, possède en tant qu'elfe une espérance de vie bien plus longue que la grande majorité des humains, nains ou démons qu'elle croise. Et malgré son physique juvénile, cette magicienne a plus de 1000 ans ! Dans ce tome 12, elle doit notamment analyser la stèle de la Déesse, dont s'élève une voix qu'elle ne pensait plus jamais entendre… **M.C.**

★★★☆☆
***DEATH GAME* (T. 1)**
ARATA MIYATSUKI, MOTOI TANAKA
192 P., VEGA/DUPUIS, 8,35 €

Un directeur de prison propose à des détenus de gagner leur liberté en participant à un jeu pour le moins singulier : réintégrés dans la société, ils devront accomplir une bonne action par jour et ce pendant trois mois. Si aucune bonne action n'est réalisée dans les vingt-quatre heures ou si un détenu s'en prend à autrui, l'intelligence artificielle implantée dans leurs cerveaux tuera l'un d'eux chaque fois que le compte à rebours fatal arrivera à échéance. *Death Game* explore ainsi à sa manière la notion d'altruisme poussée ici dans ses retranchements. L'occasion pour le duo Miyatsuki-Tanaka de nous offrir une fable morale ultra-sadique qui tient tout autant du thriller gore que de l'étude anthropologique. Ambivalent, dérangeant, *Death Game* bouscule, interroge mais ne laisse pas indemne.

Ilan Ferry

LA PLÉIADE

Étoiles des lettres

La Bibliothèque de la Pléiade célèbre dans un volume les poètes de la Renaissance – dont elle tire son nom –, qui achevèrent de faire du français une langue littéraire.

Joachim Du Bellay, gentilhomme angevin.

Porté par l'érudition roborative de Mireille Huchon, ce volume nous fait revivre en direct l'une des périodes les plus fécondes, remuantes et méconnues, pour l'avouer franchement, de l'histoire de la littérature française. Quoique fils de François Ier, éminent protecteur des arts et des lettres, Henri II était un monarque de réputation plutôt guerrière. C'est pourtant sous son règne, entre 1547 et 1559, que notre langue fut le centre de discussions enflammées, de disputes et d'innovations fondamentales. Ronsard et les poètes regroupés sous l'appellation de « Pléiade », en référence aux Horace, Virgile, Ovide du temps d'Auguste, écrivirent alors les premiers recueils de sonnets français, les premières tragédies et comédies à l'antique, les premiers traités d'art poétique, dont *La Deffence et illustration de la langue francoyse* de Joachim Du Bellay demeure l'exemple le plus connu. L'influence de Jacques Peletier est ici, et à juste titre, mise à l'honneur. Plus âgé de sept ans que Ronsard, dont il faisait l'admiration, c'était un précurseur ainsi que le démontre la lecture de ses *Œuvres poétique* placées en début de volume. Outre des textes difficilement accessibles jusqu'ici, comme l'*Amoureux repos* de Guillaume Des Autels, on découvrira ensuite des pièces de théâtre telles que *L'Eugène* et *Cléopâtre captive*, de Jodelle, ou *Médée*, de La Péruse. Enfin, d'autres écrits illustrent les débats passionnés autour de la fixation de l'orthographe et de l'usage de la grammaire, dont certaines résurgences font aujourd'hui encore l'objet de chamailleries récurrentes. Et c'est d'ailleurs l'une des forces de *« la brigade des joyeux compagnons »* de la Pléiade, les Rémi Belleau, Baïf, Tyard, latinisants accomplis autant que bons viveurs, amateurs de ris, folâtries, sornettes et amourettes, d'avoir su rester jeunes, fougueux et inventifs, jusqu'en ce XXIe siècle. ■

Serge Sanchez

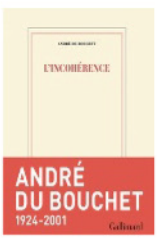
★★★★★
POÉSIE, POÉTIQUE
LA PLÉIADE
ÉDITION DE MIREILLE HUCHON,
1 616 P., GALLIMARD/LA PLÉIADE.
69 € JUSQU'AU 31/08/2024,
75 € ENSUITE.
EN LIBRAIRIES LE 25 AVRIL.

Post-mallarméen

À la fois critique, traducteur et poète, André du Bouchet est né il y a cent ans. Disparu en 2001 dans la Drôme, où il s'était retiré loin des cénacles parisiens, ce passeur de l'invisible a laissé une œuvre dense, diverse et d'une technicité mallarméenne. *L'Incohérence* a été composé par du Bouchet à partir d'un ensemble de textes dont les plus anciens datent de 1954. Abondamment retravaillés, ceux-ci avaient précédemment paru séparément dans des catalogues d'exposition, comme celui de Tal Coat au Grand Palais en 1976, ou dans de prestigieuses revues comme *L'Éphémère* des éditions Maeght, les *Cahiers GLM*, *L'Ire des vents*, etc. Sous la forme reprise aujourd'hui par Gallimard, ce volume devenu introuvable avait été publié chez Hachette en 1979 et Fata Morgana en 1984. Réunion d'articles et de pensées hétérogènes, *L'Incohérence* pourrait nous apparaître comme un fourre-tout disparate, voire rebutant. Il en va tout autrement. Issue d'un sévère travail typographique, chaque page complète et éclaire un édifice à la fois visuel et métaphysique, architecture vivante d'une pensée en évolution. On retrouvera ici des noms familiers aux lecteurs du poète, Hercules Segers, Hölderlin, Bram van Velde, tous objets d'une interrogation incessante de la part d'André du Bouchet et en quelque sorte miroirs de ses propres créations : *« L'image parle, l'homme est muet »*, écrit-il dans « Traduit de Pasternak », paradoxe d'un poète qui n'en finit pas de méditer. ■

S.S.

WIKIPÉDIA - DR/GALLIMARD



★★★★☆
L'INCOHÉRENCE
ANDRÉ DU BOUCHET
240 P., GALLIMARD, 21 €

Esprit d'un temps

Il fut une époque héroïque où les lycées de Marseille affrétaient un bus pour envoyer leurs élèves chez Giono fumer en sa compagnie dans son jardin de Manosque. Où un jeune journaliste, encarté au PCF, débarqué de frais à Paris, poussait comme ça la porte de Gallimard, et tombait sur Paulhan. À ce dernier qui lui demande s'il veut être poète, il répond : « *Pas du tout, monsieur Paulhan ! Mon désir le plus cher est d'être footballeur professionnel.* » Écrivain, critique, scénariste, éditeur (Champ Libre, puis le Sagittaire), Gérard Guégan remue quelques souvenirs dans ce beau *Chant des livres,* qui ressemble à tout, sauf à des Mémoires : plutôt à des instantanés, des scènes vécues, des anecdotes et des portraits, comme des repères – juste ce qu'il faut pour capturer l'esprit d'une époque, marquer un goût, dire l'essentiel, laisser une trace. On croise, en vrac, Alphonse Boudard, Pierre Boutang, Henry Miller, Michel Mohrt, Jean-Pierre Martinet et d'autres, dans un pêle-mêle de fragments, concis à l'extrême. Sans souci des chapelles ni des causes, l'auteur ayant été vacciné contre le sectarisme grâce au PCF, qui le rappela à l'ordre pour avoir lu Armand Robin au lieu de Lénine. ■ **Bernard Quiriny**

Ainsi est-elle

« *Le féminisme n'a jamais tué personne. Le machisme tue tous les jours.* » Phrase emblématique de Benoîte Groult, cette citation marque bien l'orientation de ce volume organisé par sa fille Blandine de Caunes. À l'inverse d'une précédente compilation publiée en 2009 dans la « Bibliothèque Grasset » et consacrée à ses seuls romans, *Comme elles sont* élargit la vision en puisant aux multiples aspects de l'œuvre. Romans donc, mais aussi essais, préfaces, poèmes, journal, etc., tous centrés sur la cause des femmes, qu'elle a portée toute sa longue carrière, du cinglant *Ainsi soit-elle* à son dernier roman, *La Touche étoile*, plaidoyer très actuel pour le droit à mourir dans la dignité. On y redécouvre bien sûr la sensibilité de la romancière et l'acuité de l'essayiste, mais aussi la sensualité de la femme. Car la chair est très présente dans un corpus qui ne se veut pas purement théorique mais toujours ouvert sur la vie. Quelques pages inédites de son journal, écrit avec vivacité, révèlent une diariste acerbe et jettent sur les livres travaillés les gouttes plus acides de l'actualité et du quotidien. ■

Hubert Prolongeau

STÉPHANE CERRI/GRASSET - ESBY/WIKIPEDIA

★★★★☆
LE CHANT DES LIVRES
GÉRARD GUÉGAN
138 P., GRASSET, 16 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 MAI.

★★★★☆
COMME ELLES SONT
BENOÎTE GROULT
1 152 P., BOUQUINS, 32 €

Redéfinir l'amour

Avec ces deux volumes s'achève l'aventure éditoriale exceptionnelle que constitue l'édition des œuvres complètes de Goliarda Sapienza, commencée il y a vingt ans. Née à Catane en 1924, à la fois autrice, comédienne et anarchiste, Goliarda mourut en 1996 sans voir publier aucun de ses livres. Considéré comme son chef-d'œuvre, *L'Art de la joie*, refusé durant des décennies par les éditeurs italiens, fut même pour eux un sujet de raillerie. Angelo Maria Pellegrino, qui consacra tous ses efforts à faire connaître le génie de celle dont il partagea l'existence, nous donne avec *Goliarda* le portrait amoureux d'une femme libre, d'une combattante de la solitude enfin délivrée du silence et rayonnant dans toute sa splendeur. À ses dons littéraires, Goliarda ajoutait celui de bouleverser la vie de ses lecteurs, et c'est sa voix qu'on entend avec émotion dans *Miroirs du temps*, un choix de lettres rédigées à partir du début des années 1950 jusqu'à sa mort. Celles-ci éclairent une entreprise littéraire dont le but ultime n'est peut-être qu'une redéfinition de l'amour à laquelle chacun est invité à participer. Pénétrer l'intimité de cette femme tourmentée, hantée par le besoin de comprendre et de transmettre, apparaît comme la plus rare et la plus précieuse leçon d'humanité. ■ **S.S.**

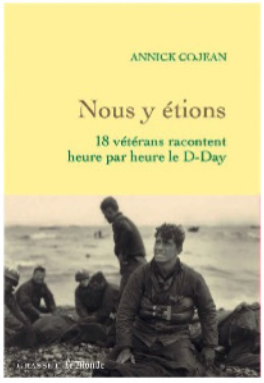
★★★★☆
GOLIARDA (ID.)
ANGELO MARIA PELLEGRINO
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR NATHALIE CASTAGNÉ,
200 P., LE TRIPODE, 17,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 MAI.

★★★★☆
MIROIRS DU TEMPS
GOLIARDA SAPIENZA
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR NATHALIE CASTAGNÉ,
320 P., LE TRIPODE, 25 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 MAI.

Annick Cojean

Nous y étions. 18 vétérans racontent heure par heure le D-Day

Annick Cojean a été biberonnée au débarquement du 6 juin 1944. Sa mère, Marie-Germaine, lui a souvent fait le récit, ainsi qu'à ses jeunes frères, tous terrorisés, de ces soldats s'extrayant des péniches de débarquement à Omaha et Utah Beach, des parachutistes allant au casse-pipe, du déluge de feu à Caen, ville martyre où sa famille vivait. Cette conteuse née avait alors 13 ans. Elle n'oubliera jamais les allées et venues jusqu'à la cave de la maison du boulevard Poincaré, puis la fuite à vélo hors de l'enfer sur terre. En 1994, sa fille Annick, devenue grand reporter au *Monde,* propose de faire le récit heure par heure du débarquement, pour les 50 ans du D-Day. La journaliste part donc à la recherche des vétérans, aux États-Unis, au Canada, en Grande-Bretagne, en France, mais aussi en Allemagne pour avoir le point de vue d'« en face ». Au total, elle rassemble dans *Nous y étions* dix-huit témoignages où l'on croise Wally Parr, qui atterrit en planeur à 0 h 10 ; le maquisard André Héricy, qui sabote la ligne Caen-Laval à 2 heures ; le ranger Len Hommel, qui escalade la pointe du Hoc à 7 h 15 ; l'aumônier René de Naurois, qui aborde Ouistreham à 7 h 15, avec les volontaires français du commando Kieffer ; le fantassin de la Wehrmacht Rolf de Boeser, dont le régiment tente de rallier Sainte-Mère-Église, à 17 heures, etc. Trente ans plus tard, alors que ces textes sont réédités, ces ultimes témoins sont tous morts, plusieurs d'entre eux ayant demandé que leurs cendres soient dispersées en Normandie. ■ **Emmanuel Hecht**



NOUS Y ÉTIONS. 18 VÉTÉRANS RACONTENT HEURE PAR HEURE LE D-DAY
ANNICK COJEAN
176 P., 18,50 €. COPYRIGHT GRASSET/ LE MONDE. EN LIBRAIRIES LE 15 MAI.

TINA MERANDON/GRASSET

BIO EXPRESS

1996
Annick Cojean reçoit le prestigieux prix Albert-Londres de la presse écrite pour une série de cinq reportages sur les mémoires de la Shoah, publiés dans *Le Monde* à l'occasion du cinquantenaire de la libération des camps d'extermination.

2012
La parution des *Proies. Dans le harem de Kadhafi* (Grasset) révèle l'usage systématique du viol comme arme de guerre en Libye, puis, dans une enquête publiée deux ans plus tard, dans la Syrie de Bachar el-Assad.

2020
Elle fait paraître un roman graphique, *Simone Veil ou la Force d'une femme* (Steinkis), coécrit avec Xavier Bétaucourt sur des dessins d'Étienne Oburie, et un témoignage, *Une farouche liberté* (Grasset), avec Gisèle Halimi, publié quelques semaines après le décès de l'avocate féministe.

6 juin, 0 h 10
Le planeur de l'Anglais Wally Parr descend sur Pegasus Bridge

Overlord a démarré. Le monde entier l'ignore encore, les Allemands n'ont rien deviné, mais, dans la nuit pluvieuse, la plus grande armada de tous les temps, tous feux éteints, est désormais en route vers les côtes de France. Des milliers d'avions font déjà vibrer les pistes des aérodromes du sud de l'Angleterre. Pour des dizaines de milliers de jeunes hommes placés sous le haut commandement allié, le D-Day n'a pas attendu l'aube pour être entamé. Minute par minute, chaque phase de l'opération est désormais planifiée selon une chronologie d'une rigueur implacable. La météo en bouleversera légèrement l'ordonnancement, la riposte allemande également. Mais personne ne sait encore ce que sera le D-Day.

Il ne reste que cinq heures trente d'obscurité. Une obscurité essentielle pour une série de missions commandos qui doivent jouer surprise et rapidité. L'élite des parachutistes – américains dans le Cotentin, britanniques dans la région de l'Orne – est mobilisée. Mais c'est à des troupes transportées en planeurs que l'on a décidé de faire appel pour la toute première mission sur le sol normand : la capture cruciale de deux ponts situés à l'est de Caen, l'un sur l'Orne, l'autre sur le canal menant à la mer, et donc la coupure d'une voie de communication précieuse pour les renforts allemands. Encore faut-il, malgré la nuit et les obstacles installés par Rommel, pouvoir poser les appareils à quelques mètres seulement des ponts… Wally Parr, un jeune Anglais de 22 ans, est dans le planeur de tête.

*

« On chantait. Oui, on chantait à tue-tête. On braillait *"It's a long way to Tipperary, it's a long way to go"* Et on enchaînait toutes nos rengaines ; celles de l'entraînement, et puis celles à la mode : *"Abie my boy, Cow cow boogie…"* Assis face à face sur les deux banquettes longeant la carlingue, le visage noirci au bouchon fumé, nous étions euphoriques et fiévreux, disons très excités. Les plaisanteries fusaient, aussi les taquineries sur les uns et les autres. On remarquait même en riant que, pour une fois, notre major n'était pas malade en cours de vol. Mais jamais peut-être n'avait-il été aussi concentré et tendu. J'étais fier de compter parmi les hommes de l'Ox and Bucks – Oxfordshire and Buckinghamshire Light Infantry – et fier que son nom se soit imposé d'emblée pour la première mission-suicide du D-Day. Car on était prêts, archi-prêts. Et je trouvais que c'était une fameuse idée d'utiliser des planeurs plutôt que des paras pour prendre de court les Allemands qui gardaient ces fichus ponts. Tout dépendrait bien sûr de l'adresse de leurs pilotes. Mais là, moi, j'avais confiance : c'étaient des as, des types assez fous et magnifiques pour promettre d'écraser leur engin la nuit, en terre inconnue, avec une précision évaluée en mètres ! Nous nous sentions invincibles.

Donc on chantait, et je ne crois pas qu'il s'agissait de camoufler une angoisse particulière. L'incertitude absolue sur ce qui nous attendait me rendait même impatient.

Soudain, le major John Howard a exigé le silence. Nous étions au-dessus de Cabourg, et le pilote allait larguer le câble de remorquage. Le bombardier Hallifax a viré pour regagner l'Angleterre ; le bruit du moteur s'est effacé pour ne laisser place qu'au sifflement léger de l'air contre les parois du planeur. Et nous avons amorcé en silence la descente sur le sol de France. À mille pieds, le pilote a crié : "J'aperçois le pont !" et Howard a demandé d'ouvrir les deux portes, car on n'avait pas de hublot. Le caporal Cain a dû m'aider à soulever la porte arrière qui était coincée. De l'air froid est entré.

On s'est pris par le bras en accrochant nos deux mains et en soulevant nos pieds du plancher. J'ai aperçu la cime très proche de quelques arbres. Et puis il y a eu un choc brutal, un fracas incroyable. On s'écrasait à 150 kilomètres à l'heure. L'appareil a rebondi, recogné le sol dans un bouquet d'étincelles, rebondi à nouveau avant de râper longuement la terre et de s'arrêter net avec un craquement effroyable à l'avant. Il y a eu un silence terrible, un nuage de poussière. Puis des hommes ont gémi ou juré. Cain a vite sauté en me criant bonne chance. J'ai appelé Charlie avec qui je devais faire équipe, échappé de peu à la baignade car une aile du planeur plongeait dans un marécage ; et j'ai tout de suite

POSTÉ À L'ENTRÉE DU PONT, HOWARD HURLAIT : "VITE ! TRAVERSEZ-MOI CE FOUTU PONT !" DES HOMMES S'Y ÉTAIENT DÉJÀ ENGAGÉS

aperçu la grande structure métallique dont le major avait fait faire une réplique pour notre entraînement.

Le pilote s'était posé à vingt pas du pont. C'était incroyable ! "En avant !", criait Howard. Chacun savait exactement ce qu'il devait faire. Ma mission à moi était de neutraliser deux bunkers allemands. Ils étaient exactement à l'endroit attendu. J'ai ouvert une porte et lancé une première grenade à l'intérieur de l'un d'eux ; il y a eu une explosion et Charlie est passé derrière moi mitrailler l'intérieur. On a fait la même chose dans le deuxième. Quelqu'un geignait dans le premier, alors j'y ai lancé une grenade au phosphore. Les deux autres planeurs s'étaient posés à leur tour à une minute d'intervalle. Les hommes accouraient au-dessus des barbelés en criant le code de leur section pour s'identifier dans le fatras général : "Baker ! Baker !" ou bien "Charlie" ou "Able". Moi c'était "Don ! Don ! Don !" Posté à l'entrée du pont, Howard hurlait : "Vite ! Traversez-moi ce foutu pont !" Des hommes s'y étaient déjà engagés. Il y a eu des décharges de mitraillette, des bruits de course sur la passerelle en acier. En quelques secondes, le pont de Bénouville était à nous ! •••

Des Allemands étaient morts, certains avaient fui rapidement ; d'autres étaient nos prisonniers, totalement ahuris par la rapidité de l'attaque. Il fallait maintenant nettoyer le secteur et prévoir une riposte en attendant le renfort des paras au béret rouge et des commandos au béret vert qui devaient venir de la mer. Howard sortait déjà son sifflet pour les guider vers nous.

Seul notre chef de section n'était pas à l'endroit où nous devions nous regrouper. Cela m'a inquiété. "Où est Brotheridge ?", ai-je crié partout. Personne ne l'avait vu. J'ai couru tout autour du pont. Et puis j'ai vu un corps que j'avais d'abord pris pour celui d'un Allemand. C'était lui, notre lieutenant, allongé sur le dos, les yeux fixés sur le pont. Je me suis penché. La lune soudain dégagée éclairait son visage. Il essayait de dire quelque chose. "Oh ! Sir, je suis désolé, je n'arrive pas à vous comprendre." J'ai soulevé délicatement sa tête pour me rapprocher de sa bouche. Mais il a eu une brusque aspiration et il a fermé les yeux. C'était fini. Le fameux pont était anglais mais Brotheridge était mort.

JUSQU'À PRÉSENT, TOUT RESSEMBLAIT À UN EXERCICE PARFAIT. NOUS AVIONS RÉPÉTÉ LE MOINDRE GESTE. PAS LA MORT DE DEN. CE FUT MA PREMIÈRE GORGÉE DE GUERRE

Cela m'a anéanti. Jusqu'à présent, tout ressemblait à un exercice parfait. Nous avions répété le moindre geste. Pas la mort de Den. Ce fut ma première gorgée de guerre.

Je suis allé rapporter au major la mort du lieutenant Brotheridge. Son radio désespérait de pouvoir transmettre le code signalant le succès de la mission. "Ham and Jam ! Ham and Jam !", répétait-il inlassablement au micro. *Ham* (jambon) pour la capture de Pegasus, *jam* (confiture) pour celle du pont de l'Orne. "Ham and Jam" : c'est ainsi aussi que nous concluons depuis toute correspondance entre vétérans ; pour Noël, pour le 6 juin. Un sceau de complicité éternelle…

Je suis revenu me mettre en position. La nuit était redevenue presque silencieuse. Mais alors que j'étais devant le petit café qui jouxte le pont, j'ai entendu un bruit curieux. "Chut !", j'ai dit à Charlie. On a retenu notre souffle et puis on a remarqué une grille qui devait communiquer avec la cave du café. Je me suis accroupi et j'ai aperçu à travers les barreaux une femme qui tenait contre elle deux petites filles et regardait avec anxiété vers la grille. Je lui ai fait signe et chuchoté : "Ne restez pas là, Madame !" J'avais peur qu'une grenade ne tombe par la faille. "Libérateurs ! Libérateurs ! Nous, Tommies !" Elle continuait de me fixer avec effroi. "Mais viens donc !", criait Charlie. J'ai mis la main dans ma poche et y ai trouvé une barre de chocolat que j'ai glissée à une petite fille à travers la grille. Soudain on a perçu un bruit de chars qui s'approchait. Tout le monde était sur le qui-vive. J'ai foncé chercher notre fusil antichar dans le planeur. Le choc de notre arrivée l'avait complètement faussé. Le fusil d'un autre planeur avait heureusement eu plus de chance. Il y eut une énorme déflagration. Et le tank a explosé dans le noir. C'était inouï. Je ne pouvais m'empêcher de penser : premier tank du D-Day, premier pont capturé, première famille libérée, premiers hommes tués…

Pas une seconde je ne pouvais imaginer que cela m'arriverait. Blessé, oui, peut-être. Tué, jamais. Pas moi. C'était de l'inconscience plus que de la confiance au ciel. La bénédiction d'un prêtre sur la piste d'aviation m'avait paru dérisoire. Dieu, vous savez, ne s'implique pas dans les batailles. Il n'est d'aucun bord, il s'en lave les mains. On ne peut pas compter sur lui. La guerre, vue d'en haut, est tellement impersonnelle. Chaque homme disparaît dans une masse de chiffres anonymes : 10 000 blessés, 5 000 morts… C'est comme ça. Alors que je ne connais pas, vu d'en bas, expérience humaine plus personnelle et plus incommunicable. J'ai vieilli si vite en 1944… »

*

Wally Parr est devenu laveur de vitres en Angleterre et a eu quatre enfants puis trois petits-enfants. Il s'est remarié en 1991 à une Française, Louise, rencontrée à Bénouville, près du fameux pont où il a choisi de vivre sa retraite. Il ne ratait jamais une rencontre entre vétérans du D-Day, signait son courrier « Ham and Jam » et, avant de mourir en 2005 à l'âge de 83 ans, a demandé que ses cendres soient réparties entre la banlieue de Londres où il avait vécu quarante ans… et le pont de Benouville, désormais appelé Pegasus Bridge en hommage aux soldats britanniques qui portaient sur leur manche l'insigne de Pégase, le cheval ailé. ■

L'INFO EN PLUS

Dans *Nous y étions,* Annick Cojean évoque le général Lord Lovat venu accompagné de son joueur de cornemuse. Cet aristocrate écossais en était à son second débarquement, après celui mené sur les plages de Dieppe et des environs, le 19 août 1942. L'opération Jubilee (6 000 hommes) avait pour but de tester les défenses allemandes. Le raid tourna au fiasco : 1 500 hommes morts et 3 000 blessés ou prisonniers. Lovat, alors lieutenant-colonel, et ses hommes furent parmi les rares à regagner l'Angleterre.

Simon Christopher Joseph Fraser dit Lord Lovat au retour de l'opération de Dieppe en 1942.

THE COLLECTIONS OF THE IMPERIAL WAR MUSEUMS

Musée de l'Armée Invalides

EXPOSITION
24 AVRIL–18 AOÛT 2024

DUELS

L'ART DU COMBAT

Exposition réalisée avec la participation exceptionnelle de BnF Bibliothèque nationale de France

#Duels

musee-armee.fr

Photo © des Journaux.com/RMN-Gdp. - © Photo, musée de l'Armée, Dist. RMN-Grand Palais / Arnaud Bizalion / Hervé Lewandowski

LORRAINE DE MEAUX

Une leçon de survie

L'historienne s'est attachée au parcours hors norme de l'ethnologue et héroïne de la Résistance Germaine Tillion, disparue en 2008, entrée au Panthéon en 2015. Sa biographie ravive les combats d'une éternelle engagée, qui traversa les heures les plus sombres du XXe siècle.

C'était au début des années 1990. Au mariage d'une amie, trois universitaires âgées restaient assises alors que déjà les danseurs dominaient la soirée. Je me souviens m'être approché pour faire connaissance. L'un d'elles m'avait accueilli avec un bon sourire et sa voisine l'avait présentée : *« C'est Germaine, Germaine Tillion ! »* C'était donc elle, ce petit bout de femme, qui figurait parmi nos gloires : cheveux blancs, doux visage. À cette époque, elle n'est pas encore considérée comme une immense héroïne. On la célébrait discrètement, comme Jean-Pierre Vernant, cet historien de l'Antiquité qui avait été le libérateur de Toulouse. Ou Marc Ferro, qui avait combattu pour la libération de Lyon. Tant de géants étaient encore parmi nous… Aujourd'hui, la figure de Germaine Tillion éclate au grand jour depuis son entrée au Panthéon. Pourtant, savons-nous vraiment qui a été cette grande dame ? Lorraine de Meaux est partie à sa recherche et nous livre une biographie d'une profondeur immense. Avec un style foisonnant de détails, elle pose *« le socle pour comprendre l'héroïne »*. On y retrouve la jeune Germaine, dans sa maison de Saint-Maur-des-Fossés, vivant avec sa sœur et sa mère, Émilie. Une famille dont le père est mort jeune. On travaille ensemble à rédiger des Guides bleus pour Hachette et à s'assurer de quoi vivre. Les enfants suivent des études classiques. Germaine commence par l'histoire de l'art, puis passe à une science en plein essor : l'ethnologie. Elle rencontre Marcel Mauss, qui sera son maître. Voyage de loisir en Allemagne, en 1933, au moment même où Hitler est nommé chancelier. Elle visite Königsberg sans percevoir le danger. Elle y revient en 1938 et découvre le tragique de l'Histoire. Entre-temps, elle effectue une mission dans les Aurès à la découverte des Berbères chaouis. La voici fusil en bandoulière, partant pour la chasse à dos d'âne, avec son chien.

« LE SANG INNOCENT CRIE VENGEANCE »

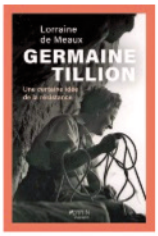
Dans cette Algérie des montagnes, isolée de tout, elle étudie les familles, le troc, les fondements des relations humaines. Une expérience qui la conduit au bout d'elle-même. Avec son amie Thérèse Rivière, elle rapporte *« 800 objets accompagnés de leurs fiches, 5 000 photographies légendées, 800 mètres de films, 45 enregistrements de chants avec leur transcription phonétique… »* De quoi faire sa thèse.

De nouveau en mission dans l'Aurès, en 1940, l'invasion allemande l'oblige à revenir. Elle marche sur les routes de l'exode. En entendant le discours du maréchal Pétain, le 17 juin 1940, elle enrage. La fibre nationale se déchire en elle. Dans Paris occupé, elle exècre la présence obsédante des Allemands. Là commence son parcours de résistante, et celui de sa mère, dont Lorraine de Meaux souligne le soutien actif. Germaine crée son propre groupe avec deux anciens colonels. Puis se lie avec d'autres, au sein du musée de l'Homme. Avec eux, elle construit le premier réseau de résistance français, plus tard baptisé

BRUNO KLEIN/PERRIN

« réseau du musée de l'Homme ». Elle en est l'une des chefs, en liaison directe avec Londres. Mais ces savants sont des amateurs. Encore en février 1941, ils s'interrogent sur l'opportunité « *d'adopter de faux noms* ». Elle est trahie, arrêtée, emprisonnée, déportée.Puis déportée, tout comme sa mère, résistante elle aussi. Germaine se retrouve à Ravensbrück en 1943, le terrible camp de concentration pour femmes, où Émilie la rejoindra en 1944.

Sa mère meurt avant la Libération ; Germaine tient, menacée d'être liquidée dans le cadre de l'opération Nuit et brouillard. Le manque et la douleur d'avoir perdu cet être cher seront longtemps présents. Plus tard, notre survivante est employée par Jacques Soustelle, tout juste nommé gouverneur d'Algérie, pour apaiser les relations avec le FLN. Elle poursuit sa mission, même quand son mentor est remplacé. En pleine bataille d'Alger, elle rencontre dans le plus grand secret l'indépendantiste Ali la Pointe. Elle lui demande d'arrêter les attentats, car « *le sang innocent crie vengeance* », dit-elle. Germaine a deviné la spirale du terrorisme et du contre-terrorisme. Elle rejette aussi la torture et défend Djamila Boupacha menacée par une justice expéditive, cheminant ici avec Gisèle Halimi. Au fond, l'ancienne résistante redoute que la monstrueuse maladie allemande ne corrompe la France. Devenue directrice d'études à l'EHESS, elle soutient le retour du général de Gaulle pour éviter cette dérive. Et appuie sa candidature à la première élection à la présidence de la République au suffrage universel direct, en 1965. Les années ont passé, sa dignité, son courage, son sens de la justice et de l'humanité sont reconnus autant que ses apports intellectuels. Au seuil des années 2000, elle devient une icône dont la panthéonisation s'impose. *Germaine Tillion,* la biographie de Lorraine de Meaux, la suit jusque-là, depuis sa naissance en 1907. Elle dresse le portrait d'une femme à laquelle on regrette de n'avoir pu parler vraiment. Cette lecture donne l'occasion d'une conversation silencieuse, si enrichissante. ■ **Fabrice d'Almeida**



EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★★★
GERMAINE TILLION
LORRAINE DE MEAUX
464 P., PERRIN, 24 €.
EN LIBRAIRIES LE 30 MAI.

Lumière sur une pionnière de l'IA

Grâce à MARION CARRÉ, l'éminente scientifique Alice Recoque sort de l'oubli, où certains auraient peut-être souhaité qu'elle restât…

En 2015, la page Wikipédia d'Alice Recoque (1929-2021), ingénieure informatique ayant œuvré dans l'essor de l'intelligence artificielle, est en passe d'être supprimée : selon un utilisateur, les sources concernant sa vie et ses travaux seraient à la fois rares et peu fiables. Un sursaut cruellement révélateur de l'invisibilisation qui touche la postérité des femmes illustres, en forme de trou noir qui les aspire dans l'oubli : moins il y a de sources de leurs faits et gestes produites par des canaux grand public, moins il y a de raisons de les conserver. La postérité est une nouvelle difficulté après celle d'être connue et reconnue quand on est une femme.

Dans *Qui a voulu effacer Alice Recoque ?*, Marion Carré part elle-même à la recherche de traces sur l'histoire de cette figure majeure des nouvelles technologies, dont elle tire une enquête riche et vivante qui « *raconte à la fois la naissance exaltante et conflictuelle de l'informatique* […] *et la vie d'une femme de science, volontaire et déterminée* », selon les mots de sa préfacière, Michelle Perrot. ■ **Eugénie Bourlet**

★★★☆☆
QUI A VOULU EFFACER ALICE RECOQUE ?
MARION CARRÉ
256 P., FAYARD, 20 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE
par Xavier Le Clerc

Éloge de la pensée vagabonde

« Si vous êtes absorbé par une tâche, occupé à taper fiévreusement sur votre clavier, vous avez l'air beaucoup plus respectable, pour ne pas dire plus "bankable", que si vous êtes en train de rêvasser sur un banc dans un parc. Rappelons-nous pourtant que Nietzsche affirmait trouver ses idées les plus fécondes en se promenant sans but ; pour être valable à ses yeux, une pensée devait surgir de la déambulation », nous explique Marina Van Zuylen dans *L'Art d'être distrait.* Ce livre brillant déconstruit la pensée quasi industrielle, obsédée par le résultat, la vitesse, la performance. Darwin se sentait atrophié après une vie de concentration qui le mena, confiait-il dans son journal, à ne plus apprécier la poésie et la musique, comme si ces rails d'une logique excessive, d'un rationnel linéaire, amoindrissaient l'empathie. La distraction, le rêve s'avèrent aussi un puissant levier de résilience. ***« C'est parce que nous rêvassons, divaguons ou perdons le fil d'une conversation, que nous sommes capables de ne pas verser dans le fanatisme, d'oublier les pires offenses et de continuer à avancer. »*** Cet essai à contre-courant de la société de consommation, des objectifs, du formatage, de la catégorisation, voire du dogmatisme, invite à se perdre. L'autrice y met en relief les trésors de la spontanéité, du hasard, de la flânerie. ***« L'attention distraite, cette façon double et si particulière d'écrire, d'écouter, de regarder est appelée à modifier et élargir radicalement notre rapport à l'espace et au temps. Il n'est pas trop tard pour nous ranger au côté des grands chantres du temps prétendument gaspillé, des adeptes de la rêverie, ou encore pour cultiver les plaisirs et les peines de la pensée vagabonde. »***

★★★★★
L'ART D'ÊTRE DISTRAIT. SE PERDRE POUR SE TROUVER (THE PLENITUDE OF DISTRACTION)
MARINA VAN ZUYLEN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CLOTILDE MEYER, 112 P., FLAMMARION, 18 €

LAURE QUENNOUËLLE-CORRE ▪ MICHEL HAU ▪ FÉLIX TORRES

Schizophrénies françaises

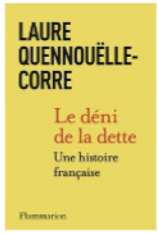
Trois historiens de l'économie placent les questions de la dette et du décrochage industriel de notre pays dans une vision à plus long terme, mettant au jour l'étonnante permanence de certaines de nos contradictions.

Ministère de l'Économie et des Finances.

En économie, la considération de l'Histoire est essentielle. Parce que nous agissons à l'intérieur d'institutions venues du passé, mais aussi parce que les peuples gardent en mémoire les grands événements, avant tout les négatifs, qui les ont affectés. C'est ce qu'illustre *Le Déni de la dette*, de Laure Quennouëlle-Corre. Étudiant l'opinion de 1914 à 2022, elle montre que nous ne nous soucions des finances publiques que lorsqu'elles dérapent et dégénèrent en crises, comme celles des années 1922-26, de l'après-subprimes en 2008, et en 2010 des dettes souveraines européennes. Pour financer nos dépenses, la droite préfère l'emprunt, la gauche, les impôts, avec des chassés-croisés entre elles, tant toutes deux doivent tenir compte de notre haine du fisc. En même temps, héritage du colbertisme et du gaullisme, nous aimons que l'État intervienne dans l'économie. Et nous sommes attachés à l'État social, dont nous attendons, en sujets passifs, qu'il nous « protège ». Face à ces demandes contraires, on comprend les zigzags de nos gouvernants, alternant périodes de rigueur déflationniste et de relance budgétaire…

Au-delà d'une analyse assez convenue de notre « *décrochage industriel* » – vu comme un « *défaut d'adaptation* » de notre pays au « *paysage globalisé* » succédant aux Trente Glorieuses, avec référence admirative, par contraste, à l'Allemagne –, c'est aussi ce qu'on tire de la lecture harassante mais instructive du pavé de Michel Hau et Félix Torres, *Le Décrochage français*. De 1983 à 2017, on y retrouve cette même oscillation libéralisme/dirigisme – aucune de ces formules n'ayant, à rebours de ce que semblent penser les auteurs, qui se contredisent en célébrant le succès de certaines de nos multinationales ex-firmes publiques, de supériorité absolue sur l'autre. Mais il reste que la question se pose en général, Hau et Torres soutenant une « *politique de l'offre* » qui les amène à vanter les mérites de… François Hollande ! De fait, nos balancements sont un inconvénient mais peuvent devenir un avantage, lorsque, comme aujourd'hui, les mutations du commerce international et la transition écologique déstabilisent toute une ancienne industrie. Et si les « Gaulois réfractaires » que, dixit certains, nous restons tiraient enfin bénéfice de leurs schizophrénies ? ■

Patrice Bollon



★★★★☆

LE DÉNI DE LA DETTE. UNE HISTOIRE FRANÇAISE (1914-2022)

LAURE QUENNOUËLLE-CORRE

384 P., FLAMMARION, 21 €

★★★★☆

LE DÉCROCHAGE FRANÇAIS. HISTOIRE D'UNE CONTRE-PERFORMANCE POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE (1983-2017)

MICHEL HAU, FÉLIX TORRES

528 P., PUF, 26 €

Quand nos « grands-remplaçants » désertent le pays

Que ce soit à Londres, Vancouver ou Singapour, on voit de plus en plus de nos jeunes d'origine immigrée, de « *deuxième génération* », qui y travaillent et veulent s'y installer. Ces « *expats* » partagent avec les autres un « *capital scolaire* » type Bac + 5 et le même désir d'ascension sociale. Mais, comme le montre *La France, tu l'aimes mais tu la quittes*, s'ajoute chez eux le sentiment que, bien qu'ils en aient la nationalité, on leur fait sentir dans l'Hexagone qu'ils ne sont pas vraiment des Français, à travers des « *micro-agressions* » continues les « *renvoyant à leurs origines* ». L'étranger signifie donc, pour eux, l'accès à un « *droit à l'indifférence* » qui les libère. Si cette enquête accorde sans doute trop de poids à la religion, elle confirme que notre pays reste marqué par une « *injonction assimilatrice* » pesante et irrationnelle car s'exerçant souvent sur des signes extérieurs dérisoires, l'apparence, l'attitude, etc. Ne serait-il pas temps d'en finir avec ces stupides pressions contre-productives ? ■

P.B.

★★★★☆

LA FRANCE, TU L'AIMES MAIS TU LA QUITTES. ENQUÊTE SUR LA DIASPORA FRANÇAISE MUSULMANE

OLIVIER ESTEVES, ALICE PICARD, JULIEN TALPIN

320 P., SEUIL, 23 €

ARTHUR WEIDMANN/WIKIPÉDIA

Tout sur un grand manitou

Thierry Lentz, le grand spécialiste de Napoléon, nous emmène à la découverte d'un Français surprenant, devenu américain : Charles Bedaux. Bedaux, méconnu de nos jours, est l'inventeur du système de chronométrage du travail, qui devait rendre plus efficaces la division et la spécialisation des tâches imaginées de production. Son efficacité lui permet de faire fortune et d'ouvrir des succursales dans vingt-deux pays. Le voici devenu riche, mondain, recevant Chaplin, Errol Flynn ou encore Ernest Hemingway. Bedaux est l'éclaireur des Windsor pour leur voyage en Allemagne nazie. Il y fait la connaissance de hauts dignitaires du régime afin de préserver les bonnes affaires de ses sociétés dans le Reich. Pendant la guerre, Bedaux s'adapte à Vichy, fricote avec les Allemands et ménage ses relations avec les Américains… Sarcastique, Thierry Lentz décrit cet homme hors norme au plus près de son agitation. Tantôt il nous montre les pièces à charge, rassemblées par le FBI et l'OSS, tantôt il cherche une explication pour justifier les tours et détours de ce personnage trouble. Bedaux n'était ni un sain ni un diable. Mais un séducteur qui a pris Thierry Lentz dans ses rets, et ses lecteurs avec. ■ **Fabrice d'Almeida**

★★★★☆
CHARLES BEDAUX LE MAGNIFIQUE (1886-1944)
THIERRY LENTZ
272 P., PERRIN, 21 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 MAI.

À l'ère victimaire

François Azouvi adore pourfendre nos idées reçues. Dans *Le Mythe du grand silence*, le philosophe prenait un malin plaisir à réfuter la croyance que la mémoire de la Shoah aurait été refoulée dès la fin de la guerre. En 2020, c'est la légende d'un de Gaulle colportant l'idée d'une France résistante dès la première heure qu'il battait en brèche. Cette fois-ci, il se penche sur la façon dont la figure du héros a disparu de nos mythes fondateurs, escamotée par celle de victime. Le constat n'est pas nouveau. Les sociologues Guillaume Erner ou Luc Boltanski avaient déjà pointé ce « *fait social* », qu'ils reliaient à la crise de légitimité des États-nations et au retour à un consensus compassionnel individualiste où une charité cryptochrétienne remplace la solidarité collective héritée d'un contrat social devenu moribond. *Du héros à la victime* soutient une thèse a priori divergente : la « *société des victimes* », écrit-il, serait rendue au contraire possible par le retrait du religieux dans sa forme institutionnelle. La Shoah, avec ses millions de morts, aurait donné l'impulsion principale à la transformation du « martyr » en « victime », du latin *victima*, « *créature vivante offerte aux dieux* ». Intéressante, la thèse mérite d'être soumise à contradiction. ■ **Jean-François Paillard**

★★★★☆
DU HÉROS À LA VICTIME : LA MÉTAMORPHOSE CONTEMPORAINE DU SACRÉ
FRANÇOIS AZOUVI
304 P., GALLIMARD, 24 €

BRUNO KLEIN/PERRIN – FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

ET AUSSI…

★★★☆☆
ÊTRE MÈRE
JULIA KERNINON (DIR.)
176 P., L'ICONOCLASTE, 18 €

« La parentalité est un seuil qu'on ne franchit qu'une seule fois. On est soit dehors, soit à l'intérieur, mais pour toujours », **écrit Julia Kerninon. Les récits de Claire Berest, Adeline Dieudonné et les autres racontent des expériences particulières. Aucune grossesse, aucune maternité ne se ressemble et chacune raconte ces changements physiques, psychologiques et intimes. Comment on les accepte ou non, qu'on les savoure ou qu'on les déteste. Et elles dévoilent ce paradoxe qui survient avec la maternité : la vie s'avère plus douce alors que la peur devient omniprésente. Sans doute le point commun de toutes les mères. Touchant.** **Aurélie Marcireau**

LES ÉCRIVAINS DE LiRE magazine

JEAN HÉLION, LE FRANC-TIREUR
FABRICE GAIGNAULT
256 P., FLAMMARION, 24 €

En marge de la belle rétrospective organisée par le musée d'Art moderne de la Ville de Paris, Fabrice Gaignault signe une biographie érudite et passionnante de Jean Hélion, peintre connu pour son goût de l'abstraction géométrique, dans le sillage de Piet Mondrian. Peu à peu, il est revenu à la représentation de la figure humaine dans les années 1930, avant de mettre de côté son activité pour combattre dans l'armée française pendant la Seconde Guerre mondiale, ce qui lui a valu d'être prisonnier en 1940. Jusqu'à la fin, son inspiration a varié entre dérision et gravité. L'auteur indique qu'il n'a jamais été déçu par ses tableaux, chacun portant *« un projet de vie »*. Même si *« son œuvre ne se donne pas facilement parce qu'elle est trop riche. Rien n'est ennuyeux, gratuit ou vain »*. **Gabrielle Martin**

RAPHAËLLE BACQUÉ - SAMUEL BLUMENFELD

Et Depardieu dans tout ça ?

Une enquête sur le parcours et la personnalité de ce monstre sacré, entre génie et goujaterie. Passionnant et frustrant.

C'est le 7 décembre dernier que le scandale éclata, avec la diffusion sur France 2 d'un *Complément d'enquête* réalisé à partir d'archives du tournage du documentaire de Yann Moix en Corée du Nord, en compagnie de Gérard Depardieu dont les propos résolument sexuels ont choqué plus d'un téléspectateur. Une polémique de plus – de trop ? – pour celui qui, peu de temps avant, faisait parler moins pour ses rôles récents que pour des accusations de viol (ou agressions) ou son soutien à Vladimir Poutine. Les Français doivent-ils aujourd'hui haïr et bannir celui qu'ils ont tant aimé ? C'est tout l'enjeu d'*Une affaire très française*, signé de la célèbre reporter Raphaëlle Bacqué et du journaliste de cinéma Samuel Blumenfeld[1], qui revient sur tout le parcours, complexe, de l'interprète des *Valseuses* et de *Cyrano*, oscillant entre « *le merveilleux acteur et l'insupportable harceleur, le poète d'exception et un individu obscène* ».

À travers l'histoire du « loulou » de Châteauroux devenu symbole d'ascension sociale, c'est non seulement le milieu du cinéma qui est ici scruté, mais la société tout entière. On pourrait s'attarder sur quelques anecdotes de tournage – le livre n'est pas avare en témoignages –, sur la mort de son fils, sur son goût pour l'argent ou sur son étrange fascination pour les dictateurs. Mais on retiendra surtout les développements sur le rapport de Gérard Depardieu aux femmes. Et la différence de traitement entre celles qu'il a ouvertement aimées *(« des femmes puissantes qui l'ont dominé de leur fermeté et de leur culture »)* et celles qui l'ont notamment accusé. Y aurait-il un lien avec ces viols auxquels il aurait « *participé* » (ou « *assisté* ») à l'âge de 9 ans ? Aurait-il été dépassé par son personnage, par le pouvoir ou par une époque qui ne supporte plus certains agissements ?

Gérard Depardieu dans *Welcome to New York* (2014).

Si *Une affaire très française* met bien en lumière les contrastes de l'individu et l'évolution du monde, cet ouvrage synthétique souffre toutefois d'un certain manque d'ambition. Page après page de ce travail (au demeurant intéressant), on regrette en effet de ne pas dévorer une énorme biographie, tant cette vie semble riche en événements, ici trop survolés ou passés sous silence. Évoque-t-on une existence ogresque à la manière d'un menu régime ? ■ **Baptiste Liger**

1. Dont on recommandera le récent (et très bon) *Delon-Belmondo* (Équateurs)

★★☆☆☆
UNE AFFAIRE TRÈS FRANÇAISE
RAPHAËLLE BACQUÉ, SAMUEL BLUMENFELD
192 P., ALBIN MICHEL, 20,90 €

Thérapie de fond

Pour la psychiatre Yasmine Liénard, l'exploration de nos traumatismes d'enfance et de nos émotions résoudrait les problèmes enfouis en soi afin de nous ouvrir au monde.

Nombre de nos cicatrices invisibles peuvent influencer nos comportements, nos relations, mais aussi notre insertion dans la sphère publique. C'est notamment ce qui ressort de *Guérir des blessures de son enfance,* où Yasmina Liénard offre une perspective singulière sur les liens profonds entre émotions, traumatismes d'enfance et état de la société, persuadée que « *dans cette exploration intérieure individuelle et ensemble, nous pourrons construire un monde meilleur* ».

Car il est de plus en plus certain que les émotions sont le siège du désordre et de la subjectivité. « *Elles semblent incontrôlables, paraissent surgir de nulle part alors qu'elles émanent du corps. Mais leur statut est souvent opposé à la raison, car le corps est considéré comme le lieu des pulsions et de l'animalité qui conduisent à des erreurs de jugement. Cette vision est un héritage de la tradition judéo-chrétienne et de la philosophie stoïcienne* », nous explique la psychiatre, également enseignante de méditation pleine conscience. Résultat : le cerveau « intellectuel » ne peut pas, par le langage, suffire à résoudre les problèmes enfouis dans les profondeurs de l'inconscient ne se manifestant souvent que par des sensations corporelles. Méditer et porter attention au corps favoriserait ainsi empathie et prosocialité. ■ **Sophie Péters**

★★★☆☆
GUÉRIR DES BLESSURES DE SON ENFANCE
YASMINE LIÉNARD
192 P., ODILE JACOB, 18,90 €

ALBUM/BELLADONNA PRODUCTIONS/WILD BUNCH/ AKG-IMAGES - DRFP/ODILE JACOB

Kant toujours présent

Il y a trois cents ans naissait Emmanuel Kant. Comme à chacun de ces anniversaires, journalistes et éditeurs ont choisi de mettre à l'honneur le philosophe, célébrant son œuvre et soulignant son actualité. Supervisé par Antoine Grandjean, l'ouvrage collectif *Kant (in)actuel* fait bien plus que sacrifier à cette tradition. Il s'en saisit philosophiquement pour poser la question fondamentale qui la sous-tend : que signifie, au juste, être « actuel » pour un penseur décédé il y a plusieurs siècles ? Convoquer les textes philosophiques du passé pour éclairer le présent n'est pas dénué d'ambiguïté, ce geste étant flanqué du double écueil de l'anachronisme (plaquer le présent sur le passé) et de l'anhistorisme (décontextualiser la pensée au point de la décharner). Ce livre y échappe par son parti pris : analyser comment concepts et problèmes kantiens touchant la connaissance, la métaphysique ou encore l'éthique continuent à nourrir un certain nombre de débats contemporains, y compris dans les prises de distance critiques. Et montrer que l'actualité d'une pensée se mesure à sa capacité à rester vivante, ravivée par le questionnement du présent et enrichie autant par ses écarts vis-à-vis de ce dernier que par la prise qu'elle a sur lui. ■

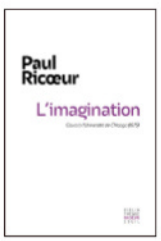
Marylin Maeso

★★★☆☆
KANT (IN)ACTUEL
ANTOINE GRANDJEAN (DIR.)
288 P., PUF, 23 €

Une pensée pour la création

Cinquante ans après avoir été prononcées, ces *Lectures on imagination* sont traduites en français dans une édition de référence qui complète un autre cours donné la même année en anglais sur l'imaginaire social et politique. La théorie de l'imagination se présentait en 1975 comme un nœud d'apories et un vrai champ de ruines. Celle élaborée par Ricœur dans *L'Imagination* s'avère être le fil conducteur sous-jacent de son œuvre. La forme du cours montre comment il travaillait les auteurs, comment sa réflexion était travaillée par ses lectures. Sa théorie générale de l'imagination, décisive pour l'ensemble de la pensée humaine dans des disciplines allant de la poésie aux sciences naturelles, est centrée non sur l'imagination seulement reproductrice, trace affaiblie d'une impression sensible ou copie du réel, mais sur l'imagination productrice et créatrice. La leçon d'introduction montre en quoi la question est piégée, par les questions de traductions et par le fait que les philosophes ont conféré aux mots « image » et « imagination » des sens souvent divergents. Les onze suivantes proposent des analyses d'auteurs, d'Aristote à Ryle et Sartre. Les dernières abordent l'imagination comme fiction. Un grand livre posthume. ■

Jean Montenot



★★★★★
L'IMAGINATION. COURS À L'UNIVERSITÉ DE CHICAGO, 1975 (LECTURES ON IMAGINATION)
PAUL RICŒUR
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR JEAN-LUC AMALRIC,
560 P., SEUIL/BIBLIOTHÈQUE

3 RAISONS DE REDÉCOUVRIR

LA VIE ET L'ŒUVRE DE MONIQUE WITTIG

Un intérêt renouvelé

2023, qui sonnait les vingt ans de sa disparition et les cinquante ans de la publication du *Corps lesbien*, a été un point d'orgue dans l'intérêt renouvelé que suscite Monique Wittig. Cette année a été le cadre de nombreux événements, de rééditions de ses ouvrages avec préface inédite et actualisée, etc., intérêt qui alimente et répond à une véritable envie outre la date anniversaire : mieux connaître celle qui fut l'une des instigatrices du Mouvement de libération des femmes et l'autrice féministe et lesbienne d'une œuvre littéraire explosive.

Une influence dans le monde entier

Dans l'arène ennemie réunit la quasi-totalité des textes et des entretiens donnés et menés par Wittig en France mais surtout ailleurs. En 1970, reconnue depuis la publication de son premier livre, *L'Opoponax*, elle participe à des actions coup de poing, aux manifestations et aux réunions dans les universités et les usines. Elle écrit également des articles brûlots dans des revues qu'elle cofonde et anime. Leur portée actuelle fait écho à celle de ses propos étayés dans *La Pensée straight*, recueil phare dont le titre est tiré d'une conférence qui achève la rupture entre le radicalisme de Wittig et une autre manière d'envisager la lutte des femmes.

Un ton et un style révolutionnaires

La langue de Monique Wittig est, selon elle, un véritable *« cheval de Troie »* à l'intérieur du système de domination hétérosexuelle où brille cette force de sape qui n'a rien d'abstrait. Elle-même l'annonce : *« Notre rupture pratique consistera donc en la production de textes inattendus. »*

Eugénie Bourlet

★★★★☆
DANS L'ARÈNE ENNEMIE. TEXTES ET ENTRETIENS, 1966-1999
MONIQUE WITTIG
368 P., MINUIT, 22 €

SCHILLER-NATIONALMUSEUM, MARBACH AM NECKAR, GERMANY – LOUIS MONIER. ALL RIGHTS RESERVED 2023/BRIDGEMAN IMAGES

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
LA SCIENCE DES RÊVES
GUILLAUME JACQUEMONT
304 P., CHAMPS SCIENCES, 9 €

On passe des heures à rêver. Pourtant, le domaine des songes nous semble bien obscur et inaccessible. Pour franchir cette frontière, située au cœur de notre cerveau, cet ouvrage se penche tant sur les découvertes en neurosciences (pour le fonctionnement des songes) que sur celles de la psychologie (pour apprendre à les interpréter). Il livre des connaissances, des outils, et explore même la notion de rêve lucide, cet état où l'on est conscient de rêver. M.D.-B.

★★☆☆☆
QU'EST-CE QUE LA SOUVERAINETÉ ?
GÉRARD MAIRET
352 P., FOLIO ESSAIS, 9,40 €

Façonnés par *« la fiction de particularismes souverains »* dont ce spécialiste de philosophie politique détaille les fondements métaphysiques et les étapes historiques, les États-nations de l'Europe sont aujourd'hui en crise. La guerre frappe à leur porte, et pourtant ils s'accrochent à leur sacro-sainte souveraineté tout en soumettant leurs citoyens aux normes d'une Union européenne dépourvue de véritable identité. Et s'il était temps de lui en donner une ? Jean-François Paillard

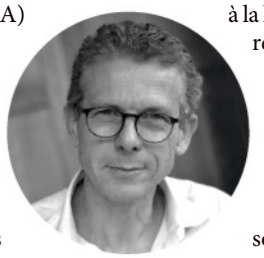
★★★☆☆
EN MÉMOIRE DE LA MÉMOIRE
MARIA STEPANOVA
640 P., LE LIVRE DE POCHE, 9,90 €

Lors de sa réception du prix Berman en 2023 pour *En mémoire de la mémoire,* exploration des méandres, des traces et des souvenirs familiaux imbriqués dans la grande Histoire, Maria Stepanova a déclaré : *« Aujourd'hui, alors que les fantômes refont surface, toute interprétation du passé et du présent peut devenir un dogme, si l'on est prêt à tuer en son nom. »* Réflexions sur la mémoire individuelle et collective, son livre s'érige contre toute version univoque de cette histoire et prend, à l'heure où son autrice s'est exilée hors de sa Russie natale, une dimension encore plus combative. Eugénie Bourlet

GILLES BABINET

D'algorithmes et d'herbe fraîche

L'écrivain entrepreneur explore les solutions propres à l'IA pour lutter contre l'urgence climatique.



Intelligence artificielle (IA) *versus* crise écologique : voilà deux domaines qui paraissent dissociés, voire irréconciliables. À l'inverse, le parti pris de Gilles Babinet est d'en mettre une – l'IA – au service de l'autre. Après tout, les dernières avancées scientifiques démontrent toujours un peu plus combien notre planète est un système complexe, un réseau aux nombreuses ramifications interconnectées. Le changement climatique n'échappe pas à cette règle, tant pour le comprendre que pour lutter contre son aggravation. L'auteur détaille comment, dans le numérique, l'agriculture, les transports, la fabrication de matériaux, la capacité de l'IA à traiter d'immenses volumes de données pourrait mener à des solutions plus « vertes » et responsables.

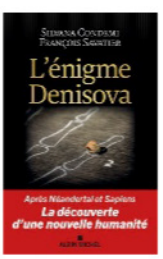
Mais ne serait-ce pas là une forme de techno-solutionnisme ? Doit-on vraiment s'en remettre autant à une technologie, alors qu'il existe aussi l'enjeu de la sobriété ? C'est là un questionnement légitime qui apparaît à la lecture de *Green IA*. L'auteur y répond en partie en invitant à une forme de nouvel équilibre. Son introduction, « Du sentiment d'être un boomer », sur le ton de la confidence littéraire, est d'ailleurs d'une intéressante humilité : il se souvient comment un dialogue avec un jeune étudiant l'a poussé à prendre conscience de son impact écologique et à renouveler son point de vue. De la même façon, cet ouvrage relève d'une proposition ouverte, mais concrète, pour un renouveau écologique et social dans notre rapport aux technologies. ■

Marcus Dupont-Besnard

★★★☆☆
GREEN IA
GILLES BABINET
224 P., ODILE JACOB, 17,99 €

Troisième humanité

En science, il ne faut jamais être trop certain de tout connaître. Parfois, on découvre tout bonnement une nouvelle espèce humaine. Cette trouvaille sidérante remonte à 2010. *« Dans une obscure grotte du massif de l'Altaï* [situé en Sibérie] *– Denisova –, on avait découvert un génome humain inconnu, ni néandertalien, ni sapiens, ni martien… »,* expliquent les auteurs de cette enquête scientifique sur les traces de Denisova. Cette espèce humaine éteinte vient s'ajouter à Sapiens et à Néandertal. Mais nous ne sommes pas forcément plus avancés. D'où vient cette espèce, comment vivait-elle, qu'en reste-t-il aujourd'hui dans notre ADN ? Avec *L'Énigme Denisova*, Silvana Condemi et François Savatier ouvrent les portes d'un passé plus vaste que prévu, et d'une discipline fascinante : la paléogénétique. ■ **M.D-B.**



★★★☆☆
L'ÉNIGME DENISOVA
SILVANA CONDEMI, FRANÇOIS SAVATIER
320 P., ALBIN MICHEL, 22,90 €

PF/ODILE JACOB

MOT DE TÊTE

PASCAL ORY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

« Antisémitisme »

Voici l'un de ces mots qui tuent, soit par ce qu'il pose – une action, meurtrière –, soit par ce qu'il suppose – une accusation, déshonorante. Mais, par là même, voici un des mots les plus ambigus, voire les plus équivoques. Et, comme toujours, l'ambiguïté vient des origines et l'équivoque, de l'histoire. L'origine de ce qu'il faut, dès lors, appeler tout simplement la haine du juif (« judéophobie », pour parler comme les savants, qui alourdissent le problème en y faisant entrer une lecture psychologique) n'est pas si difficile à chercher : elle est tout entière dans l'une des plus grandes révolutions culturelles de l'humanité.

On aura reconnu le christianisme, dont, comme on le sait, est issu l'islam. Avant elle, les juifs – contrairement à ce que disent certaines histoires de l'antisémitisme, nourries à deux sources d'anachronisme : la Bible et la modernité antijuive – ne font pas l'objet d'une « question », donc d'un regard et d'un traitement spéciaux : ils sont une communauté comme une autre, régie, en fonction des rapports de force géopolitiques de l'époque, par toute une série d'états de fait transformés en état de droit : autonome, instrumentalisée ou dominée. Quand la puissance romaine s'empare de Jérusalem en 70 de l'ère chrétienne – justement… –, les deux vainqueurs sont l'un (Titus) l'amant d'une princesse juive, l'autre (Tibère Alexandre) un généralissime d'origine juive. Tout change avec le christianisme, non du fait de sa distance mais de sa proximité. Les Juifs n'acceptent pas de se convertir au sens de l'Histoire tel qu'il est dessiné par Paul de Tarse, Mahomet ou Luther : voilà qui est impardonnable. De ce qui n'est pas un drame mais une tragédie – il y a tragédie quand les protagonistes vont ensemble vers l'abîme – sortira un millénaire et demi de mythes et de politiques antijuifs : le terme qui résume bien cette première phrase est celui d'« antijudaïsme ».

L'antisémitisme, lui, comme son nom l'indique, est une idéologie moderne. La modernité du XIXe siècle croit en la science. La linguistique moderne établit une classification des langues (ici « sémitiques ») et invente, dans la foulée, deux figures structurantes : la classe – qui est, tout simplement, un principe de classemen – et la race. Les notions polémologiques de « lutte des classes » et de « lutte des races » sont, comme par hasard, contemporaines. La substitution de la race à la religion présente, on le voit, un grand avantage : pouvoir continuer à détester les juifs sans être obligé de continuer à croire en Dieu. L'inventeur du mot dans son acception positive, l'Allemand Wilhelm Marr, est le type achevé de l'intellectuel d'extrême gauche : athée militant – c'est d'abord comme cela qu'il se fait connaître –, matérialiste, adversaire radical de l'establishment. Il préside à la création de la première ligue antisémite. La nouvelle extrême droite fin de siècle, nationaliste et populiste, saisira très vite l'intérêt de la chose : pour se concilier une part notable des suffrages populaires, rien de tel que la judéophobie.

> UN DES MOTS LES PLUS AMBIGUS, VOIRE LES PLUS ÉQUIVOQUES

Et la tragédie a continué. À partir du XVIe siècle, l'antijudaïsme avait commencé à reculer, sous l'effet – notons-le au passage – de la relecture calviniste de l'Ancien Testament, donc du fait d'une évolution des *goys*. On vient de voir que ce recul n'a pas empêché un rebond moderniste de la haine. Après la chute du IIIe Reich, les choses semblent enfin définitivement claires : l'antisémitisme, lui aussi, est vaincu. Mais ne voilà-t-il pas que ce moment (1945) est exactement contemporain de la naissance de l'État d'Israël (1948) – qui lui est, au reste, intrinsèquement liée. Une troisième figure s'avance alors vers le devant de la scène : l'antisionisme.

Figure fondamentalement géopolitique, mais dont l'énergie propre est de cumuler et de superposer contre le projet israélien – que la loi de 2018 a judéisé plus que jamais – les deux judéophobies antérieures : l'antijudaïsme, très présent, en particulier, dans l'islamisme, et l'antisémitisme, mobilisateur à l'échelle de la planète, indépendamment des choix religieux. Confusion des termes et des raisonnements, dira-t-on ? Renforcement, plutôt ; puisque, vous le savez, « *on ne sort de l'ambiguïté qu'à son détriment* ». ■

AUDREY SOVIGNET

À jamais les premiers !

Bernard Cerquiglini.

Que l'on partage ou non son enthousiasme pour une orthographe nouvelle dont il fut et demeure l'un des fers de lance, il faut reconnaître à Bernard Cerquiglini, outre d'indéniables compétences linguistiques, un solide sens de l'humour et de la provocation. Crier à la face du monde et du balcon de son dernier ouvrage que « la langue anglaise n'existe pas », en ces temps où elle se répand comme un chancre, il fallait oser !

Le risque, certes, n'était pas des plus grands. Il n'est nul besoin de connaître l'inlassable traqueur d'anglicismes de l'écurie Larousse pour deviner qu'il fait ici dans le clin d'œil entendu. Pas davantage de s'entendre confirmer dès la préface que *« la langue anglaise existe. Elle est parlée (langue maternelle ou seconde) par un milliard d'êtres humains; et tant d'autres la désirent, qui en barbouillent leur parlure native »*. On ne le sait, hélas ! que trop.

CE QUE L'ANGLAIS DOIT AU FRANÇAIS

Mais la provocation ne mène à tout qu'à condition d'en sortir. Et le titre de l'ouvrage ne serait pas complet si l'on n'y ajoutait le propos définitif qu'Alexandre Dumas met dans la bouche de son héros d'Artagnan : le prétendu anglais n'est en réalité que « du français mal prononcé ». La thèse, dès lors, n'est pas sans rappeler celle que développait, naguère, une autre linguiste, Henriette Walter, dans *Honni soit qui mal y pense* : l'anglais, langue finalement moins germanique que romane, doit, sinon tout, du moins beaucoup au français. Au bas… mot, quelque 80 000 termes, soit l'équivalent de ce Petit Larousse aux destinées duquel préside l'auteur chaque année ! Ce qui suit ne sera qu'une longue (mais passionnante) démonstration de ce postulat, exemples plus étonnants les uns que les autres à l'appui.

Quelle revanche – pour le francophone qui n'a pas peu souffert d'entendre, lors de la seconde guerre du Golfe, les néoconservateurs de Deubeuliou Bush moquer une langue devenue confidentielle – de se voir expliquer par Cerquiglini que même cette Paramount que les Yankees chérissent par-dessus tout descend de l'ancien français *par amont* ! Que ces damnés rosbifs, censés tirer toujours les premiers, se soient en réalité comportés en vils copieurs ne peut évidemment que flatter un orgueil national qui en est trop souvent réduit à piétiner la rose à Twickenham – et encore, pas tous les deux ans ! Pour un peu, on croirait entendre les supporteurs de l'Ohème rappeler à ces rouleurs de caisse de Parisiens du Qatar que, quoi qu'il arrive, ils resteront les premiers à avoir offert la coupe aux grandes oreilles à la France !

Cela dit, et de même que cela ne plomberait pas l'ambiance de la Canebière d'en remporter une deuxième, nos échecs d'aujourd'hui ne peuvent durablement trouver leur absolution dans nos succès d'hier. Que la langue anglaise n'existe pas ne saurait nous faire oublier que la française, elle, existe de moins en moins… ■ **Bruno Dewaele**

LA LANGUE ANGLAISE N'EXISTE PAS. C'EST DU FRANÇAIS MAL PRONONCÉ
BERNARD CERQUIGLINI
208 P., FOLIO ESSAIS, 7,80 €

À LIRE BON CHIC BON GENRE

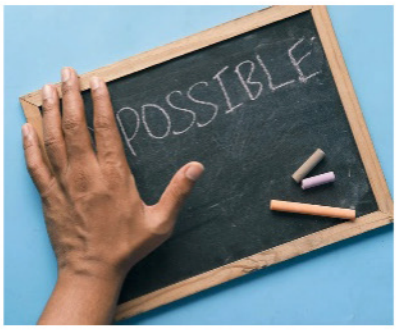
Et si la principale difficulté du français, bien plus que dans l'accord du participe passé des verbes pronominaux ou le pluriel des noms composés, résidait dans le fait que chacun de ses substantifs avait un genre qui, pour être bien défini, ne lui en était pas moins attribué de façon souvent aléatoire ? Bernard Pivot, quand on lui demandait s'il était lui-même un crack en orthographe, avait pour habitude de répondre, modeste, que, « plutôt bon » en la matière, il n'en était pas moins « brouillé avec le sexe des mots » ! Son bras droit de l'époque, Line Sommant, s'en est probablement souvenue à l'heure d'écrire ce petit livre précisément consacré au genre des noms communs. Les 170 exercices qu'il contient auront tôt fait de vous convaincre qu'il ne va pas de soi pour chacun d'eux, et que l'hésitation est souvent de règle, jusques et y compris pour certains vocables des plus courants ! De quoi vous valoir quelques cernes viola… *cés*, voire une crise d'urticaire gé… *ante* ! Au demeurant, rassurez-vous : ce ne sera qu'un… bon moment à passer, au besoin en groupe, ledit exercice se prêtant à merveille à une compétition familiale. Alors, mâles ou femelles, l'amiante, l'ébène et l'obélisque ? Faites vos jeux ! ■ **B.D.**

SAUREZ-VOUS DISTINGUER LE MASCULIN DU FÉMININ ET FAIRE LES BONS ACCORDS ?
LINE SOMMANT
64 P., LAROUSSE, 5,95 €

COLL. PARTICULIÈRE

➔ QU'EST-CE QU'ON ÉCRIT ?

Le moins de fautes *possibles* ou *possible* ?



Quand ce dilemme constituerait le fonds de commerce habituel des dictées de compétition, il devrait pouvoir se résoudre sans trop de douleur, et avec un minimum de logique. Si l'adjectif *possible* s'accorde des plus naturellement avec le nom qu'il qualifie (« il a commis toutes les fautes *possibles* »), il demeure presque toujours invariable (c'est le cas dans l'exemple qui sert de titre à cette rubrique) après un nom pluriel précédé d'un superlatif (en l'occurrence, *le moins*) : « le moins de fautes *possible* », donc ! C'est que, dans ce cas, *possible* porte la plupart du temps sur ledit superlatif, au point qu'il pourrait être déplacé dans la phrase : « le moins *possible* de fautes »… Exception célèbre qui confirme la règle, le « meilleur des mondes *possibles* » dont nous rebat les oreilles le pseudo-philosophe Pangloss dans *Candide* de Voltaire. Mais pour avoir sué sang et eau sur ce classique aimé du baccalauréat, chacun comprendra que le sens est, en l'espèce, tout différent et que l'adjectif *possible* porte alors moins sur le superlatif que sur le nom : il est cette fois question, conformément à la thèse leibnizienne, de « mondes possibles », entendez « qui puissent être conçus par Dieu » (celui-ci ne saurait en effet les créer sans tache, auquel cas ils ne se distingueraient pas de lui-même, parfait par essence). Subtil, mais juste ! ■

B.D.

➔ LE VOCABLE DU MOIS

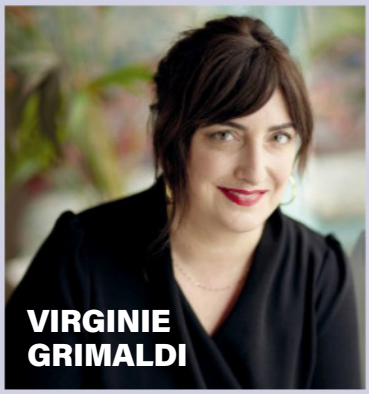
Nommage

Vocable du mois, c'est vite dit ! Ç'aurait été le cas, à l'heure où nous apprenions que la Ligue 1 de football s'appellerait McDonald's pour trois ans, si cette recommandation des commissions de néologie l'avait emporté sur l'affreux « naming ». Mais ce dernier a manifestement encore de beaux jours devant lui, tout comme la pratique qu'il décrit et que de plus en plus décrient. C'est que, persiflent quelques rabat-joie qui déplorent la mise sous tutelle de leur sport préféré par le fric tout-puissant, il sera désormais difficile aux commentateurs de stigmatiser le jeu haché, de même qu'aux arbitres de siffler une faute quand un joueur se voit prendre par deux autres en sandwich ! C'est égal, il est à craindre que cette manie qui a d'ores et déjà transformé nos stades en compagnies d'assurances (Groupama Stadium à Lyon, Matmut Atlantique à Bordeaux, Allianz Riviera à Nice…) ne fasse tache d'huile sur la sphère culturelle (à quand le château de Versailles Carglass ?). Tout compte fait, n'allons pas outre mesure regretter que le *nommage* n'ait pu faire sa percée. Précédé d'un indéfini, n'eût-il pas ressemblé par trop, par la grâce de la seule liaison, à un hommage qu'il ne mérite nullement ? À pratique mercantile et intéressée, terme détestable qui arrache l'oreille. Au fond, on reste là dans l'ordre des choses… ■

B.D.

TOWFIQU BARBHUIYA/PEXELS – DR - PASCAL ITO/FLAMMARION

LE MOT PRÉFÉRÉ DE



VIRGINIE GRIMALDI

« Sens »

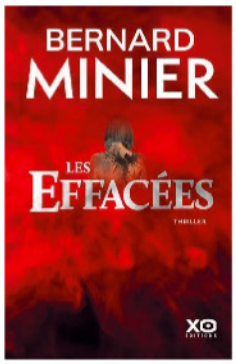
« À peine quatre lettres, une syllabe, presque un sifflement. Il peut être interdit, dessus dessous, il peut être bon ou pratique, commun ou double. Il peut en manquer, n'en avoir aucun, donner la direction ou la définition. Mais, si "sens" est mon mot préféré, c'est aussi parce qu'on en possède cinq, et que je me reconnais dans la phrase de Flaubert : *"J'ai une sensibilité exacerbée, ce qui érafle les autres me déchire."* Grâce au goût, on connaît l'acidité sucrée d'une fraise fraîchement cueillie, on voyage en Asie avec une pincée de curcuma, on retombe en enfance dans un chocolat chaud. Grâce à la vue, on s'émeut de petits pieds qui foulent le sable pour la première fois, on est époustouflé par le soleil qui enflamme le ciel, on emprisonne les visages aimés dans notre mémoire. Grâce au toucher, on frémit sous une caresse, on frissonne les premiers soirs d'hiver, on parcourt le visage parcheminé d'une grand-mère. Grâce à l'odorat, on se shoote au creux du cou d'un nouveau-né, on reconnaît entre mille le parfum d'une mère, on devine le printemps et son herbe coupée, on salive en passant devant une boulangerie. Grâce à l'ouïe, on retrouve nos 15 ans au hasard d'un titre à la radio, on entend ses "je t'aime" chuchotés au matin, on écoute les premiers battements d'une vie à venir. »

Propos recueillis par Hubert Artus

Dernier livre paru : *Plus grand que le ciel* (Flammarion)

Une bonne correction

Vous avez sans doute lu, dans notre numéro d'avril, cet extrait des *Effacées*, de Bernard Minier. Las ! neuf erreurs s'y sont glissées depuis lors. Les repérerez-vous toutes ?



« Aucun des examens gynécologiques effectués par le légiste n'avaient trouvé de signes de viol ou d'agression sexuelle, ni même de sévice.
Ce n'en était pas moins un créve-cœur de penser à leur captivité, à leur calvaire ultime, aux cinq derniers jours de leur existance, que Paz et Andrea avaient passés loin de leurs familles (le légiste avait établi dans les deux cas ce délais entre la disparition et la mort), de leurs conjoints, de leurs enfants, de leurs amis, avec la mort pour seule issue et ce monstre pour seule compagnie.
Où les gardaient-il ? Dans quelles conditions ?
Et pourquoi cinq jours, pourquoi pas quatre ou dix ?
Leur faisait-il à croire jusqu'au dernier moment qu'il allait les libérer ? La dernière avait forcément entendu parler des deux autres par la presse ou par les réseaux sociaux avant d'être kidnappée. Tout le monde en parlait. Par conséquent, elle n'avait guère dû se faire d'illusion sur ce qu'il attendait. »

Le mot mystère

Quand l'un n'empêcherait pas l'autre, on me met plus souvent sur le nez que sous le derrière ! Voilà qui devrait vous aider à y voir clair et à deviner ce que je suis…

Le supplice du -al

Bientôt Cannes et son rassurant festival, dans la mesure où il ne viendrait à l'idée de quiconque, au pluriel, d'évoquer « des festivaux » ! Montreriez-vous autant de sérénité pour les huit substantifs qui suivent ?

A. chenal **B.** corral **C.** eurosignal **D.** mémorial
E. orignal **F.** piédestal **G.** récital **H.** urinal

Deux jeux en un !

Après avoir identifié le seul de ces six mots qui n'insulte pas l'orthographe (et corrigé les cinq autres au passage), saurez-vous dénicher leur point commun ?

A. baise-main **B.** crémaillière **C.** cymaise
D. emmaillotter **E.** maïeuthicien **F.** soumaintrin

Bruno Dewaele

SOLUTIONS

Une bonne correction
Avait trouvé (ce verbe doit s'accorder avec le sujet *aucun*, et non avec les compléments au pluriel qui suivent) – **sévices** (ce nom ne s'emploie qu'au pluriel) – **crève-cœur** (accent grave, et non aigu) – **existence** – **délai** (contrairement à la graphie traditionnelle de *relais*) – Où les **gardait**-il ? (accord du verbe avec le sujet inversé *il*, et non avec le COD, *les*, qui le précède) – Leur faisait-il **accroire** (avec *à croire* en deux mots, la phrase n'avait aucun sens) – se faire d'**illusions** (on ne se fait pas *une*, mais *des* illusions) – ce **qui l'attendait** (attention au sens !).

Le mot mystère
Il s'agissait de la **monture** : il n'est que trop clair que, dans le monde, les porteurs de lunettes sont plus nombreux que les cavaliers !

Le supplice du -al
Font comme *festival* : **B**, **C** et **G**. Mais *des chenaux*, *des mémoriaux*, *des orignaux*, *des piédestaux* et *des urinaux*.

Deux jeux en un !
Réponse… **C**. Cette graphie ancienne est en effet avalisée par Larousse, à côté du plus fréquent *cimaise*. Les autres doivent s'écrire *baisemain* (sans trait d'union aujourd'hui), *crémaillère*, *emmailloter*, *maïeuticien* et *soumaintrin*. Ce qu'avaient en commun ces six mots, et qui ne vous avait sans doute pas échappé, c'est qu'ils contenaient les trois lettres de ce mois de mai…

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »

Française, un peu plus âgée, sophistiquée, mystérieuse…

Isabelle, l'après-midi

L'impérissable idéal

Douglas Kennedy, Belfond, 2020

Le Mot de Cambronne

« Grenadiers, rendez-vous ! » reprit Sir Charles Colville. C'est alors que, fou d'impatience et de colère, Cambronne lâcha :

« Non, le combat merde ! »

Sacha Guitry, Le Livre de Poche, 1972

Un livre peut en cacher un autre :

Le Corsaire

Lord Byron, Ressouvenances, 1997

est l'anagramme de

La Sorcière

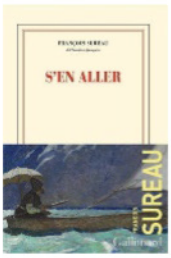
Jules Michelet, Flammarion, 1993

« Cœur et tambour battants »

S'en aller

Le larsen

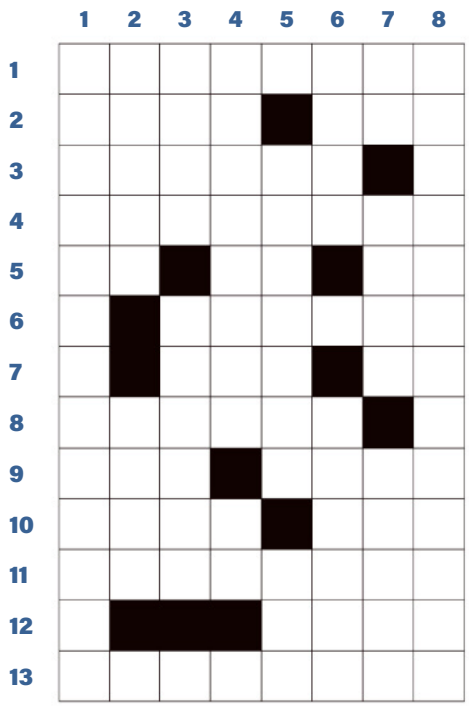
François Sureau, Gallimard, 2024



Malebranche

Arme blanche

Nicolas de Malebranche, *Traité de morale,* Flammarion, 1999



• LES MOTS CROISÉS de Jean-Pierre Colignon

Horizontalement

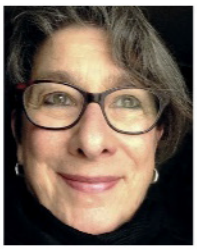
1. S'intéresse à toutes les espèces. **2.** Retient les imprudents. Antique salutation. **3.** Cercles de jeux anciens. **4.** Habite dans une Botte. **5.** Devant les lettres. Donne le ton. Ajout au texte. **6.** Visée. **7.** Même gros, devrait être dans l'ordre. Réunion d'étoiles. **8.** Vit dans la vase. **9.** Renforce le Danube. Ici, ont été rompus. **10.** Toponyme palindromique. Majeur en Italie. **11.** Grise mine. **12.** A été mis en balance. **13.** Portés au firmament.

Verticalement

1. Se servent d'instruments à cordes. **2.** Aménagées pour saucissonner. Eut son père sur le dos. **3.** Infante bouleversée. Plier des bouts de pages. **4.** Marque d'un âge certain. Abréviation pour un parent aîné. **5.** Bien installés dans la société. Il refuse souvent de se coucher. **6.** Cité en Roumanie. Honorés d'un coup de chapeau. **7.** Peut remplacer un code postal. Rapière ou flamberge. Continue, chez les baroques. **8.** En avaient déjà un grain !

Le Québec à l'honneur

Cette année, la littérature québécoise est mise en avant lors de plusieurs événements en France, dont le Festival du livre de Paris où elle sera l'invitée d'honneur. Romans, polars, jeunesse, essais…, il y en aura pour tous les goûts ! Petite sélection.

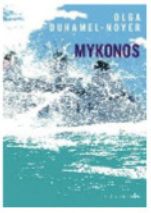


VOYAGES CULINAIRES ET DINOSAURES

La production jeunesse québécoise connaît un dynamisme et une créativité à souligner. Parmi la quarantaine de maisons spécialisées, citons La Montagne secrète et ses albums musicaux (dont l'irrésistible *Un pique-nique au soleil. L'extraordinaire voyage de la bande à Bébert,* de Christiane Duchesne et Jérôme Minière), ainsi que les collections de la maison d'édition Fonfon. « Histoires de lire », « Histoire de rire », « Histoires de vivre », « Courtepointe », « Fonfon interactif » et « Fonfon jeunesse » : il y en a pour tous les âges et toutes les situations – de l'apprentissage de la lecture à l'expérience du racisme ordinaire. Mention spéciale pour deux ouvrages des éditions Fonfon. *Fred sait tout sur la disparition des dinosaures*, de Frédérick Wolfe et Baptiste Amsallem, qui décline onze théories farfelues et drolatiques sur la fin de nos reptiles favoris. Et *Dans ma cuisine. Recettes et histoires pour la famille* dans lequel Josée Bisaillon mêle anecdotes de voyage au Royaume-Uni et souvenirs de plats préparés par ses grands-parents, pour donner envie à petits et grands de se mettre aux fourneaux. ■

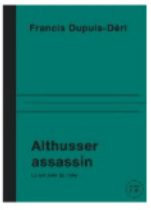
JEUNESSE FAUCHÉE À MYKONOS

Mykonos d'Olga Duhamel-Noyer (Héliotrope) nous emmène en Grèce en compagnie de quatre jeunes hommes venus en vacances. Tout est beau autour de Christopher, Sebastian, Jules et Pavel. Pourtant, la prose brève et l'écriture blanche contribuent à créer une atmosphère de danger. L'alcool, la fête, les filles et le soleil les réjouissent et les accablent en même temps. Pavel, que ce bonheur un peu forcé étouffe, s'évade petit à petit de son groupe. Il se rapproche d'un jeune homme du coin, qui l'entraîne dans le monde de la nuit. La chute menace à chaque virage sur les routes escarpées de Mykonos. Qui tombera ? Comment ? Pourquoi ? On devine que le désir, omniprésent dans le roman, sera l'élément fatal. Olga Duhamel-Noyer maintient la tension jusqu'au bout en nous confrontant à nos fantasmes et préjugés. ■



FÉMINICIDE CHEZ LE PHILOSOPHE

Longtemps dominée par la fiction, la littérature québécoise fait désormais une large place à l'essai, avec des maisons dédiées telles Écosociété, ou encore les éditions du Remue-ménage, qui ont publié *Althusser assassin. La banalité du mâle*, de Francis Dupuis-Déri. Le politiste et chercheur franco-canadien analyse au prisme des connaissances actuelles sur le féminicide le traitement médiatique et universitaire du meurtre d'Hélène Legotien (née Rytmann). Le 16 novembre 1980, la résistante et sociologue française est étranglée par son mari, le philosophe marxiste Louis Althusser. ■



INSECTES MANGEURS DE CHAIR

Outre le grand Jean-François Beauchemin – dont le vingt-quatrième roman, *Le Vent léger* (Québec Amérique) vient de paraître –, *Frappabord* de Mireille Gagné (La Peuplade) nous a particulièrement séduit. Située entre deux époques, la province du Québec en 1942 et la petite ville de Montmagny aujourd'hui, l'intrigue s'ouvre par le monologue terrifiant d'un « *frappabord* ». Soit une de ces mouches piqueuses qui sévissent dans les forêts québécoises. Leur mets favori : le sang et la chair des humains. À partir de ces insectes, Mireille Gagné fait le lien entre la production top secrète d'une arme bactériologique pendant la guerre et des accès de rage aujourd'hui dans la même région. Avec, en toile de fond, l'anxiété écologique, un thème majeur de la littérature québécoise contemporaine. ■

Gladys Marivat

DR/LA MONTAGNE SECRÈTE – CHARLIE MAROIS/HÉLIOTROPE – CHLOÉ CHARBONNIER/LES ÉDITIONS DU REMUE-MÉNAGE – ÉMILIE DUMAIS

L'ATELIER D'ÉCRITURE

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

La « rationalite », une affection littéraire

Poursuivant mon catalogue des maladies littéraires, je vous propose une courte étude de la « rationalite », cette tendance à laisser proliférer les termes logiques dans un livre, comme les sous-bois accueillent les champignons après la pluie. Dès qu'on apprend à écrire, on prête d'abord une grande attention aux liaisons. « *Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement/Et les mots pour le dire arrivent aisément* », répète Boileau, nous livrant un vade-mecum définitif. La recherche du mot adéquat, y compris de celui qui enchaîne, appartient au travail et importe autant dans l'élaboration de la pensée que dans son expression. Aussi un texte argumentatif doit-il avoir une structure logique transparente qui expose les additions, les comparaisons, les causalités, les oppositions, les contradictions. Tout appel à la raison, à l'analyse, nécessite la visibilité des connecteurs logiques, lesquels déroulent une réflexion ordonnée.

Même dans ce cadre, on gagne souvent à enlever quelques termes. L'insistance lasse. Une pensée cohérente, tel un costaud qui ferait étalage de ses muscles, n'a pas besoin d'en faire trop. Solliciter uniquement la corde de l'intellect revient à négliger les autres cordes et résonances de l'esprit : la sensibilité, le sentiment, l'imagination. Prenons l'exemple d'un paragraphe de Saint-Exupéry dans *Le Petit Prince* :

« *J'éprouve tant de chagrin à raconter ces souvenirs que je n'aime pas qu'on lise mon livre à la légère. De fait, il y a six ans que mon ami s'en est allé avec son mouton. Alors, si j'essaie ici de le décrire, c'est afin de ne pas l'oublier, car c'est triste d'oublier un ami.* »

Voilà les idées de l'auteur articulées, marquées par leurs termes logiques. Or Saint-Exupéry, en véritable écrivain, élimine certaines charnières :

« *Je n'aime pas qu'on lise mon livre à la légère. J'éprouve tant de chagrin à raconter ces souvenirs. Il y a six ans déjà que mon ami s'en est allé avec son mouton. Si j'essaie ici de le décrire, c'est afin de ne pas l'oublier. C'est triste d'oublier un ami.* »

Le fond demeure le même, cependant, par de minuscules ruptures, des silences, il se colore d'émotion, acquérant une tournure d'authenticité tandis que des vibrations s'insinuent en nous. La rhétorique et l'art oratoire, lesquels exigent qu'on exhibe les signes de la démonstration face à un auditoire mollasson, n'aident pas l'écrivain. Lui entretient un tête-à-tête intime avec son lecteur.

Qu'en est-il en dehors d'un texte argumentatif ? La fiction réclame-t-elle ces vis et ces boulons qui tiennent l'armature ? Ou, disons-le plus simplement : le réel est-il logique ?

Dans un roman qui peint le monde, on ne rend pas compte d'une pensée, plutôt d'une réalité. La description exclut les pivots de l'entendement. L'école réaliste, Flaubert et Maupassant en tête, ou le Nouveau Roman ensuite, les détestaient, ils refusaient de mettre de la raison là où elle ne loge pas. Quand les choses se présentent, elles se présentent. Elles ne se classent pas, elles ne se hiérarchisent pas, elles ne dialoguent pas. Les « mais » et les « en effet » apparaissent comme des corps étrangers, aberrants, résidus inadéquats de pages argumentatives, effets de paresse imputable à une plume négligente. « *La pluie noie le village, mais les gouttes tapent fort sur les vitres* », phrase lue chez un littérateur que je ne dénoncerai pas, me semble stupide, car rien ne fonde ce « mais » ; il empêche de voir la scène que je discerne mieux sans lui.

Ces termes logiques renvoient au statut même de l'écrit. Qui parle ? Telle phrase paraîtra juste au milieu d'un texte, fausse au cours d'un autre : « *Le soleil brillait, mais l'orage s'annonçait au loin par des nuages sombres.* » Si le récit se veut objectif, à la troisième personne, dépourvu de médiateur, la formulation détonne ; en revanche, elle convient dès lors que le récit s'avère subjectif. Dans le premier cas, elle crée des tensions ou des oppositions qui n'existent pas au sein de la nature ; dans le second, ces tensions et ces oppositions existent à l'intérieur de la conscience qui perçoit la nature. Là, elle représente une faute, une négligence, voire une indélicatesse de l'auteur qui ne daigne pas s'effacer et intervient lourdement ; ici, elle relate le point de vue du narrateur, ses attentes, ses états d'âme.

Mon conseil : traquez les termes logiques. Lorsqu'ils sont justifiés, allégez-les quand même. Sitôt qu'ils ne le sont pas, supprimez-les radicalement. ■

AUDREY SOVIGNET

Les Ateliers LiRE magazine

NOS RENDEZ-VOUS DE MAI

LE PROGRAMME

→ **Astuces de grands écrivains pour ficeler son récit**
avec Lola Sorrenti
● Mardi 30 avril à 18 heures

→ **Lancez-vous dans l'écriture de votre roman**
avec Frédérique Anne
● Lundi 13 mai à 18 heures

→ **L'écriture poétique**
avec Sonia Pavlik
● lundi 13 mai à 18 heures

→ **Perfectionner sa nouvelle**
avec Lola Sorrenti
● Mardi 14 mai à 18 heures

→ **Tout savoir avant d'envoyer son manuscrit à un éditeur**
avec Baptiste Liger
● Vendredi 17 mai à 18 heures

→ **Construire votre roman pour tenir en haleine le lecteur**
avec Frédérique Anne
● Mardi 21 mai à 18 heures

→ **Se lancer dans un récit familial**
avec Lola Sorrenti
● Jeudi 23 mai à 18 heures

→ **Créer les personnages de votre roman**
avec Frédérique Anne
● Lundi 3 juin à 18 heures

Pour vous inscrire : lire.fr/collections/les-ateliers-programmes

LES BALADES LITTÉRAIRES

Le printemps marque aussi le retour de nos balades littéraires : des déambulations dans les rues de Paris menées par des guides professionnels pour marcher sur les pas des plus grands écrivains !

→ **Nos prochaines balades parisiennes**
● **Les Belles et Rebelles de Saint-Germain-des-Prés**
● **Quartier latin, quartier des écrivains**
● **Verlaine & Rimbaud, les poètes maudits**
● **Le Paris des écrivains**

Pour vous inscrire : lire.fr/collections/les-visites-litteraires

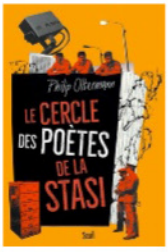
Camarades poètes

Dans ce récit inclassable, le journaliste britannique Philip Oltermann fait revivre un cercle de poètes formés par des agents de la Stasi. De quoi méditer sur la fonction de l'écriture…

« *Chers compagnons de lutte. Aujourd'hui, nous allons étudier le sonnet.* » En Allemagne de l'Est après la Seconde Guerre mondiale, des agents secrets de la Stasi s'improvisaient poètes dans un cercle où la distinction entre les travailleurs et les intellectuels était abolie. En effet, selon cette éthique poétique, tous les membres de la société seraient à la fois des travailleurs écrivant et des écrivains travaillant : « *Quel étrange télescopage, m'étais-je dit à l'époque : d'un côté, l'un des services de renseignement les plus brutaux de l'Histoire, de l'autre, l'art subtil du vers* », explique Philip Oltermann, l'auteur de ce récit poignant aux accents de tragi-comédie, sous forme d'une série de courts essais.

Comme on peut s'y attendre, sous couvert de société littéraire, cette initiative permet au régime communiste une nouvelle manière d'évaluer et d'analyser les opinions de ses agents, voire de les espionner. Car à l'Est, bien sûr, l'art se devait d'exprimer l'idéal marxiste-léniniste. S'il peut nous paraître aujourd'hui invraisemblable que la Stasi fasse ce type de rapport sur… la Stasi, en réalité, cette dernière employait un nombre disproportionné d'informateurs par rapport à la population. Philip Oltermann brosse des portraits de personnages fascinants, comme Uwe Berger, animateur de ce cercle de poésie, ou Annegret Gollin, « *poète non publiée et citoyenne "négative décadente"* ». Richement documenté et bien vivant malgré des allers et retours dans le passé déconcertants, cet inclassable *Cercle des poètes de la Stasi* pourrait faire l'objet d'une très belle adaptation cinématographique. ■

Simon Bentolila



LE CERCLE DES POÈTES DE LA STASI (THE STASI POETRY CIRCLE)
PHILIP OLTERMANN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR YOANN GENTRIC, 224 P., SEUIL, 20 €.
EN LIBRAIRIES LE 3 MAI.

La rançon du succès

Romancier populaire tombé en disgrâce, Yann Mendelec est un parfait antihéros de satire sur le monde des lettres. Ce pathétique homme au foyer, complètement mytho, parvient pourtant à renaître sous un pseudonyme imposé par son éditeur, et disparaît dans un coin du monde. Alors que son roman cartonne, sera-t-il rattrapé par son ancienne vie ? Dans *La Vie des choses*, tout passe dans la moulinette satirique de Marc Agron : la surproduction contrainte des écrivains, le côté éphémère des livres – sitôt parus, sitôt chassés de l'étalage –, l'absurdité de la réception des livres… Mais la farce est bien plus sérieuse qu'elle n'y paraît ! ■ **S.B.**

LA VIE DES CHOSES
MARC AGRON
224 P., LA VEILLEUSE, 18 €

SARAH BOHN/SEUIL

16.03–
29.09.2024

Fondation
Jan Michalski

Simenon

LE COIN DES INDÉPENDANTS

Chaque mois, *Lire Magazine* met en lumière quelques ouvrages signés par des auteurs et éditeurs indépendants. Leur point commun ? Une passion pour l'écriture et l'envie de faire exister leurs ouvrages.

LA DISPARITION DE VERONIKA LAKE
SÉBASTIEN THEVENY

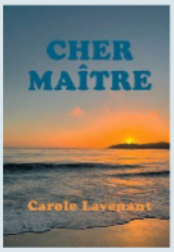
Greenville, État du Maine, États-Unis. 2017 : Un lac sauvage, une île désertée, une forêt dense, une villa isolée, une bande de jeunes fêtards, une disparition inquiétante 2022 : Karen Blackstone, journaliste spécialiste des cas de disparitions irrésolues, pose ses valises et ses interrogations à Greenville, bourgade tranquille au bord du lac Moosehead. Bien décidée à élucider le mystère de la disparition de Veronika Lake, elle va très vite se heurter à la méfiance des habitants.De découvertes en révélations, l'enquêtrice tente pourtant de faire émerger la vérité sur cette affaire taboue. Une vérité aussi glaçante et noire que les eaux du lac Moosehead.

→ ISBN : 9791035970178
502 PAGES - BROCHÉ, AUDIO ET NUMÉRIQUE

NOUVHAINES
AL-FREDO
LIBRINOVA

Dans une ère futuriste, un enquêteur est envoyé au temps des Aztèques. Les péripéties et les rencontres s'enchaînent, toutes plus insolites les unes que les autres : un calife menacé par un complot, des crimes à Venise, un virus sur un bateau négrier, un dentier de la famille présidentielle perdu… À bord de ce roman un poil déjanté, embarquez pour un voyage détonnant, farci d'humour !

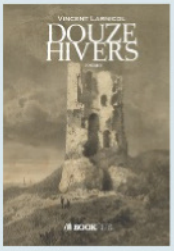
→ ISBN : 9791040539629 - 178 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



CHER MAÎTRE
CAROLE LAVENANT
ATRAMENTA

Cher Maître est avant tout une histoire contemporaine qui mélange les styles, à la fois, saga familiale et roman judiciaire. À travers la lecture de ce roman, vous pourrez découvrir comment Joanny, Ben, Tom et leur famille traversent des moments incertains. *Cher Maître* fait une part belle à la famille, à l'amitié et à l'amour, sans lesquels aucune histoire n'existerait et permet d'appréhender les thèmes traités sous une forme romanesque, tout en ouvrant les esprits et la discussion autour de ceux-ci.

→ ISBN 9789523903135 - 296 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



DOUZE HIVERS
VINCENT LARNICOL
BOOKELIS

Alors que l'Apocalypse approche à grands pas, en Bretagne, les forces de la nature privilégient l'hiver dans leurs plans. L'heure est venue pour les humains et les dieux de solder les comptes du passé, de faire ressurgir leurs fantômes... Est-il aussi l'heure de disparaître ? De se réduire en poussière ? Venant d'une ère antérieure ou nouvelle, de rares survivants, poussés malgré eux par le destin qui les attend, vont entamer une marche, dans l'espoir d'une rédemption. De Saint-Brieuc aux quatre coins du continent breton, douze voix racontent et se suivent. Douze hivers au cours desquels un hurlement peut être prévisible parmi eux...
Une analyse de la nature humaine et comment nous la forgeons au cours et au-delà de notre existence.

→ ISBN 979042406813 - 550 PAGES BROCHÉ

AU PRÉLUDE DE LA PEUR
MAGALIE MILÓ
LIBRINOVA

« J'appartiens désormais à l'Edelweiss, une clinique spécialisée aux abords de Chamonix. Des rumeurs circulent, certains pensionnaires bénéficieraient d'un traitement expérimental. La peur me ronge, j'étouffe, je veux sortir… Je ne sais pas combien de temps je vais tenir. Mais puis-je faire confiance à ceux qui m'entourent ? ». Plongez, aux côtés de Jessica, dans ce thriller psychologique dont vous ne sortirez pas indemne !

→ ISBN : 9791040538790 - 332 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

LES COCOV ET LA CHIMÈRE
CHRISTINE FLANDRE
LES PETITS RUISSEAUX ÉDITIONS

Pendant la pandémie de Covid 19, les CocoV (un groupe de coronavirus en guerre contre les humains) reçoivent l'ordre de leur chef de partir autour du monde pour rapporter le secret de leur survie. Ce voyage émaillé de tentations, de conflits et d'espoirs déçus, transformera ces petits êtres malfaisants en aventuriers attachants aux traits bien humains. « Les CocoV et la Chimère », fable burlesque, humoristique et parfois féroce, nous fait revivre, avec le recul nécessaire, une période unique de notre existence.

→ ISBN 9782492852251 - 294 PAGES - BROCHÉ

INDEX DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

Lire Magazine a aimé : ★ modérément ★★ un peu ★★★ beaucoup ★★★★ passionnément ★★★★★ à la folie ☆ pas du tout

Elliot Ackerman, James Stavridis	*2054*	Gallmeister	82	★★★☆☆
Fatma Aydemir	*Fantômes*	Mercure de France	79	★★★★☆
François Azouvi	*Du héros à la victime*	Gallimard	99	★★★★☆
Gilles Babinet	*Green IA*	Odile Jacob	102	★★★☆☆
Raphaëlle Bacqué, Samuel Blumenfeld	*Une affaire très française*	Albin Michel	100	★★☆☆☆
Franz Bartelt	*Singeries*	L'Arbre vengeur	74	★★★☆☆
Julien Blanc-Gras	*Bungalow*	Stock	74	★★★☆☆
Franck Bouysse	*Âpre monde*	Phébus	74	★★★☆☆
John Brownlow	*L'Assassin Eighteen*	Série Noire	81	★★★☆☆
Giosuè Calaciura	*Le Silence de la mère*	Folio	79	★★★★☆
Stéphane Carlier	*La vie n'est pas un roman de Susan Cooper*	Le Cherche Midi	71	★★★☆☆
Marion Carré	*Qui a voulu effacer Alice Recoque ?*	Fayard	97	★★★☆☆
Paolo Cognetti	*En bas dans la vallée*	Stock	77	★★★★☆
Silvana Condemi, François Savatier	*L'Énigme Denisova*	Albin Michel	102	★★★☆☆
Youssef Daoudi, Adrian Matejka	*Le Dernier debout*	Futuropolis	88	★★★★☆
Grégoire Delacourt	*La Liste 2 mes envies*	Albin Michel	75	★★★☆☆
Chloé Delaume	*Phallers*	Points	74	★★★☆☆
Erri De Luca	*Les Règles du Mikado*	Gallimard	76	★★★★☆
Lorraine de Meaux	*Germaine Tillion*	Perrin	96	★★★★★
André du Bouchet	*L'Incohérence*	Gallimard	91	★★★★☆
R.J. Ellory	*Au nord de la frontière*	Sonatine	81	★★★☆☆
Olivier Esteves, Alice Picard, Julien Talpin	*La France, tu l'aimes mais tu la quittes*	Seuil	98	★★★☆☆
Brian Evenson	*Comptine pour la dissolution du monde*	Rivages	82	★★★★☆
Rémi Farnos	*Les Aventuriers de l'Urraca*	Lombard	88	★★★☆☆
Jim Fergus	*Le Monde véritable*	Le Cherche Midi	80	★★★☆☆
Éric Fouassier	*Le Bureau des affaires occultes* (t. 4). *Le Chant maléfique*	Albin Michel	70	★★★☆☆
Luc-Michel Fouassier	*Cumulonimbus*	Julliard	70	★★★☆☆
Véronique Foz, Vincent Roché	*Welcome Sarah*	Milan	83	★★★☆☆
Antoine Grandjean (dir.)	*Kant (in-actuel)*	PUF	101	★★★☆☆
Benoîte Groult	*Comme elles sont*	Bouquins	91	★★★★☆
Gérard Guégan	*Le Chant des livres*	Grasset	90	★★★★☆
Xavier Hanotte	*Le Feu des lucioles*	Belfond	74	★★★☆☆
Samantha Harvey	*Orbital*	Flammarion	82	★★★★☆
Michel Hau, Félix Torres	*Le Décrochage français*	PUF	98	★★☆☆☆
Stéphane Héaume	*Les Forêts de Waldenstein*	Rivages	52	★★★★☆
Christoph Hein	*Désarrois*	Métailié	78	★★★★☆
Guillaume Jacquemont	*La Science des rêves*	Champs Sciences	102	★★★★☆
Yamada Kanehito, Abe Tsukasa	*Frieren* (t. 12)	Ki-oon	89	★★★★☆
Molly Keane	*L'Amour sans larmes*	La Petite Vermillion	79	★★★☆☆
Julia Kerninon (dir.)	*Être mère*	L'Iconoclaste	99	★★★☆☆
Kokopello	*La Tour de Babel*	Dargaud	88	★★★☆☆
Christophe Lambert	*La Variante du dragon*	Bayard Jeunesse	83	★★★☆☆
Thierry Lentz	*Charles Bedaux le magnifique*	Perrin	99	★★★★☆
Hervé Le Tellier	*Le Nom sur le mur*	Gallimard	6	★★★★☆
Deborah Levy	*Hot Milk*	Sous-sol	78	★★★★☆
Yasmine Liénard	*Guérir des blessures de son enfance*	Odile jacob	100	★★★☆☆
Édouard Louis	*Monique s'évade*	Seuil	64	★★★★☆/★
Gérard Mairet	*Qu'est-ce que la souveraineté ?*	Folio Essais	102	★★☆☆☆
Michael McDowell	*Katie*	Monsieur Toussaint Louverture	80	★★★☆☆
Mike Mignola	*Hellboy.* Édition spéciale, 30e anniversaire	Delcourt	88	★★★★☆
Arata Miyatsuki, Motoi Tanaka	*Death Game* (t. 1)	Vega/Dupuis	89	★★★☆☆
Marie Modiano	*L'Île intérieure*	Robert Laffont	72	★★★☆☆
Yann Moix	*Visa*	Grasset	71	★★★☆☆
Véronique Ovaldé	*À nos vies imparfaites*	Flammarion	72	★★★☆☆
Angelo Maria Pellegrino	*Goliarda*	Le Tripode	91	★★★★☆
Sabrina Philippe	*Mes derniers mots seront pour toi*	Flammarion	75	★★☆☆☆
Magdaléna Platzová	*La Vie après Kafka*	Agullo	79	★★★☆☆
La Pléiade	*Poésie, poétique*	Bibliothèque de la Pléiade	90	★★★★☆
Tim Probert	*Lightfall* (t. 3)	Gallimard BD	83	★★★★☆
Laure Quennouëlle-Corre	*Le Déni de la dette*	Flammarion	98	★★★★☆
Paul Ricœur	*L'Imagination*	Seuil/Bibliothèque Ricœur	101	★★★★★
Duncan Roberts	*Orwell à Paris*	Exils	62	★★★★☆
Emmanuelle Salsac	*Ni de lait ni de laine*	P.O.L	72	★★★★☆
Bertrand Santini	*L'écrivain pour enfants qui détestait les enfants*	Pocket Jeunesse	83	★★★☆☆
Goliarda Sapienza	*Miroirs du temps*	Le Tripode	91	★★★★☆
Amélie Serberg	*Première dame*	Héloïse d'Ormesson	73	★★★☆☆
Sergueï Shikalov	*Espèces dangereuses*	Seuil	65	★★★☆☆
Aki Shimazaki	*Urushi*	Actes Sud	73	★★★☆☆
Scarlett St. Clair	*Hadès et Perséphone* (t. 4)	Hugo Roman	75	★★★☆☆
Maria Stepanova	*En mémoire de la mémoire*	Livre de Poche	102	★★★☆☆
Emil Szittya	*Le Cabinet de curiosités*	Séguier	62	★★★☆☆
Franck Thilliez	*Norfeville*	Fleuve	38	★★★★☆
Akira Toriyama	*Dragon Ball Full Color* (t. 1)	Glénat	89	★★★★☆
Marina van Zuylen	*L'Art d'être distrait*	Flammarion	97	★★★★☆
Benjamin Whitmer	*Dead Stars*	Gallmeister	80	★★★★☆
Pip Williams	*La Collectionneuse de mots oubliés*	10/18	79	★★★☆☆
Don Winslow	*La Cité sous les cendres*	Harper Collins	77	★★★★☆
Monique Wittig	*Dans l'arène ennemie*	Minuit	101	★★★★☆

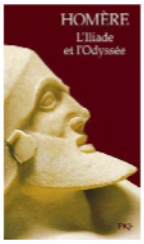
NIKOS ALIAGAS

Grand amateur de photographie – il a publié plusieurs beaux livres –, le présentateur de TF1 est curieux de toutes les formes de culture. Et joue aujourd'hui les ambassadeurs de la langue hellène avec *L'Esprit grec*, son recueil d'apophtegmes. Petite discussion autour de quelques titres de sa bibliothèque.

VOTRE PREMIER SOUVENIR DE LECTURE?

« J'ai peu de souvenirs de ce que je lisais enfant, mais je me remémore parfaitement le premier livre qu'on m'a offert : *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry. C'était le cadeau d'un ami de mon père, que j'ai toujours, d'ailleurs. À l'époque, je ne comprenais pas vraiment l'histoire, mais j'étais séduit par les images. Plus tard, j'ai saisi toute la portée humaine et philosophique du texte. Je suis certain que je dois au *Petit Prince* mon goût pour la littérature. »

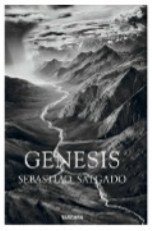
UN OUVRAGE POUR DÉCOUVRIR ET COMPRENDRE LA CULTURE GRECQUE?



« Si je reste très classique, je dirais Homère, car toute l'humanité est dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Tous les fondements de la littérature sont déjà dans ses œuvres. Mais on peut aussi lire les auteurs grecs du XXe siècle, à travers deux lauréats du Nobel, à savoir Odysseus Elytis et, surtout, Georges Séféris, dont il faut absolument redécouvrir l'œuvre poétique, le meilleur remède au fatalisme. »

LE CLASSIQUE QUE VOUS AVEZ AIMÉ ÉTUDIER?

« *La Peste* d'Albert Camus. Même si, au premier abord, ça m'avait semblé un peu rébarbatif, car je ne saisissais pas exactement le propos de l'auteur. Qui n'a finalement pas tardé à surgir en l'étudiant. Je l'ai relu plusieurs fois, notamment pendant le confinement, et son acuité, sa richesse et sa manière d'évoquer la nature humaine me frappent toujours autant.
Je voudrais aussi parler d'une autre école – buissonnière cette fois –, en citant le *Club des cinq*, même si cette série semble aujourd'hui un peu anachronique et "incorrecte". Mais franchement, à 14 ans, on a tous envie de faire partie d'une bande ! »

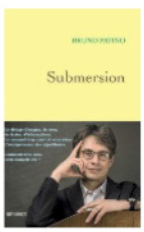


VOTRE LIVRE DE PHOTOS FAVORI?

« Sans hésiter, *Genesis* de Sebastião Salgado. Il a su mieux que quiconque saisir la réalité des peuples indigènes. Il les montre tels qu'ils sont, sans jamais verser dans l'exotisme ou une certaine forme d'occidentalisation du regard. Je suis admiratif de l'humilité de Salgado. »

ENFIN, VOS DERNIÈRES LECTURES?

« J'ai pour habitude, depuis longtemps, de lire plusieurs livres en même temps. Je viens de terminer *Besoin de lumière*, un roman de Michel Moret paru à la rentrée littéraire que j'ai acheté lors de la signature de mon livre, *L'Esprit grec*. J'ai aussi relu récemment *Du détachement* de Maître Eckhart. Enfin, j'ai adoré le dernier livre, sans doute son meilleur, de Bruno Patino, *Submersion*. C'est, selon moi, l'une des plus pertinentes analyses de la société du spectacle – dont je fais partie –, qui nous enferme dans notre solitude. »



Propos recueillis par Baptiste Liger

STÉPHANE DANGER/LES BELLES LETTRES

sofia

La gestion collective au service des auteurs/autrices et des éditeurs/éditrices de livres

La Sofia est l'organisme agréé par le ministère de la Culture pour la gestion collective du droit de prêt en bibliothèque, la perception de la rémunération au titre de la copie privée numérique, pour ce qui est du texte et des images des livres, et la gestion des droits numériques des livres indisponibles du XX^{e} siècle.

- 12 500 auteurs, traducteurs et illustrateurs
- 550 maisons d'édition

La Sofia soutient également, par son action culturelle, de nombreuses initiatives développées sur l'ensemble du territoire en faveur de la création éditoriale, de l'éducation artistique et de la diffusion du livre sous toutes ses formes.

- 350 festivals et salons du livre soutenus

www.la-sofia.org

La Comédie du Livre

10 JOURS EN MAI

39e COMÉDIE DU LIVRE

Montpellier

du 10 au 19 mai 2024

Salon du Livre

les 17, 18 et 19 mai sur la Promenade du Peyrou

Plus d'infos sur
10joursenmai.fr

Montpellier Méditerranée Métropole – Direction de la communication – © Elena Veillard. – 04/2024.

CNL · Centre National du Livre
Région Occitanie
Cité européenne du théâtre Domaine d'O Montpellier
Université de Montpellier
Le Point · Le Monde · LiRE · bleu
sofia · la copie privée · fondation suisse pour la culture prohelvetia
Paul Valéry Université Montpellier 3
L'Actualité · Libération · Midi Libre · La Gazette
TRANSFUGE

Montpellier Méditerranée Métropole · Montpellier